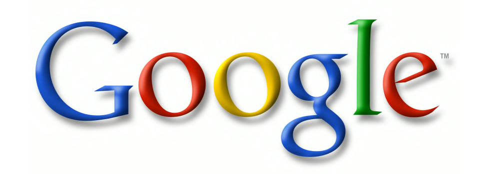
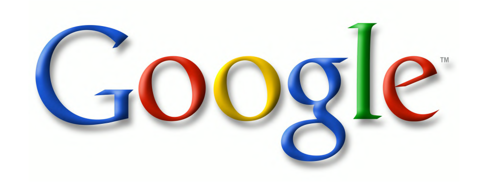
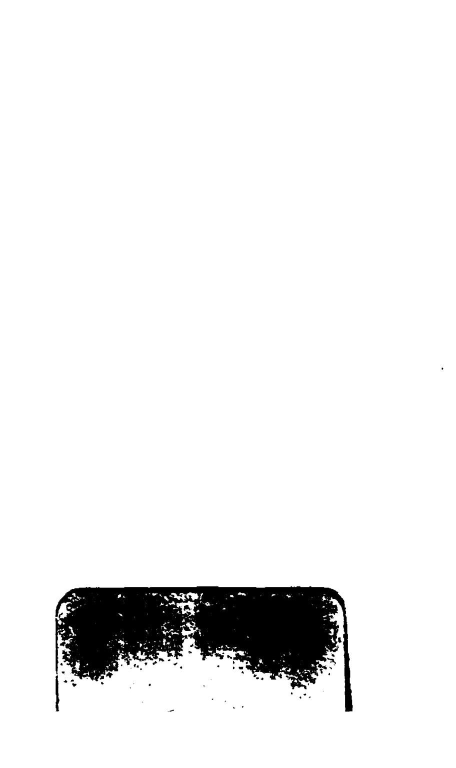
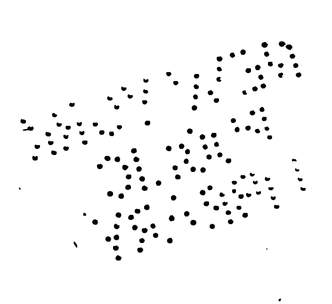






NOUVEAUX
PROVERBES
DRAMATIQUES.



IMPRIMERIE DE H. FOURNIER, RUE DE SEINE, N° 14.

NOUVEAUX PROVERBES DRAMATIQUES,

PAR M. THÉODORE LECLERCQ.

Seconde Édition.

TOME PREMIER.

PARIS,

ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE,

PLACE DE LA BOURSE.

1830.

LES HONNEURS,

OU

IL NE FAUT PAS QUE LA FORME EMPORTE LE FOND.

PERSONNAGES.

Madame DUMONT.
Mademoiselle SACHET.
Le baron des CONTOURS.
M. JACOB.
M. LEFRANC.
GERVAIS, fermier.
MADELAINE, femme de Gervais.
La mère CHAUVEL.
Un BRIGADIER de gendarmerie.
JEANNETTE.
Une PAYSANNE, mère de Jeannette.
Paysans et Paysannes.

La scène se passe dans un château.

Le théâtre représente un salon.

LES HONNEURS.

SCÈNE I.

M. JACOB, GERVAIS, MADELAINE.

GERVAIS.

Enfin, monsieur Jacob, vous croyez donc que ce château va appartenir à quelqu'un?

M. JACOB.

Je ne sais pas encore; mais la dame qui vient de Paris dans l'intention de l'acheter, a l'air d'en avoir grande envie.

MADELAINE.

Et quelle dame est-ce à peu près, monsieur Jacob? Puisqu'elle est descendue hier au soir à votre maison de Saint-Martin, vous devez déjà la connaître. Croyez-vous qu'elle ressemblera à la défunte? Certainement nous aimions bien la défunte, mais nous n'aimerions guère quelqu'un qui lui ressemblerait. N'est-il pas vrai, mon homme?

GERVAIS.

Madame de Monval était une bonne maîtresse.

MADELAINE.

Je ne vas pas à l'encontre; mais elle était trop tracassière, trop diseuse: « Je ne veux pas que vos

vaches aillent dans mes bois; elles mangent le bourgeon; elles abîment tout. »

GERVAIS.

Et pis pour ses routes, me faisait-elle damner? « Vous chargez trop vos voitures; vous faites des ornières du diable, que vous ne comblez jamais. Je ne veux pas de cela. »

MADELAINE.

Et les pauvres enfans, il aurait fallu que je les misse dans ma poche. Ils cassaient les arbres en voulant attraper des nids; ils jetaient des pierres dans les noyers; ils pêchaient ses écrevisses; toutes choses que font les enfans; car enfin il faut ben qu'ils s'amusent, ces pauvres petits. Elle ne vous rencontrait pas de fois qu'elle n'eût quelques reproches à vous faire.

M. JACOB.

Oui; mais il faut tout dire : vous ne pouviez pas trop vous plaindre du prix de votre ferme.

GERVAIS.

Eh ben, monsieur Jacob, vous me croirez s vous voulez; comme vous êtes un homme d'honneur, c'est la vérité, on ne trouverait pas encore dans le pays un fermier qui en donnerait le prix que j'en donnons.

MADELAINE.

Mais sans doute. Ce qui nous a retenus depuis

six ans, c'est que nous n'avions affaire qu'à un mineur, et que c'était ben commode. Nous vous payions nos fermages que vous envoyiez à Paris à monsieur Lefranc, le tuteur de notre petit monsieur, et pis ça finissait par là; je fesions du reste ce que je voulions. Quand le château est occupé, si ça a l'air d'une douceur sous un rapport, ça gêne ben d'un autre côté.

GERVAIS.

Madelaine a raison; ça gêne beaucoup.

MADELAINE.

Sans compter que les paysans ne vous regardent plus de même. Depuis six ans, nous avons été les premiers de l'endroit.

M. JACOB.

Parlons affaires. Cette dame qui est descendue chez moi avec le tuteur de votre jeune maître, arrivera probablement ici sur les deux heures. Avez-vous fait tout ce que je vous ai écrit de faire? Ce salon me paraît en bon état.

GERVAIS.

Ah! tout le reste est de même. Depuis deux jours ma femme n'a pas bougé du château.

MADELAINE.

Il y avait tant à nettoyer.

M. JACOB.

Est-ce que la mère Chauvel n'entretenait pas cela comme il faut?

MADELAINE.

Ne parlez donc pas de la mère Chauvel. La mère Chauvel allait encore un peu du temps de madame; mais à présent elle est si vieille. Elle ne se mêle plus des choses de ce monde; aussi laissait-elle des toiles d'araignées partout.

M. JACOB.

Je n'ai pas besoin de vous recommander d'être bien polis avec cette dame.

GERVAIS.

Laissez donc, monsieur Jacob, est-ce qu'on n'a pas de savoir-vivre?

M. JACOB.

C'est que c'est une dame qui paraît tenir beaucoup à tout cela.

MADELAINE.

Nos petits gars ont déjà acheté de la poudre pour lui tirer des coups de fusil, comme vous avez fait à monseigneur l'archevêque, quand il est passé à Saint-Martin.

GERVAIS.

Bien mieux, le bedeau doit sonner les cloches.

M. JACOB.

Diable!

MADELAINE.

Il est même question qu'on lui chantera la chanson.

M. JACOB.

Quelle chanson?

GERVAIS.

Une chanson qu'on chante depuis *in eternum* dans le pays à toutes les dames qui viennent au château.

M. JACOB.

C'est à merveille.

GERVAIS.

Mais qu'elle ne nous augmente pas not' bail, au moins.

MADELAINE.

Ça serait trop traître.

M. JACOB.

N'ayez pas d'inquiétude.

MADELAINE.

Tenez, voilà monsieur le baron des Contours qui est déjà venu vous demander ce matin. (A son mari.) Viens, Gervais.

M. JACOB.

Ne vous éloignez pas.

MADELAINE.

Non, non, monsieur Jacob.

(Elle sort avec son mari.)

SCÈNE II.

M. JACOB, M. DES CONTOURS.

M. DES CONTOURS.

Bonjour, monsieur Jacob. Vous m'avez donc trouvé une voisine? Si, pendant qu'elle est en train, elle voulait aussi m'acheter ma terre, je lui en ferais bon marché. Est-ce une femme aimable? Est-elle jeune? Est-elle jolie? Comment s'appelle-t-elle?

M. JACOB.

Elle s'appelle madame Dumont.

M. DES CONTOURS.

Madame Dumont! C'est bien commun ce nom-là. Qu'est-ce que fait son mari?

M. JACOB.

Son mari ne fait plus rien; il est mort.

M. DES CONTOURS.

Elle est veuve! Ah! mais, c'est charmant. A-t-elle des enfans?

M. JACOB.

Un fils bossu, qu'elle a mis dans une maison d'orthopédie, dans l'espoir qu'en sortant de là il ne sera plus que voûté.

M. DES CONTOURS.

C'est une personne qui ne se fait pas d'illusions,

à ce qu'il paraît. Et vous dites qu'elle est jolie.

M. JACOB.

Je ne vous l'ai pas encore dit; mais j'aurais pu vous dire que c'est une femme très-bien conservée. A vue d'œil, elle doit avoir à peu près.....

M. DES CONTOURS.

Quarante mille livres de rentes?

M. JACOB.

Si c'est comme cela que vous l'entendez.

M. DES CONTOURS.

Il ne faut pas davantage. Avec quarante mille livres de rentes, je vous assure qu'on vit très-bien.

M. JACOB.

Penseriez-vous déjà à l'épouser?

M. DES CONTOURS.

Monsieur Jacob, je suis bien las de la vie que je mène. J'enrage quelquefois d'être cloué dans un méchant manoir, après avoir été si brillant dans la capitale.

M. JACOB.

J'ai bien peur que le petit-fils de madame de Monval ne fasse comme vous; et encore n'aura-t-il pas le bon esprit que vous avez eu, de conserver un manoir pour se retirer quand il aura dissipé tout le reste.

M. DES CONTOURS, se frottant les mains.

Il fait donc bien danser les écus de la bonne maman?

M. JACOB.

Son tuteur en est désolé.

M. DES CONTOURS.

C'est que vous ne savez pas, vous autres, combien c'est agréable de faire danser des écus. Malheureusement ça va trop vite. Il ne faut plus penser à cela. Combien voulez-vous vendre cette terre à madame Dumont?

M. JACOB.

Nous lui en demandons, je crois, trois cent mille francs.

M. DES CONTOURS.

C'est conscience. Après tout, j'aimerais bien une femme qui peut mettre cent mille écus à l'acquisition d'une terre. Son mari était donc dans la finance?

M. JACOB.

Son mari était parfumeur.

M. DES CONTOURS.

Parfumeur! On gagne tant d'argent que cela à être parfumeur à Paris? Parbleu! je suis bien fâché de ne pas m'être fait parfumeur. Mais si j'épouse la parfumeuse, cela reviendra au même.

M. JACOB.

Vous ne craignez pas de déroger?

M. DES CONTOURS.

Le métier que je fais est si noble! Je chasse de-

puis le matin jusqu'au soir comme un imbécile. Je n'aime pas les paysannes; votre ville de Saint-Martin est à mourir d'ennui; excepté votre maison, tout le reste est un troupeau d'oies. Pour sortir d'une pareille existence, je ferais bon marché de tous mes aïeux, je vous en réponds. Si du moins j'avais pu m'embarquer avec quelqu'une de vos dames dans une intrigue un peu difficile, que j'eusse trouvé quelques obstacles, quelques rigueurs à combattre, cela m'aurait tenu en éveil; mais aucune d'elles n'a le goût des difficultés, c'est comme un fait exprès.

M. JACOB.

Vous êtes bien joli garçon, il faut en convenir.

M. DES CONTOURS.

J'ai pourtant passé la trentaine; mais pour une veuve de quarante ans, qui n'a qu'un fils d'une faible santé, des idées de grandeur à coup sûr....

M. JACOB.

Ah! je vous en réponds: un air d'assurance, un ton de commandement; c'est une princesse.

M. DES CONTOURS.

Vous voyez bien que mes projets ne sont pas si hasardés.

M. JACOB.

Elle s'est déjà munie d'une demoiselle de compagnie, mademoiselle Sachet qui, je crois bien, est une de ses anciennes filles de boutique; mais qui a

pour madame Dumont une vénération, un respect... C'est risible.

M. DES CONTOURS.

Comment a-t-elle fait le voyage?

M. JACOB.

En poste, vraiment, dans une très-jolie voiture à elle, un domestique sur le siège.

M. DES CONTOURS.

Je vous dis qu'il ne lui manque plus que d'être madame la baronne des Contours.

M. JACOB.

A l'entendre parler de son château, il est sûr qu'il y a du féodal dans ses idées.

M. DES CONTOURS.

Tant mieux, tant mieux. Nous devons désirer qu'elle soit folle, le jeune Monval pour en tirer cent mille écus, et moi pour pouvoir reprendre la vie de Paris.

SCÈNE III.

M. JACOB, M. DES CONTOURS, LA MÈRE CHAUVEL.

LA MÈRE CHAUVEL, à M. Jacob.

Monsieur, y en a qui disent qu'on aperçoit un carrosse dans la prairie; c'est sans doute la nouvelle dame.

M. JACOB.

N'ayez donc pas l'air si triste, la mère Chauvel.

LA MÈRE CHAUVEL.

Chacun est comme il peut, mon bon monsieur.

M. DES CONTOURS.

Je remonte à cheval pour aller chez moi faire un bout de toilette, et ordonner un dîner que je puisse lui offrir à tout hasard.

M. JACOB.

Et moi, je vais au-devant d'elle.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

LA MÈRE CHAUVEL, ENSUITE MADELAINE.

LA MÈRE CHAUVEL.

V'là donc c'te terre qu'appartenait à madame parce qu'elle avait appartenu à son père et à son grand-père, qui va appartenir à quelqu'un qui n'y a pas de droit. Bonté divine! faut-il que j'aie assez vécu pour voir ça? Qu'est-ce que vont devenir toutes les provisions que j'avais faites, dans l'espérance que notre jeune maître nous reviendrait? Est-cè que je dois les donner à c'te dame? non. Ce n'est pas de son temps, ça ne lui appartient pas. Je trouverai toujours ben moyen de les envoyer à Paris, à

monsieur Amédée. Des poires tapées, des pruneaux et du raisiné; n'y a pas d'jeune homme à qui ça ne fasse plaisir.

MADELAINE.

Comment, mère Chauvel, vous n'êtes pas pus belle que ça? un jour comme celui-ci!

LA MÈRE CHAUVEL.

Qu'est-ce qu'un jour comme celui-ci a donc de si superbe?

MADELAINE.

Cette dame qui vient.

LA MÈRE CHAUVEL.

Est-ce que ça me regarde?

MADELAINE.

Vous avez votre habillement de cotonnade rouge.

LA MÈRE CHAUVEL.

Ce n'est que pour les fêtes.

MADELAINE.

C'en est une pour nous aujourd'hui.

LA MÈRE CHAUVEL.

Oui-dà; je vous en fais mon compliment, ça n'en est pas une pour moi. Vous êtes jeune, vous, Madelaine, et aux jeunes gens, tout ce qui est nouveau paraît beau; à mon âge, ce n'est pas de même. Que votre nouvelle dame prenne tout, la chambre de madame, le lit de madame, le fauteuil de madame, ça ne vous fait pas saigner le cœur?

MADELAINE.

Pisque madame ne peut plus s'en servir.

LA MÈRE CHAUVEL.

Elle a son petit-fils.

MADELAINE.

C'est lui qui veut vendre.

LA MÈRE CHAUVEL.

C'est-i ben sûr? N'est-ce pas un tour qu'on veut lui jouer?

MADELAINE.

Est-ce qu'on joue de ces tours-là?

LA MÈRE CHAUVEL.

Son tuteur est un fin merle; il va faire ses orges dans tout ça. Cet' enfant n'y entend goutte. Pauvre petit! Ils vont li ôter une bonne terre, pour li en acheter une à Paris qui ne vaudra rien peut-être.

MADELAINE.

Que pouvez-vous y faire?

LA MÈRE CHAUVEL.

C'est bon, Madelaine, vous êtes comme les autres; il n'y a personne ici à qui il soit resté un peu d'ame. Cet' enfant est le fils de nos maîtres, après tout.

MADELAINE.

Je payons à lui, je paierons à un autre; il n'y a pas de différence. Ah! si on disait : « Les maîtres

que vous perdez ne vous demandaient rien ; ceux que vous allez avoir vont vous demander ; » ça vaudrait la peine de réfléchir. Mais comme tous les maîtres demandent, les uns valent les autres.

LA MÈRE CHAUVEL.

Je m'en vas, Madelaine, je m'en vas ; je ne peux pas entendre parler comme ça. Ainsi, que c'te dame qui vient vous diminue vot' ferme, je suppose, vous la préféreriez donc à vot' ancienne maîtresse ? Vous devriez mourir de pure honte. C'est une abomination, Madelaine, c'est une abomination. (Elle sort.)

MADELAINE.

La mère Chauvel radote tout-à-fait à présent.

SCÈNE V.

MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET, M. LEFRANC, M. JACOB, MADELAINE.

MADAME DUMONT.

Quel guet-apens !

M. LEFRANC.

Mais, Madame...

MADAME DUMONT.

Nous sommes moulues.

M. JACOB.

Je vous assure...

MADAME DUMONT.

Que les chemins sont excellens, peut-être?

M. LEFRANC.

Pas excellens; mais...

MADAME DUMONT.

Est-ce que vous pouvez vous remuer, mademoiselle Sachet?

MADEMOISELLE SACHET.

Bien peu, Madame.

MADAME DUMONT.

Pour moi, je suis morte.

MADEMOISELLE SACHET.

On ne sait donc pas paver dans ce pays-ci?

M. LEFRANC.

On ne pave guère les chemins de traverse, Mademoiselle.

MADEMOISELLE SACHET.

A Paris, on pave partout.

MADAME DUMONT.

Monsieur Lefranc, c'est un bien vilain procédé de votre part. Pourquoi me vantiez-vous tant cette terre, puisque vous saviez qu'on ne pouvait pas y arriver? Faire faire quarante lieues de poste à des femmes, pour les tuer ensuite dans des chemins de traverse.

M. LEFRANC.

Vous n'êtes pas tuées.

MADAME DUMONT.

Cela vous est bien aisé a dire; vous étiez à cheval.

M. LEFRANC.

C'était pour indiquer les mauvais pas à l'homme qui vous conduisait.

MADAME DUMONT.

Vous les lui avez bien indiqués en effet, car il ne nous en a pas échappé un seul. (On entend le son des cloches; madame Dumont écoute avec attention.) Qu'est-ce que c'est que ce carillon-là?

M. JACOB.

Ce sont les cloches de la paroisse qui célèbrent votre arrivée, Madame.

MADAME DUMONT, d'un air de grande satisfaction.

C'est pour moi que les cloches sonnent ainsi? Entendez-vous, mademoiselle Sachet, les cloches qui sonnent pour moi?

MADEMOISELLE SACHET.

Oui, Madame. Je trouve que, pour le son, elles ressemblent un peu à celles de Saint-Nicolas-des-Champs.

MADAME DUMONT.

Comme les cloches de Saint-Nicolas-des-Champs n'ont jamais sonné pour moi, je ne puis pas dire; mais celles-ci me paraissent très-harmonieuses. Vous me présenterez le curé, monsieur Lefranc. (On tire des coups de fusil en dehors.)

MADEMOISELLE SACHET, effrayée.

Ah! mon Dieu!

MADAME DUMONT, prenant par degrés un air d'importance.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle Sachet? Vous êtes d'un enfantillage aujourd'hui!... Ne devinez-vous pas que ce sont des réjouissances? Je ne pourrai plus vous mener avec moi. (On fait une nouvelle décharge; mademoiselle Sachet se bouche les oreilles.) Monsieur Lefranc, dites à ces bonnes gens de cesser; car mademoiselle finirait par se trouver mal.

MADEMOISELLE SACHET.

C'est plus fort que moi, Madame. A Tivoli, au moment du feu d'artifice, je m'en vas toujours dans les coins.

MADAME DUMONT.

Les feux d'artifice n'ont rien de commun avec ceci.

MADELAINE.

Est-ce que madame ne voudra pas recevoir ses sujets. (Mademoiselle Sachet fait un mouvement de surprise: madame Dumont la regarde de manière à lui imposer silence.)

MADAME DUMONT, à Madelaine.

Qu'appelez-vous mes sujets?

M. JACOB.

C'est l'expression dont ils se servent ici pour désigner les gens qui vous entourent, et dont une grande partie travaille d'habitude pour le château.

MADAME DUMONT.

L'expression est bonne; mais je ne crois pas que je puisse les recevoir tout de suite. J'ai besoin de me remettre un peu. Qu'on leur dise d'attendre. Je suis si horriblement fatiguée. Comprenez-vous, monsieur Lefranc ? Qu'on leur dise d'attendre.

M. JACOB.

Si madame voulait entrer dans la pièce à côté, on y a fait du feu.

MADAME DUMONT.

Eh bien! à la bonne heure. Je n'ai pas froid; mais le feu délasse.

MADELAINE.

Madame ne désirerait pas prendre quelque chose?

MADAME DUMONT, souriant.

Que pourriez-vous m'offrir, ma bonne?

MADELAINE.

Dame! une tasse de lait, si vous voulez.

MADAME DUMONT.

Cela vous tente-t-il, mademoiselle Sachet ?

MADEMOISELLE SACHET.

Oh! du lait de campagne, on dit que c'est si bon.

MADAME DUMONT, à Madelaine.

Vous nous donnerez du lait. (Madelaine va pour sortir.) Dites-moi, ma bonne; qu'est-ce que vous êtes ici ?

MADELAINE.

Madame, je suis la fermière.

MADAME DUMONT.

Vous êtes mariée alors?

MADELAINE.

Comme de juste.

MADAME DUMONT.

Combien avez-vous d'enfans?

MADELAINE.

Deux, Madame.

MADAME DUMONT.

Ce n'est pas assez pour une fermière. Où est votre mari?

MADELAINE.

Il viendra, Madame.

MADAME DUMONT.

Je lui parlerai. A présent, conduisez-nous à la chambre où il y a du feu. Venez, mademoiselle Sachet. Nous reviendrons bientôt, Messieurs.

(Elle sort; mademoiselle Sachet et Madelaine la suivent.)

SCÈNE VI.

M. LEFRANC, M. JACOB.

M. JACOB.

Mais c'est tout-à-fait une princesse que votre madame Dumont.

M. LEFRANC.

Tout-à-fait. Elle prétend que sa mère est née au parc aux Cerfs.

M. JACOB.

Au parc aux Cerfs?

M. LEFRANC, lui frappant sur l'épaule.

Je vois que vous ne savez pas votre histoire de France. Enfin madame Dumont s'imagine être d'une origine très-relevée; et c'est ce qui lui donne les airs que vous venez de lui voir.

M. JACOB.

Ainsi, nos cloches et nos coups de fusil ont été comme de cire.

M. LEFRANC.

Je ne suis fâché que d'une chose à présent; c'est de n'avoir pas pensé à faire dételer sa voiture à vingt pas d'ici, pour la faire traîner par des paysans jusqu'à la grande porte. Je ne sais pas où j'avais la tête.

M. JACOB.

Ma foi! c'eût été encore une dépense; je trouve que c'est bien assez comme cela.

M. LEFRANC.

Songez donc qu'il faut la tenter par quelque chose, si nous voulons lui vendre cette terre un prix un peu raisonnable. J'ai passé tout le temps du voyage à lui faire croire que c'était une espèce

de royaume qu'elle allait acquérir; aussi les sujets ne l'ont-ils pas étonnée.

M. JACOB.

Elle ne vous a pas encore questionné sur les revenus?

M. LEFRANC.

Non; elle n'y a pas pensé. Elle a de l'argent à n'en savoir que faire. Outre son commerce, qui lui a donné des bénéfices énormes, elle vient de recueillir deux héritages sur lesquels elle ne comptait pas.

M. JACOB.

Pour cent mille écus, il faudra pourtant bien lui donner quelque chose.

M. LEFRANC.

Le loyer de la ferme.

M. JACOB.

Trois mille francs.

M. LEFRANC.

Des coupes de bois.

M. JACOB.

Qui suffiront à peine pour la chauffer.

M. LEFRANC.

N'y a-t-il pas des vignes?

M. JACOB.

Elles sont dans un bel état.

M. LEFRANC.

Bast, bast, laissez donc faire. Vous pensez bien qu'un vieux renard comme moi n'est pas venu de Paris comme un sot. Je connaissais madame Dumont de longue date. Je lui ai parlé château comme je savais qu'il fallait lui parler château.

M. JACOB.

C'est qu'elle peut en trouver à meilleur marché.

M. LEFRANC.

Raison de plus pour profiter de son engouement, et ne pas lui laisser le temps de réfléchir.

M. JACOB.

Dans ce cas, je crois que nous devons nous méfier du baron des Contours.

M. LEFRANC.

Qui? ce vieil hobereau?

M. JACOB.

Depuis qu'on ne vous a vu ici, le vieil hobereau est mort, et son fils, après avoir mangé une grande partie de l'héritage, est revenu habiter le château que vous connaissez. Le voisinage de madame Dumont lui a mis la puce à l'oreille, et, dans un avenir très-rapproché, il voit déjà la possibilité d'un mariage entre eux. Je crains que pour se bien mettre dans ses bonnes graces, il ne cherche à lui donner quelques lumières.

M. LEFRANC, d'un ton d'ironie.

Pour la dégoûter de cette acquisition? Le calcul serait adroit s'il a des prétentions sur elle. Où trouverait-il l'occasion de la revoir?

M. JACOB.

Pensez-y toujours. C'est un écervelé qui peut renverser nos projets, en ne suivant que ses idées.

SCÈNE VII.

M. LEFRANC, M. JACOB, MADELAINE, MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET.

MADELAINE, traversant le théâtre.

V'là la dame.

MADAME DUMONT.

Je viens de parcourir différentes chambres.

MADEMOISELLE SACHET.

Comme c'est grand! c'est comme le Louvre. Qu'est-ce qu'on peut faire là-dedans?

MADAME DUMONT.

Mademoiselle Sachet n'est pas enchantée.

MADEMOISELLE SACHET.

J'ai regardé par les fenêtres; on ne voit que des arbres et de l'herbe. Où donc va-t-on à la promenade?

M. LEFRANC.

Dans tout ce que vous avez vu.

MADEMOISELLE SACHET.

Il n'y a personne; il n'y a seulement pas de chaises.

MADAME DUMONT.

Il est certain que pour quelqu'un qui ne connait que les bouvelards et les Tuileries, c'est un peu triste; mais c'est le propre de ces endroits-ci. Je me suis promenée plus de cent fois dans le parc de Versailles sans rencontrer un chat.

MADEMOISELLE SACHET.

Moi qui me suis fait de si jolies robes!

MADAME DUMONT, avec un peu d'ironie.

C'est un sujet de désolation, il faut en convenir. (A M. Lefranc.) Cela n'empêche pas que pour moi, qui ai toujours aimé ce qui avait un air de grandeur, cette habitation ne me paraisse assez bien, sauf les chemins pour y arriver.

MADEMOISELLE SACHET.

Le domestique de madame me disait tout à l'heure qu'il ne faudrait pas dix voyages comme cela pour mettre la calèche hors d'état de servir.

MADAME DUMONT.

Vous voyez bien, monsieur Lefranc.

M. LEFRANC.

Mais, Madame, on fait de beaux chemins quand on veut.

MADAME DUMONT.

Pourquoi alors madame de Monval n'en faisait-elle pas faire?

M. JACOB.

Elle sortait si rarement.

MADAME DUMONT.

Mais les gens qui venaient la voir.

M. JACOB.

On les avertissait de prendre garde aux endroits dangereux.

MADEMOISELLE SACHET.

Ce n'est pas tout-à-fait la même chose.

MADAME DUMONT.

Laissez-moi donc faire une question, mademoiselle Sachet. (A M. Jacob.) Avec quoi fait-on des chemins?

M. JACOB.

Avec des pierres, Madame.

MADAME DUMONT.

En trouve-t-on ici?

MADELAINE.

Hélas! Madame, que trop. On ne laboure pas de fois qu'on ne casse deux ou trois socs.

MADAME DUMONT.

Dites-moi donc cela. C'est la première chose que je ferai faire à mes paysans. A propos, il ne faut pas oublier que j'ai promis de les recevoir.

M. LEFRANC.

Madelaine, voyez à les rassembler.

M. JACOB.

Je vais aller avec elle.

(Il sort avec Madelaine.)

SCÈNE VIII.

MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET, M. LEFRANC.

MADAME DUMONT.

Ces pauvres gens! Ils doivent être affamés de voir une dame. D'après la réception qu'ils m'ont faite, ils paraissent assez dévoués.

M. LEFRANC.

Entièrement.

MADAME DUMONT.

Le village est-il nombreux?

M. LEFRANC.

A peu près une soixantaine de familles.

MADAME DUMONT.

Pas davantage?

M. LEFRANC.

Je ne crois pas.

MADEMOISELLE SACHET.

Et tout cela vous appartiendra, Madame?

MADAME DUMONT, à M. Lefranc.

Mademoiselle Sachet s'imagine que c'est un grand bonheur. C'est un grand fardeau.

MADEMOISELLE SACHET.

Madame les recevra-t-elle assise ou debout?

MADAME DUMONT.

Assise! Y pensez-vous, mademoiselle Sachet?

MADEMOISELLE SACHET.

Dame! dans les tragédies, dans les mélodrames, dans les opéras comiques, les princesses, les reines qui reçoivent le peuple sont toujours assises.

MADAME DUMONT.

Taisez-vous donc avec vos princesses de mélodrame. Les princesses de mélodrame ne reçoivent que du peuple de mélodrame. Ici, tout est vrai. Ne faut-il pas que je leur parle à tous, que je m'approche d'eux, que je les apprivoise? Dans des jours comme ceux-ci, il faut se prodiguer.

MADEMOISELLE SACHET.

J'admire madame, quand elle n'aurait jamais fait autre chose de sa vie.

MADAME DUMONT.

Tout vous étonne. Je rentre dans ma position naturelle.

M. LEFRANC, regardant du côté de la porte.

Je ne sais pas ce qui les retient.

MADAME DUMONT.

Ni moi non plus.

M. LEFRANC.

Quelque dispute de préséance peut-être.

MADAME DUMONT.

Ce serait à mourir de rire.

M. LEFRANC.

Il faut que j'en aie le cœur net.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET.

MADAME DUMONT.

Causons un peu, mademoiselle Sachet. Vous savez l'amitié que j'ai pour vous; mais je vous assure que vous finirez par me compromettre ici. Tout vous ahurit, tout vous rend stupéfaite. Parce que j'ai été parfumeuse, vous ne voulez toujours voir en moi qu'une parfumeuse; vous savez pourtant bien de quelle manière je l'ai été. Jamais je n'ai parlé qu'aux pratiques qui en valaient la peine; encore ne disais-je tout juste que ce qu'il fallait dire. La preuve que je me distinguais des autres marchandes, c'est que dans tout le quartier, vous ne l'ignorez pas, jamais on ne m'appelait autrement que la reine.

MADEMOISELLE SACHET.

C'est vrai, Madame.

MADAME DUMONT.

Alors, qu'est-ce donc qui vous interloque dans ce qui se passe aujourd'hui.

MADEMOISELLE SACHET.

Rien ne m'interloque.

MADAME DUMONT.

Pardonnez-moi. Vous venez de me dire devant monsieur Lefranc : « J'admire madame; quand elle n'aurait jamais fait autre chose de sa vie. » Qu'est-ce donc que j'ai fait de si extraordinaire? Toute femme qui le voudra fera toujours très-bien la reine. Quand il ne s'agit que de représenter, c'est si facile; à moins d'être une buse, on ne manque pas cela. Si vous n'aimez pas la campagne, il faut le dire; mais je ne veux pas être gênée dans mes mouvemens. Aimez-vous la campagne?

MADEMOISELLE SACHET.

Je me plairai toujours avec madame.

MADAME DUMONT.

Ce n'est pas répondre.

MADEMOISELLE SACHET.

Je ne connaissais pas encore la grande campagne. J'en avais bien lu quelque chose, et j'avouerai à madame que ça ne me paraissait pas bien beau; mais ce n'est pas comme de voir.

MADAME DUMONT.

Dans quoi en aviez-vous lu ?

MADEMOISELLE SACHET.

Dans un livre de son pays, que monsieur Frimann m'avait prêté. Il est de la campagne, lui, il est de la Suisse. Tout ce qui m'en est resté, c'est que les paysans et les paysannes ne sont guère propres toujours, et qu'ils sont bien effrontés.

MADAME DUMONT.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

MADEMOISELLE SACHET.

Si c'est dans ce pays-ci comme c'était dans ce livre-là qu'on appelle, je crois, les Idylles de Gessner, je ne pourrai pas m'empêcher de leur dire ce que je pense. Ils se font l'amour au bord des ruisseaux.

MADAME DUMONT, éclatant de rire.

Vous croyez que ce sont des ruisseaux comme à Paris ?

MADEMOISELLE SACHET, d'un air piqué.

Ça a beau être des ruisseaux de campagne, c'est toujours des ruisseaux.

MADAME DUMONT.

Ne vous fâchez pas, mademoiselle Sachet, ne vous fâchez pas. Voilà des messieurs qui entrent; je vous expliquerai cela une autre fois.

SCÈNE X.

MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET, M. DES CONTOURS, UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.

MADAME DUMONT, allant au-devant de ces deux derniers avec un air agréable.

Je ne puis pas douter qu'on ait l'intention de me donner une fête, puisque je vois un uniforme de gendarme. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, Messieurs?

M. DES CONTOURS, montrant le brigadier.

Madame, monsieur est le brigadier de gendarmerie du canton.

LE BRIGADIER.

Qui me fera-z-honneur, moi et mes hommes, de vous protéger dans tous les cas qui le requèreront.

MADAME DUMONT.

De me protéger!

M. DES CONTOURS.

Il veut dire vos propriétés.

LE BRIGADIER.

Vos propriétés et toutes vos appartenances.

MADAME DUMONT, avec ironie.

Je suis très-sensible (Au baron.) Et vous, monsieur ?

M. DES CONTOURS.

Je suis le baron des Contours, Madame, maire de cette commune, et propriétaire d'une terre qui relève de la vôtre.

MADAME DUMONT, bas à mademoiselle Sachet.

Qui relève de la mienne! Vous ne comprenez pas cela, vous. (Haut.) Ainsi, Messieurs, à vous deux, vous représentez le civil et le militaire. Pourquoi le curé ne vous a-t-il pas accompagnés? c'eût été plus complet. Je me réserve de lui en faire des reproches ? Est-on religieux ici ?

LE BRIGADIER.

Pas autant que je le désirerais bien, Madame. Nous n'avons point d'octroi ; le vin est trop bon marché ; et surtout dans les temps de vendanges, moi et mes hommes nous avons toutes les peines du monde inimaginables à empêcher de danser dans les cabarets.

MADEMOISELLE SACHET.

On empêche donc de danser ici?

LE BRIGADIER.

Sur la place publique et dans les cabarets; mais les personnes comme madame, nous fermons les yeux.

MADAME DUMONT.

Monsieur le baron, voilà qui est drôle.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, M. LEFRANC, MADELAINE ENSUITE JEANNETTE, SA MÈRE ET M. JACOB à la tête des paysans.

M. LEFRANC.

Enfin je vous les amène, Madame. Je ne m'étais pas trompé; c'était à qui vous chanterait la chanson du pays. Ce n'était pas un petit embarras que de leur faire entendre raison. Ils ont tiré au sort.

LE BRIGADIER.

Au sort! Vous n'aviez qu'à m'avertir. Ah! parbleu!

M. JACOB.

Du silence, et saluez tous madame.

(Les paysans saluent.)

MADAME DUMONT, leur faisant des signes de tête.

Bonjour, mes amis, bonjour, bonjour. J'ai grand plaisir à me trouver au milieu de vous. Monsieur le brigadier, faites-les ranger de chaque côté du salon pour que je puisse les voir comme il faut.

LE BRIGADIER, se précipitant au milieu de la foule.

Allons, allons, vous autres.

MADAME DUMONT, élevant la voix.

Pas de violence.

M. DES CONTOURS.

Dans tout ce qui est ici, il n'y a pas un cœur qui ne batte pour vous, Madame.

MADAME DUMONT.

Je vous assure, monsieur le baron, que je suis bien émue aussi. (Elle fait quelques pas, et se place entre les deux rangées de paysans, accompagnée du baron et suivie du brigadier.) Mes enfans, j'espère que quand nous nous connaîtrons, nous serons contens les uns des autres; c'est pourquoi je veux bien vous dire que je suis sévère, mais juste, mais bonne. J'encouragerai le travail et l'industrie. Les hommes laborieux, les bons pères de famille peuvent compter sur ma protection, et, Dieu aidant, je tâcherai de leur donner, comme notre bon Henri IV, l'espoir d'avoir la poule au pot tous les dimanches.

M. JACOB, bas à M. Lefranc.

Cela ne la ruinera pas.

LE BRIGADIER, s'approchant de M. Jacob.

Faudrait-il pas leur faire crier vive...... Comment qu'elle s'appelle?

M. JACOB, bas au brigadier.

Madame Dumont.

MADAME DUMONT, à M. Lefranc.

Que dites-vous de mon petit discours? Quand

vous croyiez que je dormais dans la voiture, c'était à cela que je pensais.

TOUS LES PAYSANS.

Vive madame Dumont!

MADAME DUMONT.

Et vous aussi, mes amis. Je vous porte tous dans mon cœur. (Mademoiselle Sachet s'essuie les yeux.) Bonne Sachet, je ne pleure pas, mais je n'en vaux guère mieux.

M. JACOB.

A présent, la chanson.

MADAME DUMONT.

Pas encore, monsieur Jacob; ne m'accablez pas tout d'un coup; ils sont parfaits pour moi. Ciel! quelle journée! Sachet, avancez-moi un siège. (Elle s'assied.) Asseyez-vous aussi, ma chère; vous en avez besoin. (Jeannette s'avance.) C'est donc vous, ma petite, qui allez chanter? Regardez-la donc, Sachet; elle est jolie comme un ange.

LA MÈRE DE JEANNETTE, secouant sa fille par le bras.

Eh bien! qu'est-ce qu'on répond?

JEANNETTE.

Je ne sais pas, ma mère.

LA MÈRE.

Madame est bien honnête.

JEANNETTE.

Madame est bien honnête.

MADAME DUMONT.

Voyons la chanson.

JEANNETTE, chantant.

Air : *Or nous dites, Marie.*

« La meilleure des dames
« Vous savez que c'est vous.

MADAME DUMONT, souriant avec émotion.

Mais vraiment non, ma petite, je n'en sais rien.

M. DES CONTOURS, se penchant vers madame Dumont.

Dans ce village-ci, depuis un temps immémorial, leur dame a toujours eu le privilège d'être la meilleure des dames. Vous ne voulez pas faire exception.

MADAME DUMONT.

C'est trop avantageux. (A Jeannette.) Pardon, ma belle, recommencez.

JEANNETTE, chantant.

La meilleure des dames
Vous savez que c'est vous.
Dans le fond de nos ames
Nous vous chérissons tous.
De quelques fleurs nouvelles
Acceptez le présent ;
C'est l'image fidelle
Du cœur de vos enfans.

MADAME DUMONT.

C'est très-joli. Qui est-ce qui a fait cette chanson-là ?

PLUSIEURS PAYSANNES.

Personne, Madame. Nous la savons tous.

MADELAINE.

C'était ma grand'-mère qui la chantait bien.

JEANNETTE.

Ce n'est pas fini.

MADAME DUMONT.

Il y en a encore ?

JEANNETTE.

Oui, Madame.

MADAME DUMONT.

Tant mieux.

JEANNETTE, chantant.

Tous les dieux du Parnasse
Vous comblent de leurs dons;
Car vous avez la grace
De la belle Judon.

MADAME DUMONT.

Judon ? Qu'est-ce que c'est que celle-là ?

M. DES CONTOURS.

C'est Junon qu'elle devrait dire.

MADAME DUMONT.

Ah ! j'y suis ; la déesse de la sagesse.

M. DES CONTOURS.

Non, pas tout-à-fait. La déesse de la sagesse, c'était Minerve.

MADAME DUMONT.

Vous avez raison, monsieur le baron, vous avez raison. Mais depuis que ce n'est plus la religion dominante, il est bien permis de s'embrouiller un peu sur tout cela. (A Jeannette.) Ne vous fatiguez pas, mon enfant, je suis très-contente. (Elle tire un fichu de son sac.) Tenez. Heureusement j'avais ce petit fichu-là avec moi; je vous le donne.

LA MÈRE DE JEANNETTE.

Est-ce qu'on ne remercie pas?

JEANNETTE.

Merci, Madame. (Jeannette se retire et est entourée de toutes les paysannes qui veulent voir le fichu.)

MADAME DUMONT.

Adieu, mes enfans. Nous nous reverrons bientôt. J'emporte dans mon cœur des souvenirs qui ne s'effaceront jamais. (Le brigadier frappe dans ses mains.)

TOUS LES PAYSANS.

Vive madame Dumont!

MADAME DUMONT.

Oui, mes enfans, je crois à votre amour; j'ai besoin d'y croire. (Les paysans se disposent à sortir; madame Dumont s'approche de M. des Contours.) Il me vient une idée qui leur fera plaisir. (Au brigadier.) Rappelez-les.

LE BRIGADIER, aux paysans.

Ne vous en allez pas; on a encore besoin de vous.

MADAME DUMONT.

Mes amis, je suis très-poltronne en voiture; vos chemins sont détestables; j'ai encore une heure ou deux à passer dans ce château; allez tous combler les plus mauvais pas qui se trouvent d'ici à Saint-Martin. Vous aurez du courage; c'est pour moi que vous travaillerez, pour votre dame. (Les paysans restent sur place : madame Dumont les congédie en leur faisant de petites salutations.) Allez. (Ils ne bougent pas.) Allez. Je n'ai plus rien à vous dire. (A M. Jacob.) Est-ce qu'ils ne m'ont pas comprise?

M. JACOB.

Vous avez peut-être parlé un peu trop vite pour eux. (Bas à M. Lefranc.) Diable de femme! Comment allons-nous faire?

M. LEFRANC.

Elle prend tout cela au sérieux.

MADAME DUMONT, au brigadier.

Vous devez connaître leur jargon, vous, monsieur le brigadier. Parlez-leur donc.

LE BRIGADIER.

Oui, Madame. (Aux paysans.) Qu'on me suive. Nous allons nous expliquer dehors.

(Le brigadier sort avec les paysans.)

M. LEFRANC, bas à M. Jacob.

Voyons à nous en tirer au meilleur marché possible. C'est un sacrifice indispensable.

(M. Lefranc et M. Jacob sortent.)

SCÈNE XII.

MADAME DUMONT, M. DES CONTOURS, MADEMOISELLE SACHET.

MADAME DUMONT.

Êtes-vous enfin raccommodée avec les paysans, mademoiselle Sachet?

MADEMOISELLE SACHET.

En vérité, Madame, j'en suis à ne pas pouvoir parler. Quelles excellentes créatures! et bien propres. Il y avait là-dedans des figures, si c'était habillé à la mode de Paris....

MADAME DUMONT.

C'est comme un miracle que de se trouver tout de suite aimée par autant de monde.

M. DES CONTOURS.

Vous devez être accoutumée à ces miracles-là.

MADAME DUMONT.

Je vous assure que non. Vous voudrez bien me présenter à madame la baronne.

M. DES CONTOURS.

Il n'y a pas de madame la baronne, Madame.

MADAME DUMONT.

Vous êtes veuf?

M. DES CONTOURS.

Je n'ai pas encore été marié.

MADAME DUMONT.

Quelles sont donc les dames que je verrai ici?

M. DES CONTOURS.

Le voisinage est très-bien habité, les châteaux se touchent; une demi-lieue, une lieue tout au plus.

MADAME DUMONT.

Avec de bons chevaux, ce n'est rien.

M. DES CONTOURS.

Vous y trouverez la même conversation, les mêmes usages qu'à Paris, une bienveillance peut-être plus marquée, comme lorsqu'on se fait besoin les uns aux autres.

MADAME DUMONT.

Je comprends. Il semble qu'on ait juré de vivre en famille.

M. DES CONTOURS, avec hésitation.

Comme nous sommes tous de la même classe....

MADAME DUMONT.

Eh quoi! au milieu des champs?

M. DES CONTOURS.

Où la vanité ne se glisse-t-elle pas? Il y a peu d'années, j'ai vu beaucoup d'hésitation pour savoir si on accueillerait la veuve d'un très-riche fabricant de Normandie, qui était venue acheter une des plus belles propriétés de ce canton. Demandez-moi pourquoi.

MADAME DUMONT.

Alors je vous demande pourquoi?

M. DES CONTOURS.

Une femme remplie de qualités, belle, ayant des manières excellentes, remarquable par son esprit...

MADAME DUMONT.

Que lui reprochait-on?

M. DES CONTOURS, *s'efforçant de rire.*

Une niaiserie, une pauvreté; ce que nos dames appelaient son origine bourgeoise.

MADAME DUMONT.

Quelle extravagance!

M. DES CONTOURS.

Quelques mois après, elle s'est remariée à un des nôtres, à un homme de nom....

MADAME DUMONT, *avec une intention marquée.*

Eh bien?

M. DES CONTOURS.

Ce n'a plus été cela du tout. Les plus difficiles se

sont jetées à sa tête, et c'est une adoration générale à l'heure qu'il est.

MADAME DUMONT.

Vous me rassurez pour cette pauvre veuve de fabricant. Un homme de nom, un mari qui est des vôtres, je conçois. Mais, monsieur le baron, vous m'avez dit que votre terre relevait de celle-ci. J'ai assez de lecture pour savoir que, dans les anciens temps, vous auriez été tenu à me prêter aide et assistance lorsque je vous en aurais requis.

M. DES CONTOURS.

Ce que j'aurais fait alors par devoir, je le ferais aujourd'hui par un sentiment beaucoup plus doux.

MADAME DUMONT.

Dites-moi donc, ces péronnelles si vaines de leur classe et de leur rang connaissent-elles seulement mon origine? Elles seront bien étonnées, je crois, quant à la place de ces caricatures d'aïeux de madame de Monval, que j'ai trouvées là-haut dans une espèce de galerie, j'aurai substitué les portraits de mes ancêtres, et qu'elles y verront figurer un roi, en première ligne.

M. DES CONTOURS.

Un roi!

MADAME DUMONT.

Oui, monsieur le baron, un roi, le roi Louis XV.

Ma grand'mère viendra ensuite, qui était une des plus belles femmes de l'époque, puis ma mère.

MADEMOISELLE SACHET.

Et monsieur Dumont.

MADAME DUMONT.

Paix donc, mademoiselle Sachet. Monsieur Dumont! Est-ce que monsieur Dumont a jamais été mon ancêtre? Monsieur Dumont ne m'était rien du tout; monsieur Dumont n'était que mon mari. (A monsieur des Contours.) Je vous demande, Monsieur, si une telle origine trouvera grace aux yeux de vos superbes voisines?

MADELAINE, à la porte.

Mamzelle, pourriez-vous venir deux petites minutes?

MADAME DUMONT, à mademoiselle Sachet.

Allez, mademoiselle Sachet. (Mademoiselle Sachet sort avec Madelaine.) Je ne conçois pas, quand on peut mettre cent mille écus à une terre, comment il se trouve des gens qui aient la folie de balancer à vous voir.

M. DES CONTOURS.

Elles y regarderont peut-être à deux fois à présent qu'elles ont un exemple. Vous êtes veuve aussi; vous pouvez faire un choix, acquérir un titre....

MADAME DUMONT.

Que cela m'arrive ou non, je renonce dès ce moment à avoir rien de commun avec elles. Je n'ai pas de vanité, mais je suis très-fière. Le ciel m'a fait rencontrer de bons paysans qui n'ont pas hésité à me donner leur affection; je ne veux plus m'occuper que de faire leur bonheur. Au milieu de ces gens simples et naïfs, j'oublierai facilement que je suis entourée de sottes qui ne valent seulement pas la peine qu'on pense à elles.

MADEMOISELLE SACHET, rentrant.

Hélas! mon dieu, Madame, comment allons-nous faire? Voilà toutes les filles et toutes les femmes du pays qui sont comme des harpies autour de la petite à qui vous avez donné un fichu, et qui lui disent qu'elle ne l'a pas plus mérité que les autres.

MADAME DUMONT.

Qu'on est heureux d'habiter un pays où un chiffon peut faire autant d'envieux! (A mademoiselle Sachet.) Prenez, dans la chambre à côté, ce grand schall qui m'a servi dans la route, coupez-le en autant de carrés qu'il vous sera possible, et vous les leur distribuerez; cela les apaisera peut-être.

MADEMOISELLE SACHET.

Je n'en sais rien. Si madame les voyait...

MADAME DUMONT.

Allez, allez toujours.

(Mademoiselle Sachet sort.)

SCÈNE XIII.

MADAME DUMONT, M. DES CONTOURS.

MADAME DUMONT.

Ce n'est pas la valeur du fichu, j'en suis bien persuadée; mais quelque chose qui vient de moi! de leur dame! Vos paysans vous aiment-ils autant que cela, monsieur le baron?

M. DES CONTOURS.

Ce sont les mêmes.

MADAME DUMONT.

Mes paysans sont aussi les vôtres?

M. DES CONTOURS.

Vous en êtes fâchée?

MADAME DUMONT.

Cela me déroute.

M. DES CONTOURS.

Pour moi, cela m'enchante. Ce sera au moins quelque chose de commun entre nous.

MADAME DUMONT.

Vous êtes bien honnête, Monsieur; mais qu'est-

ce que j'aurai donc pour mes trois cent mille francs?

M. DES CONTOURS.

Je n'ose pas vous dire toute ma pensée.

MADAME DUMONT.

Avec moi, on ne risque jamais rien; on peut me parler franchement.

M. DES CONTOURS, d'un ton insinuant.

Si je le croyais!

MADAME DUMONT, avec dignité.

C'est sans doute quelque chose de sérieux que vous avez à me dire, Monsieur?

M. DES CONTOURS.

Oui, Madame, mais j'hésite encore. Je ne sais pas si l'intérêt qu'il est impossible de ne pas prendre à vous du moment qu'on a eu le bonheur de vous voir, m'autorise à vous avouer....

MADAME DUMONT.

A m'avouer?

M. DES CONTOURS.

Quand ce ne serait que par simple probité, il me semble que je devrais encore vous avertir qu'on veut vous vendre cette terre beaucoup plus qu'elle ne vaut.

MADAME DUMONT.

Combien donc l'estimez-vous?

M. DES CONTOURS.

Je sais qu'on en a refusé une fois deux cent trente mille francs, et qu'on l'a bien regretté depuis.

MADAME DUMONT.

Mais alors qu'est-ce que ce serait donc que ce monsieur Lefranc?

SCÈNE XIV.

MADAME DUMONT, M. DES CONTOURS, MADEMOISELLE SACHET.

MADAME DUMONT.

Venez, venez, mademoiselle Sachet. Ah! quel service monsieur le baron vient de me rendre! On me faisait payer cette terre soixante-dix mille francs au-dessus de sa valeur.

MADEMOISELLE SACHET.

Sainte Vierge! est-il permis? Surfaire autant une vieille campagne!

M. DES CONTOURS.

Que ceci reste entre nous, je vous prie. Je puis faire un voyage à Paris; je connais le jeune Monval, je le conduirai chez vous. Il est majeur, nous traiterons avec lui sans intermédiaire, et je suis sûr que vous vous en trouverez bien.

MADAME DUMONT.

Monsieur, je ne veux pas vous donner tout cet embarras.

M. DES CONTOURS.

Si vous saviez, Madame, le plaisir que cela me fait.

MADAME DUMONT.

Ce serait une grande obligation que je contracterais avec vous.

M. DES CONTOURS.

Il ne tient qu'à vous de vous acquitter tout de suite, en acceptant le dîner que je vous ai fait préparer chez moi.

MADAME DUMONT.

Chez un garçon!

MADEMOISELLE SACHET.

A la campagne.

MADAME DUMONT.

A la campagne, à la campagne tant que vous voudrez, mademoiselle Sachet; mais cependant.....

MADEMOISELLE SACHET.

Vous alliez bien dîner chez monsieur du Cerceau, à Auteuil.

MADAME DUMONT.

Monsieur du Cerceau est un de mes anciens amis.

M. DES CONTOURS.

Il est vrai que je n'ai pas le même avantage.

MADAME DUMONT.

Mais il y a commencement à tout, allez-vous dire. Eh bien ! monsieur le baron, j'accepte; mais j'y mets une condition, c'est que ce sera moi qui me chargerai de vous conduire à Paris.

M. DES CONTOURS.

Ah! Madame.

MADAME DUMONT, avec gaieté.

C'est comme cela, ou je ne dîne pas chez vous. J'y trouve d'ailleurs un très-bon arrangement; ma calèche ne pouvant tenir qu'une personne sur le devant, je me vois par-là tout naturellement débarrassée de ce vilain monsieur Lefranc, qui reviendra à Paris comme il pourra.

MADEMOISELLE SACHET.

Sans savoir jusqu'à quel point il était trompeur, dans mon petit particulier, je trouvais que madame montrait trop d'empressement.

MADAME DUMONT.

Le moyen de s'en défendre? Ces bonnes pâtes de paysans avaient l'air si contens de m'avoir pour maîtresse! C'est entraînant.

SCÈNE XV.

MADAME DUMONT, M. DES CONTOURS, MADEMOISELLE SACHET, LA MÈRE CHAUVEL.

LA MÈRE CHAUVEL.

Madame, j'aurais autant aimé ne pas venir vous troubler; mais je prends mon cœur par autrui, et, en conscience, on ne peut pas y tenir quand on voit ne promettre que dix sous par chaque homme qui ira travailler à la route que vous avez ordonné de réparer.

MADAME DUMONT.

Qu'est-ce que vous dites, bonne femme?

LA MÈRE CHAUVEL.

Défunte ma maîtresse, madame de Monval, Dieu veuille avoir son ame! était plus juste que ça, sans la flatter.

MADAME DUMONT, à M. des Contours.

Je ne la comprends pas.

LA MÈRE CHAUVEL.

Aussi ont-ils envoyé promener monsieur Jacob et le tuteur de notre jeune maître, et ils ont bien fait.

MADAME DUMONT.

A qui en a-t-elle?

LA MÈRE CHAUVEL.

Ce n'est pas que je sois portée pour les paysans, ce sont tous des races qui mangeraient les maîtres s'ils le pouvaient; mais aujourd'hui je ne peux pas leur donner tort. Ça vaut vingt sous par homme, et une demi-bouteille de vin, parce que ce n'est pas de l'ouvrage ordinaire, qu'il faut que ça soit fait tout de suite, et que du hâle qu'il y a, la terre est ben dure.

MADAME DUMONT.

Mais puisqu'ils savent que c'est pour moi qu'ils travailleront, cela doit leur suffire. Qu'est-ce qu'ils demandent de plus?

LA MÈRE CHAUVEL.

Vingt sous par chaque homme et une demi-bouteille de vin.

MADAME DUMONT.

Mais, bonne femme, je vous répète que c'est pour moi, pour moi.

LA MÈRE CHAUVEL.

Parguenne! la bonne femme n'est pas sourde.

MADAME DUMONT.

Eh bien?

LA MÈRE CHAUVEL.

Eh ben?

MADAME DUMONT.

Je suis leur maîtresse.

LA MÈRE CHAUVEL.

Aussi, c'est-i pour ça. Notre ancienne dame leur aurait donné le double.

MADAME DUMONT.

Parlez-lui donc, monsieur le baron; moi, j'y renonce.

LA MÈRE CHAUVEL.

Vous y renonçais parce que je ne vois que trop que vous avais dans l'idée qu'ils devraient faire toutes vos fantaisies pour rien. Où c'est-il jamais arrivé? Quand monseigneur est passé à Saint-Martin, il n'a pas payé les politesses qu'on lui a faites, c'est vrai; mais en arrière, le prix était convenu, comme ça se fait toujours. Sans ça, est-ce qu'il y a des politesses?

M. DES CONTOURS.

En voilà assez, mère Chauvel.

LA MÈRE CHAUVEL, entre ses dents.

Ces dames de Paris....

M. DES CONTOURS.

Dites-leur d'aller travailler à la route, et que je m'en charge.

LA MÈRE CHAUVEL.

Pardon, monsieur le maire; mais vous savais qu'il y a des gens pour qui on n'aime à travailler que l'argent à la main.

M. DES CONTOURS.

Voulez-vous bien vous taire. (A madame Dumont.) Depuis le morcellement des propriétés, depuis que ces gens là possèdent, on ne peut plus en jouir. Comme elle le dit, il faut toujours avoir l'argent à la main avec eux.

MADAME DUMONT.

Pourquoi les laisse-t-on posséder? Il faut les forcer à vendre.

M. DES CONTOURS.

En attendant, je vais les forcer à réparer la route.

LA MÈRE CHAUVEL.

Ah! ben, oui.

M. DES CONTOURS, à la mère Chauvel.

Sortez. (A madame Dumont.) Vous pouvez compter sur un bon chemin pour le retour.

MADAME DUMONT.

Vous n'oublierez pas de dire à ces messieurs que nous dînons chez vous.

M. DES CONTOURS.

Non, Madame.

(Il sort avec la mère Chauvel.)

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

MADAME DUMONT, MADEMOISELLE SACHET.

MADEMOISELLE SACHET.

Savez-vous, Madame, que c'est étonnant ?

MADAME DUMONT.

Qu'est-ce qui vous paraît étonnant ?

MADEMOISELLE SACHET.

Je ne sais pas, Madame.

MADAME DUMONT.

Je vais vous le dire, moi. Ce qui est étonnant, c'est une femme de mon âge et de mon expérience qui fait quarante lieues pour venir voir une terre sans avoir demandé ce qu'elle avait de revenu.

MADEMOISELLE SACHET.

J'ai cru que madame ne cherchait que de l'embarras ; aussi, quand j'ai vu tout celui qu'on a fait à notre arrivée, et que madame était si attendrie, je me suis dit en moi-même : C'est peut-être là ce qu'on appelle une terre.

MADAME DUMONT.

Je n'ai pas été attendrie.

MADEMOISELLE SACHET.

Pardonnez-moi. Madame n'a pas caché qu'elle avait de l'émotion.

MADAME DUMONT.

Ah! oui, de l'émotion. Mais pour peu qu'on s'y prête, on a de l'émotion quand on veut; on n'est pas attendrie pour cela. En définitive, j'aurai fait un voyage agréable; je pourrai dire que je sais par moi-même ce que c'est qu'une réception de princesse, même avec les dessous de cartes dont une princesse ne se doute guère. Un baron m'aura fait la cour; je serai la cause de la réparation d'un mauvais chemin; et, pour revenir à Paris, j'aurai troqué un compagnon de voyage que je ne veux plus voir, contre un homme agréable qui me divertira pendant la route.

MADEMOISELLE SACHET.

Et qui vous fera acheter cette terre à meilleur marché.

MADAME DUMONT.

Qui ne me fera rien acheter du tout. Je lui rendrai à Paris le dîner qu'il va me donner aujourd'hui, et nous serons quittes.

MADEMOISELLE SACHET.

Madame ne l'avertira même pas?

MADAME DUMONT.

Pourquoi donc avertir? On a cru se moquer de la parfumeuse, on n'aura réussi qu'à l'amuser. A présent, me fît-on des réceptions encore plus magni-

fiques que celle d'aujourd'hui, me tirât-on plus de coups de fusil, sonnât-on un plus grand nombre de cloches, je me rappellerai que, dans les affaires d'argent surtout,

IL NE FAUT PAS QUE LA FORME EMPORTE LE FOND.

LE SERMON
DE SOCIÉTÉ,

OU

LES ACTES SONT DES MALES

ET

LES PAROLES SONT DES FEMELLES.

PERSONNAGES.

MADAME DE SELMAR.
M. DRAVEL, oncle de madame de Selmar.
M. ÉMERY.
MADAME ÉMERY.
MADAME DE VERSEUIL.
ARTHUR.
M. DE CAMBROUZE.
MADAME DE CAMBROUZE.
DEUX MESSIEURS.
MADEMOISELLE VERDIER, femme de charge.
JOSEPH, jeune commissionnaire.

La scène se passe à Paris, chez madame de Selmar.

Le théâtre représente un arrière-salon.

LE SERMON
DE SOCIÉTÉ.

SCÈNE I.

MADAME DE SELMAR, M. DRAVEL.

MADAME DE SELMAR.

Mais, mon oncle, pourquoi ne voulez-vous pas entrer dans le salon?

M. DRAVEL.

Parce que ma condition, en venant ce soir chez toi, a été que je ferais ce que je voudrais, et que ce que je veux est de rester seul dans cette pièce, au coin du feu, tandis que vous écouterez votre sermon.

MADAME DE SELMAR.

Vous auriez aussi chaud là-dedans qu'ici, et vous y verriez du monde, de jolies femmes, des parures.

M. DRAVEL.

Cela ne me tente pas.

MADAME DE SELMAR.

Je crains qu'on ne vous trouve un peu extraordinaire.

M. DRAVEL.

Eh bien! je vous trouverai un peu extravagans, et nous serons quittes.

MADAME DE SELMAR.

En quoi extravagans!

M. DRAVEL.

Je l'ai déjà dit l'autre jour. Parce que tu as su que quelques personnes avaient donné des sermons, tu as voulu avoir le tien; c'est fou. Cette prédication en chambre a l'air d'une parodie. Manque-t-on de sermons quand on a ce goût-là? Qu'est-il nécessaire d'en attirer chez soi?

MADAME DE SELMAR.

C'est jusqu'ici la manière la plus distinguée de passer une soirée, et vraiment, mon oncle, la moins coûteuse. Le prédicateur a toujours une œuvre pour laquelle il fait une quête; cela ne vous regarde pas. Votre société en fait les frais. Vous n'avez besoin ni de tapissier, ni de décorateur, comme pour un bal, un concert ou des proverbes; pas de répétitions; vous n'avez affaire qu'à un seul homme. C'est comme une lecture, et c'est d'un style beaucoup plus relevé.

M. DRAVEL, avec gaieté.

Tu n'a pas le sens commun.

MADAME DE SELMAR.

Plus que vous ne croyez, mon oncle. Cela se sait en haut, et y fait très-bon effet.

M. DRAVEL.

Je commence à comprendre.

MADAME DE SELMAR.

Mon mari est un excellent homme; mais, quand on a dit cela, on a à peu près tout dit. Si je puis donner à notre maison un léger vernis de dévotion, nous aurons plus de facilité pour obtenir quelque chose qui nous tenterait assez dans ce moment-ci.

M. DRAVEL.

Ah ! tu en es déjà là ?

MADAME DE SELMAR.

C'est le fruit de l'expérience, mon cher oncle. Je ne voyais que des gens qui me disaient : « J'espère, madame de Selmar, que vous aurez le courage de résister à la contagion. Vous êtes trop franche pour vous affubler d'aucun masque; d'ailleurs que pouvez-vous désirer? votre position est parfaite...... » Et au bout de quelque temps, tous ces gens-là étaient dévots et placés. Ils ne parlaient ainsi que pour diminuer la concurrence; on assurait même qu'ils se moquaient de ma crédulité. C'était trop fort. Ce petit prédicateur est venu à me tomber sous la main; il cherchait à se faire connaître, moi aussi : voilà l'histoire de mon sermon.

M. DRAVEL.

Tout naturellement.

MADAME DE SELMAR.

Mon Dieu ! oui.

SCÈNE II.

MADAME DE SELMAR, M. DRAVEL, MADAME ÉMERY.

MADAME ÉMERY.

Où êtes-vous donc, ma chère amie ?

MADAME DE SELMAR.

Je parlais à mon oncle, qui ne veut pas entendre le sermon.

MADAME ÉMERY.

Comment ! monsieur Dravel, un homme comme vous, qui pense si bien !

M. DRAVEL.

Si je pense si bien, je n'ai pas besoin d'être sermonné. Allez, allez, Mesdames, suivez la mode ; mais laissez un pauvre vieillard traiter plus sérieusement que vous les choses sérieuses.

MADAME ÉMERY.

C'est positivement parce que vous êtes un vieillard, que vos cheveux blancs feraient un bon effet au milieu de toute cette jeunesse. Une foi vive et ardente a tant d'éclat dans un ancien militaire dont la poitrine est couverte de décorations.

M. DRAVEL.

On dirait que vous doutez de l'éloquence de votre jeune apôtre.

MADAME DE SELMAR.

Dame, mon oncle, c'est son début.

MADAME ÉMERY.

D'ailleurs les signes sensibles ne doivent jamais être négligés. M. Dravel a une si belle tête ! et, tout justement au milieu du front, une cicatrice comme si on l'eût fait faire exprès.

M. DRAVEL.

Heureux âge que le vôtre, Mesdames !

MADAME ÉMERY.

Est-ce que vous n'approuvez pas le parti qu'elle a pris? Moi, je le trouve admirable. Un sermon sans peuple, à une heure si commode, où l'on n'est dérangé ni par des bedeaux, ni par des suisses d'églisé, ni par des ouvreuses de.... (Elle se reprend.) ni par des loueuses de chaises. On est tout à ce qu'on fait, bien chaudement, en bonne compagnie, c'est délicieux. On peut au moins parler à droite ou à gauche indifféremment; c'est tout gens de connaissance.

MADAME DE SELMAR.

Venez, mon oncle.

M. DRAVEL.

Je te dis que non. J'ai un trop grand inconvé-

nient : tout le monde dort au sermon ; moi, j'y ronfle. Dans une église, cela se perd ; mais dans une chambre, vois donc un peu.

MADAME DE SELMAR.

Il y a tant de personnes à regarder ! Vous ne dormirez pas.

MADAME ÉMERY.

Je vais vous en donner un moyen sûr, moi : amusez-vous seulement à détailler la toilette de madame de Cambrouze, vous en aurez pour toute la soirée.

MADAME DE SELMAR.

Elle est aujourd'hui comme je ne l'ai jamais vue.

MADAME ÉMERY.

C'est la reine des fanfreluches.

MADAME DE SELMAR.

Venez donc, mon oncle.

M. DRAVEL.

Ah ! ça, tu en es aux sermons, c'est fort bien ; mais tu n'en es pas encore à la persécution, j'espère.

MADAME DE SELMAR.

Mon oncle, je vous laisse.

MADAME ÉMERY, bas à madame de Selmar.

Est-ce qu'il deviendrait athée, par hasard?

MADAME DE SELMAR.

En vérité, je n'en sais rien.

(Elles entrent dans le salon.)

SCÈNE III.

M. DRAVEL, UN PEU APRÈS ARTHUR.

M. DRAVEL.

Si c'est ainsi qu'on croit revenir aux idées saines, le chemin est un peu détourné, il faut en convenir.

ARTHUR.

Monsieur, pourriez-vous me dire si le sermon est déjà commencé?

M. DRAVEL.

Je ne crois pas, Monsieur.

ARTHUR, arrangeant sa cravate devant une glace.

On dîne si tard à présent!

M. DRAVEL.

Et vous seriez bien fâché de manquer un sermon?

ARTHUR.

Nous avons décidé qu'il fallait être religieux.

M. DRAVEL.

Nous! Je vous demande pardon, Monsieur: qu'entendez-vous par nous?

ARTHUR.

Un société de jeunes gens dont je fais partie.

Nous ne savons pas encore ce que nous croirons; mais comme nous voulons rester cosmopolites, nos doctrines seront simples et élevées.

M. DRAVEL.

Vous serez tolérans, du moins?

ARTHUR, d'un air capable.

Tolérans en ce sens que nous repousserons l'analyse, qui n'est autre chose que la décomposition. Nous voulons des principes fondés sur de larges bases, il est vrai, mais dont les conséquences soient faciles à déduire; nous reconnaîtrons des causes, afin de pouvoir reconnaître des effets; en un mot, notre culte sera la synthèse.

M. DRAVEL.

Avec une méthode aussi claire, vous ferez beaucoup de prosélytes.

ARTHUR.

Très-certainement, pourvu que la satire ne vienne pas éloigner les faibles. Plus une chose est sérieuse, et plus il est facile de là tourner en dérision. Je suis étonné qu'on n'interdise pas la discussion sur des matières aussi importantes.

M. DRAVEL.

Vous ne voulez pas même de discussion?

ARTHUR.

Non, Monsieur. L'esprit de discussion est un esprit de destruction. Je ne sors pas de mon système.

M. DRAVEL.

Il faut être conséquent.

ARTHUR.

Je ne sais pas si madame de Verseuil est arrivée.

M. DRAVEL.

Je ne l'ai pas vue; mais peut-être sera-t-elle entrée par l'antichambre.

ARTHUR.

Je suis venu par ici, parce qu'on m'a dit que de l'autre côté tout était plein: je vais voir.

(Il entre dans le salon.)

SCÈNE IV.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER.

M. DRAVEL.

Les singulières prétentions, et les drôles de docteurs!

MADEMOISELLE VERDIER.

Pardon, Monsieur; je croyais qu'il n'y avait personne dans cette pièce.

M. DRAVEL.

Entrez, entrez, mademoiselle Verdier; j'ai toujours grand plaisir à vous voir. Ne sommes-nous pas d'anciennes connaissances?

MADEMOISELLE VERDIER.

Monsieur me fait beaucoup d'honneur. Mais le feu de monsieur va-t-il, seulement ?

M. DRAVEL.

Il y en a assez comme cela. Vous n'allez donc pas entendre prêcher ?

MADEMOISELLE VERDIER.

Non, Monsieur. Quoique madame me l'ait permis, je ne m'en soucie pas.

M. DRAVEL.

Parce que ?

MADEMOISELLE VERDIER.

Parce que, d'abord, Monsieur, ce n'est pas la place d'une femme de charge d'être dans un salon.....

M. DRAVEL.

Une femme de charge qui a élevé sa maîtresse....

MADEMOISELLE VERDIER.

Et puis je trouve qu'avant d'être prédicateur, on devrait être charitable ; et pas du tout.

M. DRAVEL.

Est-ce que le prédicateur n'est pas charitable ?

MADEMOISELLE VERDIER.

Métier, Monsieur ; métier ; pas autre chose. Je savais qu'il devait faire une quête, et j'ai profité du temps qu'il était dans ma chambre à préparer son sermon, pour lui parler d'un petit Savoyard à qui

on a volé hier tout ce qu'il possédait. Oh bien! oui, il m'a joliment reçue.

M. DRAVEL.

Qu'est-ce que c'est que ce petit Savoyard?

MADEMOISELLE VERDIER.

Un enfant charmant, Monsieur. Ça n'a pas quatorze ans, et ça travaille déjà, depuis dix-huit mois, comme un pauvre petit mercenaire. C'est rempli d'ordre; c'est la probité même.

M. DRAVEL.

Comment l'a-t-on volé?

MADEMOISELLE VERDIER.

Ça couche trois ou quatre dans une chambre; est-ce qu'on peut savoir? Cependant il n'accuse pas ses camarades. C'est comme un fait exprès: son petit magot était destiné à son père, qui vient de se casser la jambe.

M. DRAVEL.

Ma nièce sait-elle cela?

MADEMOISELLE VERDIER.

Je le lui ai dit, parce que ce petit bonhomme se tient d'habitude à la porte de l'hôtel, et que tout le monde l'aime ici.

M. DRAVEL.

Eh bien?

MADEMOISELLE VERDIER.

Voilà tout.

SCÈNE V.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER, MADAME DE SELMAR.

MADAME DE SELMAR.

Oh! ma bonne, vous êtes là; je n'en suis pas fâchée. Le sermon que nous allons avoir sera divisé en trois points; mais le prédicateur m'a permis de faire servir des rafraîchissemens dans chaque entr'acte.

M. DRAVEL.

Dans chaque entr'acte!

MADAME DE SELMAR.

Entre chaque point, entre deux points. Cela lui donnera le temps de se reposer, et à l'auditoire aussi. Un sermon en trois points prononcé tout d'une haleine, c'est mortel pour tout le monde, vous savez bien? Il faut avoir pitié des gens qu'on a chez soi. Avec cela, je crois que ce petit jeune homme-là réussira; rien que sur sa mine, deux personnes me l'ont déjà demandé.

M. DRAVEL.

Aura-t-il la mesure de ce qui doit se dire dans un salon?

MADAME DE SELMAR.

Je vous en réponds. Il est stylé par un homme qui

s'y entend. Si je vous le nommais, vous verriez qu'il n'y a rien à craindre. Cependant je lui ai parlé bien délicatement d'une petite malice que je voudrais faire; je n'ai nommé personne; mais je lui ai demandé une légère sortie contre le goût immodéré de la toilette, pour voir un peu la mine que fera madame de Cambrouze pendant ce temps-là.

M. DRAVEL.

Tu crois donc à l'efficacité des sermons?

MADAME DE SELMAR.

Au fait, c'est comme la comédie.

On y reconnaît son voisin;
On ne veut pas s'y reconnaître.

(A mademoiselle Verdier.) Je n'ai pas besoin de vous recommander d'être bien attentive, ma bonne. Aussitôt le premier point fini, vous ferez servir des glaces et des sirops.

(Elle rentre dans le salon.)

SCÈNE VI.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER.

MADEMOISELLE VERDIER.

C'est singulier, Monsieur, les enfans ne changent

pas. J'ai vu madame venir au monde; elle a toujours été gaie comme elle l'est aujourd'hui; toujours la même malice. Cette espièglerie qu'elle veut faire à madame de Cambrouze, c'est bien dans son caractère, par exemple.

M. DRAVEL.

Je suis seulement fâché de la voir attirer des abbés chez elle.

MADEMOISELLE VERDIER.

Celui de ce soir n'est encore qu'un petit abbé.

M. DRAVEL.

Ces messieurs-là grandissent bien vite, mademoiselle Verdier!

MADEMOISELLE VERDIER.

Que voulez-vous y faire, Monsieur? c'est la fureur aujourd'hui, et je ne vois pas qu'on en soit meilleur. De toutes les dames qui sont venues ce matin pour savoir quelle toilette il fallait faire pour ce sermon, aucune n'a voulu écouter l'histoire de mon petit Joseph : elles ont leurs pauvres, disent-elles. Je ne sais pas comment cela se fait, tout le monde a ses pauvres, et les pauvres n'ont personne.

M. DRAVEL.

On n'entend plus remuer dans le salon, ce me semble.

MADEMOISELLE VERDIER va à la porte.

Voilà le prédicateur qui fait semblant de prier,

et l'auditoire qui fait semblant de l'imiter. Ça commence.

M. DRAVEL *fait signe à mademoiselle Verdier de revenir auprès de lui.*

Vous vous intéressez donc beaucoup à cet enfant?

MADEMOISELLE VERDIER.

Comment ne s'y intéresserait-on pas? Si monsieur le connaissait, je gage qu'il s'y intéresserait comme moi. Il m'écoute comme si j'étais sa mère, je l'entretiens dans de bons sentimens; il sait sa religion comme un bijou. Tous les dimanches, la petite veste et le petit pantalon de velours bleu, des souliers cirés, du linge blanc, et le chapeau neuf; le fils d'un seigneur ne serait pas plus propre. Joignez à cela qu'il ne ferait pas le moindre ouvrage, excepté pour la maison : ça attache.

M. DRAVEL.

Allez donc écouter un peu.

MADEMOISELLE VERDIER *retourne à la porte du salon, et transmet de temps en temps, à demi-voix, les paroles qui parviennent jusqu'à elle.*

Voltaire... la révolution... les athées et les philosophes... Rousseau, le plus perfide de tous... la liberté et l'égalité... l'usurpateur... la Charte... l'oppression sous le nom d'ordre légal...

M. DRAVEL.

Bien obligé, mademoiselle Verdier ; en voilà assez. Je sais cela par cœur.

MADEMOISELLE VERDIER.

Il n'y a pas de charité là-dedans; au nom de quoi fera-t-il sa quête?

M. DRAVEL.

Ne vous inquiétez pas; quand le moment sera venu, il ne sera pas embarrassé.

MADEMOISELLE VERDIER.

Que d'argent on donne comme cela! Où ça va-t-il? Avec ce que coûte une soirée pareille, on pourrait faire tant de bien!

M. DRAVEL.

Ce n'est pas là la question, mademoiselle Verdier. Il est fort heureux qu'il y ait des soirées; car il y a des glaciers, des marchandes de modes, des pâtissiers, qui mourraient de faim sans cela, eux et tous les gens qui travaillent pour eux.

MADEMOISELLE VERDIER.

Hélas! Monsieur, vous avez grandement raison. Si ce n'était pas un sermon, s'il n'y avait pas une quête, il ne me viendrait pas de ces idées-là. Quand on donne des concerts, des bals, je n'y pense pas; mais dans une soirée de charité, il semble que tout devrait être pour les pauvres.

M. DRAVEL.

Je crois que le premier point est fini.

MADEMOISELLE VERDIER.

Eh! mon Dieu, c'est vrai. Vite les glaces.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

M. DRAVEL, ENSUITE ARTHUR ET MADAME DE VERSEUIL.

M. DRAVEL.

Il y a beaucoup de bon sens dans cette fille-là. (Il passe la main sur son front.) J'ai un peu mal à la tête. (Il s'enfonce dans son fauteuil et ferme les yeux.)

MADAME DE VERSEUIL, donnant le bras à Arthur.

Madame de Selmar m'avait dit que son oncle n'avait pas voulu entrer dans le salon, de peur de s'endormir; mais il me paraît qu'il n'a pas eu besoin de sermon pour cela.

ARTHUR.

Vous ne voulez donc pas me répondre?

MADAME DE VERSEUIL.

Non.

ARTHUR.

D'où vient votre haine contre moi?

MADAME DE VERSEUIL.

Vous seriez trop glorieux, si c'était de la haine.

(On apporte des glaces ; Arthur et madame de Verseuil en prennent.)

ARTHUR.

J'espère que ce n'est pas du mépris.

MADAME DE VERSEUIL.

Je ne veux pas répondre.

ARTHUR.

Prenez-y garde : on prétend que les femmes n'éprouvent jamais que trois sentimens pour nous : le mépris, la haine ou l'amour.

MADAME DE VERSEUIL.

On prétend une fausseté, car je n'éprouve rien de tout cela pour mon mari.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DEUX MESSIEURS.

PREMIER MONSIEUR.

Tenez, voici justement M. Dravel.

M. DRAVEL, se frottant les yeux.

Que me veut-on ?

DEUXIÈME MONSIEUR.

Monsieur me soutient qu'à l'Opéra-Comique il faut, avant tout, des chanteurs.

PREMIER MONSIEUR.

Prenez donc garde que c'est un Opéra.

DEUXIÈME MONSIEUR.

Que signifie opéra? Le mot latin *opera* ne veut pas dire autre chose que des œuvres, des ouvrages, des affaires; du moment que vous y ajoutez l'épithète de comique, ce sont des œuvres, des ouvrages, des affaires comiques, et qui réclament, avant tout, des acteurs.

PREMIER MONSIEUR.

Faites-en une condition secondaire, au moins. Je m'en rapporte à M. Dravel.

M. DRAVEL.

Je n'ai pas assisté au sermon, de sorte que je ne puis guère répondre.

ARTHUR.

Brava! c'est une épigramme charmante. — Effectivement, ce jeune lévite nous ayant parlé de tout, je m'étonne qu'il ait oublié l'Opéra-Comique.

DEUXIÈME MONSIEUR.

Si vous ne voulez que du chant, donnez des concerts; autrement ayez des chanteurs, mais qui soient d'abord acteurs.

PREMIER MONSIEUR.

Vous n'en trouverez pas.

ARTHUR.

Est-ce bien prouvé?

PREMIER MONSIEUR.

Ce sont des études diamétralement opposées.

MADAME DE VERSEUIL.

Pourrait-on affirmer qu'on n'a jamais rencontré ces deux talens-là réunis dans la même personne? C'est comme pour les attelages, j'entends dire partout que la chose la plus essentielle est d'assortir le pas des chevaux, sans se soucier de la taille ni de la robe; pourquoi ne pas assortir le pas, la taille et la robe? On n'a qu'à chercher.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MADAME ÉMERY.

MADAME ÉMERY.

Ah! les jolies mains. (A madame de Verseuil.) Les avez-vous remarquées, Madame?

MADAME DE VERSEUIL.

Les mains de qui?

MADAME ÉMERY.

Du prédicateur. Elles sont blanches et potelées; on dirait des mains de femme. Cela m'a frappée, parce que ce doit être un homme de campagne, le fils d'un fermier tout au plus.

ARTHUR.

Nous ne l'avons pas demandé.

MADAME DE VERSEUIL.

Comme jusqu'ici il n'a pas été très-méchant, c'est égal; mais je vous avouerai que d'être grondée par un paysan, au milieu d'un salon....

MADAME ÉMERY.

Il y a des gens à qui c'est indifférent; pour eux, la robe fait tout. Mon beau-frère que j'aime beaucoup, puisque je vais ce soir au bal chez lui, eh bien! il est comme cela pour les ministres. Il est tellement façonné au respect pour tout ce qui est Excellence, que s'il entrait dans une chambre où il y eût un habit de ministre sur un porte-manteau, il serait homme à ne pas oser lever les yeux assez haut pour percevoir que le ministre n'a pas de tête.

ARTHUR.

Des ministres ont quelque chose de réel; mais ce petit abbé!

MADAME DE VERSEUIL.

Il faut être juste, il n'a pas l'air assez imposant.

Peut-être veut-il paraître timide; mais il est toujours tourné du côté de la console, au lieu de regarder en face de lui.

ARTHUR.

De prêcher terre-à-terre, de plain-pied, ce ne doit pas être facile non plus. C'est comme pour des proverbes, il faut au moins six pouces d'élévation.

PREMIER MONSIEUR.

Un conseil que je lui donnerais, si on pouvait se permettre de donner des conseils à quelqu'un qui a la prétention de vous faire la leçon, ce serait de régler l'usage de sa voix. Elle n'est bien que dans le médium; quand il veut la forcer, il crie; s'il la baisse, on ne l'entend plus.

MADAME DE VERSEUIL.

Que de choses il faut pour bien prêcher! Je ne m'étonne pas d'après cela qu'il n'y ait plus de bons prédicateurs.

MADAME ÉMERY.

On prétend que parmi les missionnaires, il y en a de foudroyans.

ARTHUR.

Ne parlez donc pas des missionnaires; tout leur est bon; ils font entrer dans leurs sermons jusqu'à la fantasmagorie. Non, non; l'éloquence de l'époque ne peut plus s'appuyer que sur le raisonnement; voilà ce qui en fait la difficulté. Nous ne voulons

plus être persuadés d'autorité, nous voulons des démonstrations, du grandiose.

MADAME DE VERSEUIL.

Comme il devient fort!

MADAME ÉMERY.

Tous les jeunes gens sont comme cela à présent. Mon frère me fait quelquefois perdre la tête, en voulant que je comprenne des choses qu'il ne peut pas m'expliquer.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DE SELMAR.

MADAME DE SELMAR.

Mesdames, si vous voulez entendre le second point, il faut aller reprendre vos places.

MADAME DE VERSEUIL.

Ne pourrais-je pas me glisser auprès de madame de Cambrouze? Elle doit donner une soirée la semaine prochaine; je ne serai pas fâchée de m'y faire inviter.

MADAME DE SELMAR.

Nous allons voir à arranger cela.

MADAME ÉMERY.

Il paraît que ce sera une merveille.

ARTHUR.

Je veux aussi lui faire la cour.

MADAME ÉMERY, restant en arrière.

Passez, passez, Messieurs. Comme je suis obligée de m'en aller à dix heures, je veux me tenir le plus près possible de la porte.

ARTHUR.

Nous vous obéissons, Madame.

(Ils entrent dans le salon.)

SCÈNE XI.

M. DRAVEL, UN PEU APRÈS MADEMOISELLE VERDIER.

M. DRAVEL.

S'il n'y a pas de quoi être édifié! Pauvres marionnettes!

MADEMOISELLE VERDIER.

Madame m'a recommandé de reprendre mon poste; cela ne vous gêne pas, Monsieur?

M. DRAVEL.

Au contraire, mademoiselle Verdier; avec vous du moins je suis sûr d'entendre parler raison.

MADEMOISELLE VERDIER.

Monsieur, je n'ai pas assez d'esprit...

M. DRAVEL, l'interrompant.

Pour ne dire que des sottises? C'est la moindre chose que l'esprit, mademoiselle Verdier, quand il ne s'y mêle pas un peu de bon sens.

MADEMOISELLE VERDIER.

Monsieur, je crois que, pour avoir du bon sens, il ne s'agit pourtant que de réfléchir.

M. DRAVEL.

Et vous réfléchissez quelquefois, vous?

MADEMOISELLE VERDIER.

Continuellement, Monsieur; c'est ce qui m'embrouille. Je dois penser que les maîtres en savent plus que nous; que ce qu'ils font, ils ont des motifs pour le faire; presque jamais je ne puis les deviner. Madame est gaie, et la voilà dans les sermons; elle est généreuse, et elle ne donne qu'à des gens qui n'ont pas besoin.

M. DRAVEL.

C'est à cause de votre petit bonhomme que vous dites cela.

MADEMOISELLE VERDIER.

Oui, Monsieur, c'est un peu vrai. Si l'on montrait

dans une comédie un pauvre enfant aussi malheureux qu'il l'est, comme il n'en coûterait rien pour s'attendrir, on s'attendrirait. C'est réel, personne ne veut en entendre parler.

M. DRAVEL.

Mais on s'étouffe pour assister à un sermon sur la charité.

MADEMOISELLE VERDIER.

N'y a-t-il pas de quoi perdre la tête?

SCENE XII.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER, MONSIEUR ET MADAME ÉMERY.

MADAME ÉMERY.

Je ne me doutais pas qu'il fût si tard.

M. ÉMERY.

Je vous faisais signe depuis une heure. (Apercevant M. Dravel.) Ah! bonsoir, monsieur Dravel. Vous n'avez pas voulu être des nôtres; vous avez peut-être eu tort, cela pouvait s'entendre.

MADAME ÉMERY.

Parfaitement. Je crois bien que nous avons eu ce

qu'il y avait de mieux, car lorsque nous avons quitté le salon, il commençait à se rabattre sur l'enfer; c'est ordinairement des lieux communs.

M. ÉMERY.

Devant des gens comme il faut, j'aurais été curieux de voir comment s'en serait tiré un homme qui n'en a pas l'habitude.

MADAME ÉMERY.

Par réflexion, un enfer de bonne société doit être assez difficile à composer. Je ne sais même pas, sur un sujet comme celui-là, si la parole peut aller aussi loin que l'imagination. Pour la peinture, il faut qu'elle y renonce, car, malgré le prestige du théâtre, il est certain que ce qu'on nous a montré à l'Opéra et à la Porte-Saint-Martin n'en donne aucune idée.

M. ÉMERY.

C'est toujours mesquin. Voilà pourquoi je regrettais l'enfer de ce petit jeune homme.

MADAME ÉMERY.

Moi aussi, mais nous allons au bal.

M. DRAVEL.

Vous allez au bal en sortant d'ici ?

M. ÉMERY.

Un bal de famille, un bal indispensable. J'étais assez contrarié qu'il tombât justement aujourd'hui;

mais c'est chez ma sœur, qui est extrêmement frivole, et qui n'aurait pas accepté nos excuses.

MADAME ÉMERY.

D'ailleurs un bal n'est pas comme un spectacle.

M. ÉMERY.

Si c'eût été une comédie, je connais trop les convenances pour ne pas avoir refusé net. Sans être fanatique, j'ai des principes, et je me règle sur ce que même les bals publics sont ouverts les jours de solennité où, par décence, on fait fermer les théâtres.

MADAME ÉMERY.

A le voir, on ne croirait jamais que M. Émery soit aussi rigide qu'il l'est.

M. ÉMERY.

Quand on a des emplois... Il y a tant de gens qui en attendent, et qui ont les yeux ouverts sur vous.

MADAME ÉMERY.

Je ne vous blâme pas non plus. (A mademoiselle Verdier.) Mademoiselle, on doit avoir apporté un carton pour moi.

MADEMOISELLE VERDIER.

Il est dans la chambre à côté, Madame.

MADAME ÉMERY.

Pourriez-vous me l'envoyer, s'il vous plaît?

MADEMOISELLE VERDIER.

J'y vais tout de suite.

(Elle sort.)

MADAME ÉMERY, à M. Dravel.

Vous me permettrez bien de changer de coiffure devant vous? (M. Dravel fait un signe.) Ce qui m'éloignerait des sermons, c'est l'obligation de mettre un bonnet. A propos, monsieur Émery, avez-vous pris garde à madame de Cambrouze quand il a été question du luxe et des vanités du monde? Vous savez que c'était un tour que madame de Selmar lui faisait jouer.

M. ÉMERY.

Vous me l'aviez dit.

MADAME ÉMERY.

J'étais mal placée pour la voir.

M. ÉMERY.

L'idée pouvait être bonne; mais elle a été mal amenée. Il était évident que c'était un placage.

MADAME ÉMERY.

Ah! ce ne pouvait être amusant que pour les personnes qui étaient dans le secret. (Mademoiselle Verdier apporte le carton, et en retire un chapeau fort élégant.) Si le prédicateur voyait ce chapeau-là, c'est pour le coup qu'il crierait à la vanité.

M. ÉMERY.

Ce n'est pas de la vanité; c'est de la nécessité. Une femme ne peut pas aller au bal en toilette de sermon.

MADAME ÉMERY, mettant son chapeau.

Je suis persuadée que les gens d'église s'imaginent qu'il y a dans les plaisirs du monde une jubilation infinie.

M. ÉMERY.

Ne vous figurez donc pas cela. La plupart savent fort bien à quoi s'en tenir; aussi, pour changer, donnent-ils de très-bonne heure dans l'ambition.

MADAME ÉMERY, à mademoiselle Verdier.

Voyez donc, Mademoiselle, il me semble que cette plume va tout de travers.

MADEMOISELLE VERDIER.

Et à présent, Madame?

MADAME ÉMERY.

C'est un peu mieux; mais elle a été mal posée dans le principe. (A son mari.) Monsieur Émery, j'y pense; est-ce que nous nous en irons sans avoir donné à la quête?

MADEMOISELLE VERDIER.

Mon Dieu! Madame, je vous demande pardon; mais si madame voulait au moins aussi bien employer son argent, il y a un pauvre petit Savoyard...

M. ÉMERY.

Tout cela, ce sont des longueurs. (A sa femme.) Avez-vous fini, Madame?

MADAME ÉMERY, arrangeant ses cheveux.

Je suis à vos ordres.

M. ÉMERY.

Partons. Bonsoir, monsieur Dravel, ne nous jugez pas sur ce que nous allons au bal : c'est une grande complaisance de notre part.

MADAME ÉMERY, toujours occupée de sa coiffure.

Il est bien certain que j'aurais autant aimé rester jusqu'à la fin du sermon, surtout avec une plume comme celle-là, qui a juré de ne pas vouloir aller comme il faut; c'est un supplice. Bonsoir, monsieur Dravel.

(Elle sort avec son mari.)

SCÈNE XIII.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER.

MADEMOISELLE VERDIER.

Voilà un mari et une femme qui sont bien d'accord ensemble. Ils n'ont voulu m'écouter ni l'un ni l'autre.

M. DRAVEL.

Votre persévérance mériterait un meilleur succès, il faut en convenir.

MADEMOISELLE VERDIER.

Si je n'avais pas ma sœur dont les deux enfans sont malades, et qui, par conséquent, ne peut pas travailler, je n'aurais pas perdu tant de paroles. Mais il est censé qu'on se doit d'abord aux siens, et je ne suis pas assez riche pour faire tout ce que je voudrais faire.

M. DRAVEL.

Bonne mademoiselle Verdier.

MADEMOISELLE VERDIER.

Je suis terrible pour m'attacher, moi, Monsieur; c'est un défaut que j'ai. Mais comment ne pas admirer un enfant qui pouvait tourner si mal et qui tourne si bien? A cent cinquante lieues de son pays, sans parens, sans personne pour le surveiller! Ils lui ont persuadé, à la cuisine, qu'il ne fallait pas qu'il se chagrinât, parce qu'il pourrait tomber malade, et que ce serait encore pis; de sorte que ce pauvre enfant, qui est accoutumé à obéir, s'efforce de sourire quand on le regarde; mais il est aisé de voir que le diable n'y perd rien. Il y a toujours dans ses yeux de grosses larmes qui font une peine....

M. DRAVEL.

Il est donc dans la cuisine?

MADEMOISELLE VERDIER.

Depuis ce matin, on l'a laissé dans un coin de la

cheminée, où il claque des dents comme s'il avait la fièvre; il l'a peut-être seulement. Je n'ai pas osé m'en assurer, de peur de lui donner de l'inquiétude. Il ne veut pas manger, lui qui a toujours si bon appétit.

M. DRAVEL.

Où pourrais-je avoir du bois?

MADEMOISELLE VERDIER.

Du bois, Monsieur; je vais vous en faire apporter. (Elle va à la porte du salon qu'elle entr'ouvre; après avoir écouté quelque temps, elle revient auprès de M. Dravel.) Bon, il n'y aura pas d'interruption; le prédicateur vient d'annoncer qu'il allait passer tout de suite à son troisième point. Je puis faire votre commission.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

M. DRAVEL.

Je me tromperais fort, ou ce doit être le petit Joseph qui va m'apporter du bois. Je n'en ai demandé que pour cela; et cette excellente fille, sans m'avoir deviné, ne trompera pas mon attente, j'en suis sûr.

Il y a tant d'instinct dans la bonté? J'admirais quelles ressources elle trouvait pour ramener toujours la conversation sur l'enfant qu'elle protège, sans se répéter, sans être importune, tout naturellement. Qu'est-ce que je disais? Voici Joseph.

SCÈNE XV.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER; JOSEPH, portant du bois.

MADEMOISELLE VERDIER, à Joseph.

Pose ton bois bien doucement pour ne pas faire trop de bruit. (A M. Dravel.) Les domestiques sont si occupés, que je n'ai pas voulu les déranger. (Bas, en se penchant à son oreille.) C'est lui. (Haut, à Joseph.) Mets une bûche dans le feu. (À M. Dravel, à demi-voix.) Monsieur ne trouve-t-il pas qu'il a une figure intéressante?

JOSEPH.

Est-ce là tout ce qu'il y a pour votre service, Mam'zelle?

MADEMOISELLE VERDIER, cherchant à le retenir.

Je ne sais pas. Qu'est-ce que tu pourrais faire?

Tiens, range toujours le restant du bois dans ce coin-là. As-tu mangé quelque chose enfin ?

JOSEPH.

Non, Mam'zelle.

M. DRAVEL.

Est-ce que vous êtes malade, mon enfant?

MADEMOISELLE VERDIER, avec empressement.

Réponds à Monsieur; n'aie pas peur..... Il est si timide !..... Monsieur t'a demandé si tu étais malade.

JOSEPH.

Il ne faut pas être malade, Monsieur; il faut tâcher d'avoir du courage.

MADEMOISELLE VERDIER.

Il veut dire...

M. DRAVEL, l'interrompant.

Laissez-moi faire.

MADEMOISELLE VERDIER.

Oui, Monsieur. (A Joseph.) Lève donc les yeux, Joseph. (Bas à M. Dravel.) Monsieur voit-il les larmes dont je lui parlais ?

M. DRAVEL, à Joseph.

Vous avez l'air d'avoir du chagrin.

JOSEPH, soupirant.

Ah! Monsieur, ça se passera.

M. DRAVEL.

Vous avez perdu de l'argent?

(Joseph regarde mademoiselle Verdier.)

MADEMOISELLE VERDIER.

Parle comme si de rien n'était.

JOSEPH, pleurant.

Oui, Monsieur; on m'a pris cent vingt francs, cent francs en pièces de cinq francs, cinq pièces de deux francs, et le reste en monnaie que j'allais changer.

M. DRAVEL.

Comment avez-vous fait pour vous laisser prendre cela?

JOSEPH, pleurant plus fort.

Monsieur, nous logeons chez un logeur qui loge quelquefois des gens pour une nuit. Nous autres petits Savoyards, nous nous levons de bonne heure; on a beau bien fermer la chambre, avec un clou on peut l'ouvrir. Je n'accuse personne; mais ces gens-là, quand nous sommes partis, sont maîtres de faire ce qu'ils veulent; ils paient leur coucher, et puis bonsoir.

M. DRAVEL.

Où aviez-vous donc mis votre trésor?

JOSEPH.

Dans un morceau de linge que j'avais fourré sous une tuile, par la lucarne, Monsieur. Quand on a caché son argent sous une tuile, on se croit bien

sûr; mais les gens qui ont envie de mal faire sont si malins! Par bonheur encore, mon cousin Pierre, qui retourne au pays pour épouser Madelaine Soudan, notre voisine, pourra dire à monsieur le curé et à monsieur le syndic comment ça s'est passé. Ils m'ont tant recommandé d'être bon sujet, que je mourrais de chagrin s'ils allaient s'imaginer qu'après avoir promis d'envoyer de l'argent à mon père, je l'ai dépensé à m'amuser.

M. DRAVEL.

Votre père ne le croira-t-il pas, lui?

JOSEPH.

Mon père! oh! pour ça non, Monsieur. Mon père et ma mère me connaissent trop. Quand monsieur le syndic leur disait: « Vot' fils n'est-il pas ben jeune pour l'envoyer à Paris? — Gn'y a de danger nulle part pour not' Joseph, qu'i répondaient. » Ils ne pensaient pas au danger des voleurs. Enfin, le bon Dieu verra peut-être que ce n'est pas de ma faute; il me récompensera plus tard. S'il voulait seulement guérir la jambe à mon père. V'là l'hiver; c'est une bonne saison; y a du bois à scier.

M. DRAVEL.

Bien, mon petit.

JOSEPH.

N'est pas marchand qui toujours gagne, n'est-ce pas donc, Monsieur? Cent écus de chagrin ne

paient pas pour un sou de dettes. (En sanglotant.) Mais c'est toujours bien triste de perdre cent vingt francs. Ce n'est pas l'embarras, sans la jambe de mon père..... Je suis aimé dans le quartier; en me privant sur ma nourriture, cent vingt francs, ça peut être l'affaire de trois ou quatre mois; mais, y a c'te jambe... et que ça m'aurait fait ben de l'honneur dans le pays.

M. DRAVEL.

Écoutez, mon petit, tout cela peut s'arranger; consolez-vous. Venez demain matin chez moi avec votre cousin, je remplacerai vos cent vingt francs.

MADEMOISELLE VERDIER, pleurant de joie.

Monsieur, je ne voulais pas le dire; mais je l'aurais gagé. (Joseph la regarde machinalement.) Est-ce que tu n'as pas entendu?

JOSEPH, suffoquant.

Mam'zelle, Mam'zelle, oh! que j'ai mal à l'estomac!

MADEMOISELLE VERDIER.

Eh bien! pleure à présent, ça ne te fera que du bien.

JOSEPH, pleurant et riant tout à la fois.

Monsieur, si je pouvais savoir comment je pourrai jamais être digne envers vous de votre bonté.

MADEMOISELLE VERDIER, lui prenant le menton.

Va, va, la seule manière d'être digne des bontés

de monsieur, c'est de bien souper, de bien dormir, afin d'avoir demain ta petite mine gaillarde, comme à ton ordinaire; n'est-il pas vrai, Monsieur?

JOSEPH.

Sans autre remerciement que cela, Mam'zelle?

MADEMOISELLE VERDIER.

Regarde monsieur, il a l'air plus content que toi.

JOSEPH.

Ah! mon Dieu, mon pauvre père! ma mère! (Il saute), et monsieur le curé! et monsieur le syndic! Ah! Mam'zelle? ah! Monsieur! (En se frottant les mains.) comme mon cousin va être content! Je peux-t-i m'en aller à présent, Monsieur?

M. DRAVEL.

Oui, mon enfant, vous pouvez vous en aller. A demain.

JOSEPH.

Je n'y manquerai pas, Monsieur. Merci, Monsieur; je vous salue bien, Monsieur; bonsoir, Monsieur.

(Il sort en sautant.)

SCÈNE XVI.

M. DRAVEL, MADEMOISELLE VERDIER, ENSUITE MADAME DE SELMAR ET ARTHUR.

MADEMOISELLE VERDIER.

Si j'avais son âge, je crois que je sauterais aussi. Mon bon monsieur, que vous êtes bien le frère de défunte ma digne maîtresse! Il ne fallait pas la tenter long-temps non plus pour lui faire faire une bonne action.

MADAME DE SELMAR, conduite par Arthur, s'arrête devant M. Dravel, en lui présentant une bourse de quêteuse.

Mon oncle, j'ai voulu commencer par vous, c'est dans l'ordre.

M. DRAVEL.

A quoi est destinée ta quête.

MADAME DE SELMAR.

C'est pour une œuvre que je ne connais pas.

M. DRAVEL.

J'en suis fâché, ma bonne amie; mais j'aime assez à savoir ce que je fais.

MADAME DE SELMAR.

Vous me refusez donc?

M. DRAVEL.

Oui.

MADAME DE SELMAR, du plus grand sérieux.

Mon oncle, une quêteuse, soit qu'on lui donne, soit qu'on la refuse, n'en doit pas moins une révérence; je vous prie d'accepter la mienne. (Elle lui fait une profonde révérence.)

M. DRAVEL se lève précipitamment de son fauteuil, et la salue très-gravement à son tour.

Madame, je suis excessivement reconnaissant.

MADAME DE SELMAR, bas à Arthur.

Mon oncle avare! je m'y perds.

ARTHUR, bas à madame de Selmar.

Il prend la maladie des vieillards.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, MONSIEUR ET MADAME DE CAMBROUZE.

(Cette dernière est habillée avec une recherche de mauvais goût.)

MADAME DE SELMAR, à madame de Cambrouze.

Vous n'attendez pas la fin du sermon, madame de Cambrouze?

MADAME DE CAMBROUZE.

Je n'attends jamais la fin de quoi que ce soit, ma chère dame. Demandez à monsieur de Cambrouze.

M. DE CAMBROUZE.

Madame de Cambrouze en est souvent désespérante.

MADAME DE CAMBROUZE.

Que voulez-vous? je suis méridionale, je suis vive; tout ce qui traîne en longueur me fait mourir. Cela n'empêche pas que votre petit homme ne m'ait ravie.

ARTHUR.

Il ne faut pas qu'il le sache; cela lui donnerait trop de vanité.

MADAME DE CAMBROUZE.

Dans notre Midi, il ferait fureur. En un mot, j'en raffole.... Il n'y a pas jusqu'à son petit nez qui ne me tourne la tête, quoiqu'il soit grand comme rien du tout; mais cela lui complète un air de béatitude qui, par malheur, se trouve aujourd'hui bien rarement dans le clergé.

MADAME DE SELMAR.

Il faut que je continue ma quête. Voulez-vous m'étrenner, Madame?

MADAME DE CAMBROUZE.

Je ne porte jamais d'argent sur moi; monsieur

de Cambrouze va vous donner pour nous deux. (M. de Cambrouze met de l'argent dans la bourse que lui présente madame de Selmar.) Il a l'œil si joli! La bouche un peu dédaigneuse, ce qu'on est convenu d'appeler une bouche à la Louis XIV, chose qui se perd encore tous les jours; voilà en quoi il me ravit. Je ne sais pas si tout le monde est comme moi; il est vrai que j'ai beaucoup d'imagination; mais il me semble que, rien qu'à le regarder, on se sent meilleur.

(Madame de Selmar et Arthur rentrent dans le salon : mademoiselle Verdier sort d'un autre côté.)

SCÈNE XVIII.

M. DRAVEL, MONSIEUR ET MADAME DE CAMBROUZE.

MADAME DE CAMBROUZE.

Monsieur Dravel, il faut que vous me fassiez vos confidences. Pourquoi n'êtes-vous pas venu dans le salon?

M. DRAVEL.

J'ai pensé que je serais plus à mon aise ici.

MADAME DE CAMBROUZE.

Ce n'est pas cela; je vous connais; vous avez

craint que ce petit homme ne fût cagot : dites la vérité.

M. DRAVEL.

Je suis fort aguerri contre tout ce qui est ridicule, je vous assure.

MADAME DE CAMBROUZE.

Mais c'est qu'il ne l'est pas du tout. Il est impossible, au contraire, d'être plus raisonnable.

M. DE CAMBROUZE.

Mon témoignage n'est pas suspect; j'en ai été très-content. Des opinions politiques bien posées, un grand respect pour les hautes classes....

MADAME DE CAMBROUZE.

Pas un mot de morale....

M. DE CAMBROUZE.

De religion, juste ce qu'il en fallait.

MADAME DE CAMBROUZE.

Bien juste.... En tout, cet homme-là a du tact; ce ne sera jamais un écervelé.

SCÈNE XIX.

M. DRAVEL, MONSIEUR ET MADAME DE CAMBROUZE, MADAME DE VERSEUIL.

MADAME DE VERSEUIL, à madame de Cambrouze.

On prétendait que vous étiez partie, Madame.

MADAME DE CAMBROUZE.

Pour aller où? à cette heure-ci! D'ailleurs ne faut-il pas que je remercie madame de Selmar, à qui je n'ai dit qu'un mot en passant, sur la charmante soirée qu'elle nous a donnée?

MADAME DE VERSEUIL.

Cela lui fera beaucoup d'honneur.

MADAME DE CAMBROUZE.

Au dernier degré. Quant à moi, je ne veux pas m'en taire; et qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas, d'ici à quelques jours son sermon fera grand bruit, je puis vous en répondre.

M. DE CAMBROUZE.

Nous lui devons cela. Le choix de ce prédicateur est un des plus heureux qu'elle pouvait faire.

MADAME DE VERSEUIL, avec malice.

Il aurait pu seulement se dispenser de parler toilette.

MADAME DE CAMBROUZE.

Pourquoi donc? Je ne sais pas trop ce qu'il a dit; mais, devant des femmes, cela ne manque pas de galanterie, ce me semble.

MADAME DE VERSEUIL.

Vous me faites plaisir d'en avoir jugé ainsi, c'était la seule chose qui m'eût chiffonnée, d'autant que, pour son compte, le petit jeune homme ne manque pas de coquetterie. Sa robe est d'une finesse et d'un noir.... Dieux! que ce serait joli pour un deuil de veuve!

MADAME DE CAMBROUZE.

Je n'y ai pas pris garde; j'ai la vue si délicate! On n'ose pas trop lorgner un prédicateur.

MADAME DE VERSEUIL.

Tout comme autre chose.

MADAME DE CAMBROUZE.

Oh mais! j'ai un moyen pour voir sa belle robe de près. Il doit la mettre dans toutes les grandes circonstances; je l'inviterai à la soirée de jeudi.

MADAME DE VERSEUIL.

Prenez garde, si c'est un bal....

MADAME DE CAMBROUZE, avec enjouement.

Curieuse! non, ce n'est pas un bal.

MADAME DE VERSEUIL.

Ostensiblement, un prêtre ne peut pas aller partout.

MADAME DE CAMBROUZE.

Il pourra venir à ma soirée; il y sera fort en place, très en place, plus en place que partout ailleurs.... Je ne veux rien dire.

M. DE CAMBROUZE.

Non; mais vous brûlez de parler.

MADAME DE CAMBROUZE.

Ce que nous venons d'entendre est sublime, si l'on veut, édifiant, charmant, on ne peut pas plus agréable; j'ai toujours aimé à rendre justice à ce qui est joli; mais j'ose me flatter que je serai beaucoup plus piquante; c'est-à-dire qu'il n'y aura pas de comparaison. Des sermons, bons ou mauvais, ne sont jamais que des sermons, au lieu que.... (Elle regarde M. de Cambrouze.)

M. DE CAMBROUZE.

Achevez. Vous vous êtes trop avancée pour en rester là.

MADAME DE CAMBROUZE.

Imaginez-vous qu'on me mitonne depuis plus d'un mois une petite possédée de dix-huit ans, jolie comme les anges, et que c'est elle qu'on doit m'exorciser jeudi dans ma salle de billard, que je fais arranger tout exprès pour cette cérémonie.

MADAME DE VERSEUIL.

Vous m'en direz tant.

MADAME DE CAMBROUZE.

J'espère que ce n'est pas commun. Une possédée!

MADAME DE VERSEUIL.

D'où faites-vous donc venir cela?

MADAME DE CAMBROUZE.

De Bretagne, ma chère dame, de Bretagne! Il paraît qu'on en trouve à présent dans ce pays-là presque autant qu'autrefois.

MADAME DE VERSEUIL.

Ce sera curieux, je n'en doute pas; mais ce sera bientôt fait.

MADAME DE CAMBROUZE.

Tout est prévu. Le démon ne doit la quitter qu'à dix heures et demie; en comme je ne veux pas que ma société achète chat en poche, ni qu'on s'imagine que M. de Cambrouze et moi nous soyons des compères, j'ai mis pour condition que l'exorciste amènerait avec lui des savans, pour faire des questions à la petite possédée, après l'opération.

M. DRAVEL, souriant.

C'est d'une prudence admirable!

M. DE CAMBROUZE.

Et savoir d'elle où le démon la tourmentait le plus.

M. DRAVEL.

Au lieu de n'être qu'un vain spectacle, de la façon que vous vous y prenez, ce sera réellement une expérience qui pourra avoir des résultats infinis.

MADAME DE CAMBROUZE.

Infinis. Vous y viendrez, j'espère, monsieur Dravel?

M. DRAVEL.

Dès que vous m'en donnez la permission, Madame, assurément je n'y manquerai pas.

M. DE CAMBROUZE.

J'ai toujours été d'avis que, autant qu'il est en nous, on doit chercher à réunir l'utile à l'agréable. Voilà ce qui m'a souri lorsque madame de Cambrouze m'a fait l'ouverture de ce projet. J'y ai vu, comme tout le monde aurait pu le voir, un sujet de divertissement; mais, dans mes principes, ce n'aurait pas été assez, si en même temps je n'y avais aperçu un champ immense d'instruction.

MADAME DE CAMBROUZE.

Je ne me fais pas meilleure que je ne suis, moi; j'avoue que ce qui m'a flattée tout d'abord, c'est que, dans un temps où chacun s'évertue à trouver du nouveau en cherchant dans des vieilleries, j'aurai la première ressuscité celle-là dans la capitale. Je serai pillée, je m'y attends; les courtisans vont s'em-

parer de cela, comme ils s'emparent de tout ; mais ils ne seront que des plagiaires. J'aurai toujours pour moi l'honneur de la date ; c'est tout ce que je veux.

M. DE CAMBROUZE.

Ce n'est pas assez, madame de Cambrouze ; j'en fais juge monsieur Dravel et madame de Verseuil. Quand cette infortunée n'aura plus le diable au corps, il lui faudra nécessairement faire autre chose.

MADAME DE CAMBROUZE.

Elle fera ce qu'elle voudra.

M. DE CAMBROUZE.

C'est-à-dire que vous ne pensez qu'à votre soirée : j'ai pensé plus loin ; je vous en demande pardon. Mon médecin, que vous n'aimez pas, mais qui n'en est pas moins un philanthrope dans la bonne acception du terme, m'a promis formellement de la faire employer comme somnambule.

MADAME DE CAMBROUZE.

Attendez donc, monsieur de Cambrouze, faites-y réflexion, s'il vous plaît. Est-ce que les somnambules, ce n'est pas du charlatanisme ?

M. DE CAMBROUZE.

Puisque c'est un médecin qui s'en mêle.

MADAME DE CAMBROUZE.

J'ai toujours la tête je ne sais où; vous avez raison.

SCÈNE XX.

M. DRAVEL, MADAME DE VERSEUIL, MONSIEUR ET MADAME DE CAMBROUZE, MADAME DE SELMAR, ARTHUR.

MADAME DE CAMBROUZE, à madame de Selmar.

Avez-vous fait bonne recette, Madame?

MADAME DE SELMAR.

Mais non; mon oncle m'a porté malheur.

MADAME DE VERSEUIL.

Est-ce que monsieur Dravel ne vous a rien donné?

M. DRAVEL.

Non, Madame, je n'ai rien donné.

MADAME DE CAMBROUZE.

Comme il dit cela! Mais c'est que j'aurai aussi une quête jeudi, il faut vous y attendre, et je ne serai pas d'aussi bonne composition que madame de Selmar; tout le monde donnera, je vous en avertis.

M. DRAVEL.

Si c'est une condition, je paierai ma place comme les autres.

MADAME DE SELMAR.

Monsieur Arthur prétend que c'est par économie que mon oncle n'a pas assisté au sermon.

ARTHUR.

Ah! Madame, vous me faites parler.

M. DRAVEL.

Ne vous en défendez pas, monsieur Arthur; c'est la vérité.

SCÈNE XXI ET DERNIÈRE.

M. DRAVEL, MADAME DE SELMAR, MADAME DE VERSEUIL, ARTHUR, MONSIEUR ET MADAME DE CAMBROUZE, MADEMOISELLE VERDIER.

MADAME DE SELMAR, à mademoiselle Verdier qui n'ose pas entrer.

Que voulez-vous, ma bonne?

MADEMOISELLE VERDIER, s'avançant.

Ah! Madame, je venais seulement dire à monsieur (Indiquant M. Dravel), que, s'il pouvait voir ce qui se passe en bas, ça l'amuserait bien.

MADAME DE SELMAR.

Que se passe-t-il donc en bas?

MADEMOISELLE VERDIER, ayant l'air d'interroger M. Dravel.

Je ne sais pas si je dois dire, Madame.

M. DRAVEL.

Dites tout ce que vous voudrez, mademoiselle Verdier; je ne fais jamais de secrets.

MADEMOISELLE VERDIER.

Aussi bien, ce serait inutile, puisqu'à l'heure qu'il est, toute la maison le sait. Monsieur a donc rendu au petit Joseph les cent vingt francs qu'il avait perdus. Ça a mis en goût tous les gens de madame, et c'est à présent à qui lui donnera quelque chose. J'ai beau leur dire que ce n'est pas la peine de le récompenser de ce qu'on l'a volé; que monsieur a fait la seule chose qu'il y avait à faire en lui remplaçant son argent: c'est égal, le branle est donné; on ne peut plus les retenir.

MADAME DE SELMAR.

Je reconnais enfin l'avarice de mon oncle.

MADAME DE CAMBROUZE.

Allons donc voir cela, Madame; comme elle le dit, ce doit être amusant.

ARTHUR.

Tous ces gens-là avaient-ils assisté au sermon seulement?

MADEMOISELLE VERDIER.

Pas un, Monsieur.

MADAME DE CAMBROUZE.

Cela n'en est que plus méritoire.

M. DE CAMBROUZE.

Qu'est-ce donc qui les a décidés alors?

MADAME DE VERSEUIL.

Le bon exemple que leur a donné monsieur Dravel. C'est désespérant pour les prédicateurs; mais les vrais sermons, c'est le bon exemple.

MADEMOISELLE VERDIER.

Oui, comme on disait de mon temps :

LES ACTES SONT DES MALES, ET LES PAROLES SONT DES FEMELLES.

LES PRÉVENTIONS,

OU

LE BON OISEAU SE FAIT LUI-MÊME.

PERSONNAGES.

M. de VAZY.
Madame de ROCHEBRUTE.
ÉMILIE, fille de M. de Vazy.
HUBERT, fils de madame de Rochebrute.
AMÉDÉE, amoureux d'Émilie.
Soeur PLACIDE, gouvernante d'Émilie.
FRANQUETTE, fille de basse-cour.
SYLVAIN, garde-chasse.

La scène se passe dans le château de M. de Vazy.

Le théâtre représente un salon.

LES PRÉVENTIONS.

SCÈNE I.

SYLVAIN, FRANQUETTE.

SYLVAIN.

Qu'est-ce que tu viens donc faire ici, Franquette?

FRANQUETTE.

J'apporte les lettres qu'on a été chercher à la ville.

SYLVAIN.

A la bonne heure; car une fille de basse-cour dans un salon, ça ne se voit guère.

FRANQUETTE.

Ne dirait-on pas que c'est la place d'un garde-chasse?

SYLVAIN.

Ah! mais, moi, c'est différent; j'y suis par ordre du prétendu de not' demoiselle. Il m'a dit, drès hier au soir, de venir l'attendre ici, ce matin.

FRANQUETTE.

Faut que vous ayez fait ben vite connaissance ensemble. Il n'y a pas encore vingt-quatre heures qu'il est dans ce château.

SYLVAIN.

Que veux-tu? C'est un garçon qui n'est pas fier.

FRANQUETTE.

Pour ça, c'est vrai. Il était tantôt dans la basse-cour, oùs que je faisais la litière à mes vaches, n'a-t-il pas voulu m'aider? C'est qu'il s'y prend comme s'il n'avait jamais fait autre chose de sa vie.

SYLVAIN.

Je crois que c'est un bon enfant.

FRANQUETTE.

Est-ce qu'il vous fait l'effet d'un maître, à vous, Sylvain?

SYLVAIN.

Ma fine! il serait à désirer que tous les maîtres lui ressembliont. Il sait déjà mon nom; il sait celui de Guillaume; il sait celui de Baptiste; il n'y a pas jusqu'à ceux de mes chiens qu'il ne connaisse aussi. Il a vu du premier coup d'œil que c'était César qui devait être le meilleur.

FRANQUETTE.

Pour not' demoiselle qu'est si mignonne, je crains ben, avec tout ça, que ça ne fasse un drôle de mari.

SYLVAIN.

Drôle ou non, faudra toujours ben qu'elle en prenne son parti. Gn'y a pas à barguigner, pisque c'était une affaire convenue avec monsieur, du vivant du père du jeune homme. D'ailleurs, un beau garçon comme lui, qui de plus m'a tout l'air d'un fin chasseur, quelque amignonnée que soit une fille, ça ne lui déplaît jamais, sois sûre.

FRANQUETTE.

S'il n'y avait que des chasseurs dans le monde.

SYLVAIN.

Que veux-tu dire?

FRANQUETTE.

Rien. Malgré ça, c'est toujours étonnant qu'un fils de bonne famille soit aussi rustique; mais si ce n'est pas sa faute, comme dit son domestique, ce n'est pas sa faute. Madame sa mère n'a pas voulu le faire élever dans un collège, à cause d'idées qu'elle avait dans la tête; ce jeune homme s'est formé tout seul dans une basse-cour.

SCÈNE II.

HUBERT, FRANQUETTE, SYLVAIN.

HUBERT.

Te voilà encore, la petite. Comment s'appelle-t-elle, Sylvain?

SYLVAIN.

Franquette, monsieur le comte.

HUBERT.

Eh! bien, Franquette, je puis te dire que je te trouve bien gentille. Ma mère choisit toujours des servantes qui feraient fuir le diable. Où est ta chambre?

FRANQUETTE, d'un air goguenard.

Dans les environs d'ici, Monsieur.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE III.

HUBERT, SYLVAIN.

HUBERT.

Est-ce qu'elle n'est pas bonne fille ?

SYLVAIN.

Comme les autres, monsieur le comte, quand elle dort.

HUBERT.

Je la bercerais bien pour savoir ce qu'il en est. Mais il ne s'agit pas de cela ; tu dis donc qu'il y a beaucoup de gibier sur cette terre ?

SYLVAIN.

Depis que monsieur a la goutte, gn'y a que moi qui chasse.

HUBERT.

Ça ne serait pas une raison ; les gardes-chasses font souvent plus de tort que les braconniers.

SYLVAIN.

Il est sûr et certain que si monsieur en avait un autre au lieu de m'avoir...

HUBERT.

Et ce renard, est-on toujours sûr de sa trace ?

SYLVAIN.

Ne vous mettez pas en peine; je veux que d'ici à deux heures, nous lui ayons fait passer le goût des poules.

HUBERT.

Alors, partons.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE IV.

Mme DE ROCHEBRUTE, HUBERT, SYLVAIN.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Hubert, j'ai à te parler.

HUBERT.

C'est impossible, ma mère; je n'ai pas de temps à perdre.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Hubert, est-ce ainsi que vous devez me répondre?

HUBERT, à Sylvain.

Sylvain, va toujours chercher Baptiste et Guillaume, et attendez-moi tous trois au bas du perron. (Sylvain sort.) Voyons, ma mère.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Vous ne me faites pas honneur, mon fils; vous n'êtes pas aimable. Hier, à souper, vous n'avez pas dit un mot. A la rigueur, je vous le passerais encore; vous pouviez être fatigué du voyage; mais ce matin, à déjeuner, quand vous vous seriez un peu occupé de mademoiselle Émilie.

HUBERT, regardant toujours dans la coulisse.

Après.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Vous ne m'écoutez pas, Hubert.

HUBERT.

Pardonnez-moi. J'ai dit : Après.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Est-ce que vous espérez plaire sans vous donner plus de peine que cela?

HUBERT.

On ne m'avait pas mis auprès d'elle; vouliez-vous que je lui parlasse au travers de la table?

Mme DE ROCHEBRUTE.

Mais vous vous êtes retiré que le déjeuner était à peine fini.

HUBERT.

Pourquoi a-t-elle la mise et les airs de ces petites pimbêches de Paris, qui ont passé l'été dernier dans notre voisinage?

MME DE ROCHEBRUTE.

Taisez-vous donc; ou du moins parlez plus bas.

HUBERT.

Je n'aime pas toutes ces péronnelles-là, moi.

MME DE ROCHEBRUTE.

Veux-tu bien finir, Hubert? Tu n'épouseras pas une paysanne. Fi! que c'est vilain à un comte de Rochebrute de ne pas aimer les demoiselles comme il faut. Celle-là est si jolie?

HUBERT.

Je ne l'ai pas regardée; j'aurai toujours le temps.

MME DE ROCHEBRUTE.

Lui parleras-tu au moins?

HUBERT.

A dîner, je tâcherai; nous verrons. Est-ce tout, ma mère?

MME DE ROCHEBRUTE.

Non, Hubert, ce n'est pas tout.

HUBERT.

Alors, ce sera pour une autre fois.

(Il s'enfuit.)

SCÈNE V.

Mme DE ROCHEBRUTE, ENSUITE M. DE VAZY.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Un enfant qui ne m'a jamais quittée, que j'ai élevé moi-même, qui n'a jamais fait que ce qu'il a voulu, se comporter comme cela avec sa mère! S'il avait été au collège! L'éducation des collèges est si affreuse! mais il a toujours été son maître. Petit mauvais sujet! (D'un air de satisfaction.) Avec cela, j'ai remarqué que mademoiselle Émilie le regardait en dessous d'une certaine manière qui me donne bonne espérance.

M. DE VAZY.

Comment trouvez-vous mon château, madame la comtesse?

Mme DE ROCHEBRUTE.

Vraiment magnifique, monsieur le baron. Je ne suis pas encore sortie; mais, de ma croisée, j'ai aperçu votre basse-cour qui m'a paru bien belle. Moi, je vous avouerai que je fais grand cas des belles basses-cours, parce que, on a beau dire, ça a bien son agrément.

M. DE VAZY.

Oh! je sais que vous êtes une dame très-entendue. Où est donc mon gendre?

Mme DE ROCHEBRUTE, embarrassée.

Il est sorti un instant pour prendre l'air.

M. DE VAZY.

Et pour chasser un renard, je crois.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Il est trop bien élevé pour ne pas savoir qu'il a quelque chose de mieux à faire dans ce moment-ci. S'il se mettait à chasser un renard, ce serait donc pour vous en débarrasser; ces sortes d'animaux font de si grands dégâts!

M. DE VAZY.

Vous n'avez pas besoin de chercher à l'excuser. Il faut que la jeunesse remue. N'avons-nous pas remué dans notre temps? Je ne suis pas fâché d'ailleurs qu'il se fasse un peu valoir auprès de ma fille, et qu'il ne se montre pas par trop empressé. Y a-t-il assez long-temps que nous ne nous sommes vus? Émilie alors n'était qu'un enfant; mais aujourd'hui, ah! dame...

Mme DE ROCHEBRUTE.

Elle me fait l'effet d'une demoiselle de Paris.

M. DE VAZY.

C'est au couvent qu'on leur donne ces airs-là. J'hésitais à l'y mettre parce que j'aurais autant aimé

qu'elle ne fût pas romanesque mais, au conseil du département, tous mes collègues m'ont fait la guerre; il a bien fallu céder.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Je croyais que vous vous étiez contenté de faire venir chez vous la religieuse que vous avez.

M. DE VAZY.

Non. La sœur Placide est une assez bonne fille qui s'était attachée à Émilie pendant qu'elle était au couvent; Emilie m'a demandé la permission de l'emmener avec elle; je n'ai pas de femme, elle se serait ennuyée toute seule; elle trouve au moins avec qui bavarder.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Les garçons, sous ce rapport-là, sont beaucoup plus commodes que les filles. Je n'ai jamais été obligée de m'occuper d'Hubert; notre curé lui a montré un peu de latin, ce qu'il en faut à un gentilhomme; s'il avait aimé la lecture, il y a de vieux livres au château; mais il aimait mieux la chasse, je l'ai laissé faire; ça revient au même.

M. DE VAZY.

Ah! mon Dieu! quand on a des enfans, tout ce qu'on peut désirer, c'est de ne pas en être embarrassé. Voilà pourquoi je vous ai engagée à presser ce mariage. J'aime ma fille plus que tout au monde; mais c'est quelquefois gênant. Je ne vois que mes

voisins, sans façons comme moi; si l'on veut rire, il y a là Émilie et puis cette religieuse qui entendraient bien toutes deux la malice, ce n'est pas l'embarras; mais vous savez? Au lieu qu'une fois mariée, tant pis pour elle. Votre fils a l'air d'un fier gaillard.

MME DE ROCHEBRUTE.

C'est son père.

M. DE VAZY.

Rochebrute n'était pas si bien.

MME DE ROCHEBRUTE.

Vous trouvez? je ne puis pas juger cela, moi; mon mari avait tant de qualités. Il y a quatre ans que je l'ai perdu; vous me croirez si vous voulez, j'y pense encore tous les jours, monsieur de Vazy.

(Elle passe la main sur ses yeux.)

M. DE VAZY.

Pour ma femme, j'ai eu assez de bonheur, je me suis fait une raison tout de suite. Pour peu qu'on s'égayât, madame de Vazy faisait tout de suite la grimace. Elle m'aurait trouvé charmant si j'avais voulu prendre les manières du grand monde. Pourquoi faire?

MME DE ROCHEBRUTE.

Vous avez bien raison.

M. DE VAZY.

Ça ne déplairait pas trop non plus à Émilie; mais

ce n'est que ma fille, et je lui dis : « Écoute donc, je ne t'empêche pas de chanter tous tes o, o, tes a, a, sur ton piano ; laisse-moi rire, que diable ! laisse-moi rire. »

MME DE ROCHEBRUTE.

Elle joue donc du piano.

M. DE VAZY.

C'est la mode. Le neveu du préfet lui apporte les romances nouvelles ; ils s'extasient ensemble sur des balivernes où ni vous, ni moi, nous ne comprendrions goutte : ils sont heureux ; ça n'est pas cher.

MME DE ROCHEBRUTE.

Le neveu du préfet, dites-vous ?

M. DE VAZY.

Oui, un petit jeune homme très-gentil, qui, je crois bien, aurait assez aimé à devenir mon gendre, quoiqu'il n'ait jamais osé m'en parler ; mais outre que ma fille ne m'appartient plus, il n'a pas de fortune.

MME DE ROCHEBRUTE.

Et si mademoiselle Émilie se trouvait avoir de l'inclination pour lui, par hasard ?

M. DE VAZY.

Bast, bast, toutes les petites filles ont toujours un petit jeune homme avec qui elles chantent en attendant qu'elles se marient ; ça ne signifie rien.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Monsieur le baron, monsieur le baron, vous êtes terriblement confiant. Ces damoiseaux-là sont quelquefois plus dangereux que d'autres. Ils ont un jargon, une façon de rouler les yeux! Pour un oui, pour un non, ils font comme s'ils allaient mourir. A l'âge de mademoiselle Émilie, on prend tout cela pour argent comptant. Je sais bien que si j'avais une fille, je ne lui laisserais pas voir un chat; j'en sais trop les conséquences.

M. DE VAZY.

Ma foi! ma fille a une gouvernante, c'est à elle d'y prendre garde.

SCÈNE VI.

Mme DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY, ÉMILIE,

(Mise en jeune personne, mais d'une manière très-élégante.)

M. DE VAZY, à sa fille.

Tu viens voir si ton amoureux est avec nous.

ÉMILIE.

Je n'ai pas d'amoureux, mon père.

M. DE VAZY.

Bonne pièce! tu fais comme si tu ne me comprenais pas.

Mme DE ROCHEBRUTE, avec emphase.

Mademoiselle, il est sûr que pour une demoiselle comme vous, qui a autant d'avantages du côté de l'esprit que du côté du cœur.... Mais Hubert est aussi un bien bon garçon.

M. DE VAZY.

Et un bien beau garçon, ce qui ne gâte rien. Ne fais donc pas tes mines; tu sais que je n'aime pas cela. Puisqu'il doit être ton mari, on peut bien plaisanter un peu, ce me semble. (A madame de Rochebrute.) Si vous m'en croyez, madame la comtesse, nous irons faire un tour de promenade.

Mme DE ROCHEBRUTE, à Émilie.

Mademoiselle viendra-t-elle avec nous?

ÉMILIE.

Vous êtes bien bonne, Madame; mais je me suis déjà beaucoup promenée ce matin.

M. DE VAZY.

Reste, reste; nous n'avons que faire de toi.

Mme DE ROCHEBRUTE, bas à M. de Vazy

J'ai grand' peur que mon fils ne lui plaise guère.

M. DE VAZY, de même.

Je voudrais bien voir cela, par exemple.

(Il sort avec madame de Rochebrute.)

SCÈNE VII.

ÉMILIE, UN PEU APRÈS SOEUR PLACIDE.

ÉMILIE.

Quelle belle mère! quel mari! Suis-je assez malheureuse? (Elle s'assied.) Je ne vois aucun moyen d'éviter cet odieux mariage. (Elle laisse tomber sa tête entre ses mains.)

SOEUR PLACIDE.

On pleurera donc toujours? On ne sera donc jamais raisonnable? Toute la sainte matinée, vous n'avez pas fait autre chose que de vous tourmenter, que de gémir; je ne veux pas de cela; je veux qu'on ait du courage. Pourquoi n'avez-vous pas dormi cette nuit? Pourquoi n'avez-vous pas déjeuné ce matin? Qu'est-ce que cela veut dire? Ne devriez-vous pas chercher à prendre des forces au contraire? Quand je me vois au moment d'avoir du chagrin, je fais mon café un peu plus fort qu'à l'ordinaire, ou bien je bois un petit coup de quelque chose de bon; on chante un cantique par là-dessus, et il n'est plus question de rien.

ÉMILIE, se levant.

Il y a des peines que vous ne pouvez pas comprendre, ma sœur.

SOEUR PLACIDE.

Ta, ta, ta, des peines! des peines! Parce qu'on aura un mari plutôt qu'un autre. Et celles qui n'en ont pas du tout, comment font-elles? Vous êtes trop heureuse, voilà le fait. Vous ne manquerez jamais de rien; vous êtes sûre d'avoir toujours une bonne table, un bon lit, du bon feu et de bons vêtemens à changer tant que vous voudrez : combien y en a-t-il qui n'ont rien de tout cela, et qui sont bien obligées de prendre leur parti? Vous êtes toutes de même. Au couvent, quand je m'approchais de quelques pensionnaires qui causaient ensemble, je n'avais pas besoin de leur demander de quoi elles parlaient, c'était toujours d'amour et d'amoureux. On dirait qu'il n'y a que cela dans le monde. Certainement monsieur Amédée est plus gracieux que monsieur Hubert, il revient davantage...

ÉMILIE.

C'est heureux que vous trouviez cela.

SOEUR PLACIDE.

Mais il faudrait connaître monsieur Hubert.

ÉMILIE.

Il n'y a qu'à le voir.

SOEUR PLACIDE.

Vous ne pouvez pas dire qu'il n'ait pas un beau visage; il ressemble comme deux gouttes d'eau à saint Charles Borromée.

ÉMILIE.

Il s'agit bien de visage.

SOEUR PLACIDE.

De quoi s'agit-il donc? C'est encore ce que vous vous dites entre vous autres. « Moi, il faudra que mon mari soit spirituel. Moi, il faudra que le mien soit brave. » Il semblerait qu'il n'y a qu'à choisir. Et puis le moment de se marier arrive; on ne veut pas se démentir de ce qu'on a dit à ses camarades, et on fait des façons, on pleure, on se met dans l'état où vous êtes, pour finir toujours par prendre celui qu'on vous donne.

ÉMILIE.

Vous m'engagez donc à oublier monsieur Amédée?

SOEUR PLACIDE.

Le pourrais-je? lui qui m'a promis de ne jamais me séparer de ma chère fille. Vous parlez de malheur, y en aurait-il un plus grand pour moi? Que deviendrais-je? Mais monsieur Hubert, sans avoir l'air de douceur ineffable de monsieur Amédée, n'est peut-être pas non plus aussi sauvage qu'on pourrait le croire. J'ai déjà vu une excellente chose de lui.

ÉMILIE.

Quel est donc ce miracle?

SOEUR PLACIDE.

Le petit garçon du père Corbeau était à la porte de la cuisine à attendre, en pleurant, qu'on lui donnât un morceau de pain; monsieur Hubert, qui partait avec le garde-chasse, appelle l'enfant, lui demande ce qu'il a; l'enfant lui répond qu'il n'a pas mangé depuis la veille. « Et c'est pour ça que tu pleures, » lui crie monsieur Hubert d'une voix à faire casser les vitres, en le secouant par le bras comme pour le tuer? « Est-ce qu'un homme doit jamais pleurer? Tiens, porte cela à ton père pour qu'il t'achète du pain. » Aussitôt qu'il fut éloigné, je m'approchai du petit Corbeau; sur mon ame, c'était dix francs qu'il lui avait donnés. (Émilie, qui a entendu un léger bruit, court au siége qu'elle avait quitté, et se remet dans la même position qu'au commencement de la scène.)

SCÈNE VIII.

ÉMILIE, SOEUR PLACIDE, AMÉDÉE.

AMÉDÉE de l'air le plus contristé s'approche d'Émilie.

Mademoiselle, voici le nocturne que vous vouliez

avoir; je l'ai transposé afin de vous en rendre l'exécution plus facile. (Il soupire.)

ÉMILIE, toujours assise.

Ah! monsieur Amédée.

AMÉDÉE, languissamment.

Je sais qu'ils sont arrivés, Mademoiselle.

ÉMILIE.

Que faire?

AMÉDÉE.

Mon oncle venait de recevoir la certitude de pouvoir m'attacher à l'ambassade de Vienne.

ÉMILIE.

Hélas! il est bien tard.

AMÉDÉE, à sœur Placide.

Ma bonne sœur, je n'ai pas oublié vos pastilles.

SOEUR PLACIDE.

Qui ne s'intéresserait à un si aimable monsieur. (Elle prend une pastille.) Le joli manger! Ne nous désolons pas, mes chers enfans. Émilie n'aime pas monsieur de Rochebrute; c'est clair comme le jour; mais qui dit que monsieur de Rochebrute se soucie d'elle?

AMÉDÉE.

Peut-on la voir sans l'aimer?

SOEUR PLACIDE.

Cher Monsieur, c'est bien vrai; cependant il faut

attendre. Mille petites choses, un rien, la Providence, peuvent venir à la traverse.

ÉMILIE.

Vous connaissez l'opiniâtreté de mon père.

SOEUR PLACIDE.

C'est un cœur de roche.

AMÉDÉE, levant les yeux au ciel.

Que n'a-t-il le mien?

SOEUR PLACIDE.

Oh! oui. Vous qui êtes si sensible, vous ne feriez le malheur de personne.

AMÉDÉE, à Émilie.

Vous a-t-il parlé?

ÉMILIE.

Qui?

AMÉDÉE.

Lui.

ÉMILIE.

Monsieur Hubert?

AMÉDÉE.

Il m'est impossible de prononcer son nom.

SOEUR PLACIDE.

Comme c'est touchant.

AMÉDÉE.

Eh! bien, Mademoiselle?

ÉMILIE.

Nous ne nous sommes pas dit un seul mot.

AMÉDÉE.

Que je vous rends grace.

SOEUR PLACIDE.

Pardon, monsieur Amédée; vous avez parlé d'être attaché à une ambassade. Les femmes vont-elles là?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FRANQUETTE.

FRANQUETTE.

Mamzelle, mamzelle, venez donc voir le beau renard que le monsieur d'hier au soir vient d'attraper. Est-il beau! Sainte Vierge! est-il beau! Sylvain jure ses grands dieux qu'il n'y a pas un chasseur au monde pour être bon chasseur comme ce monsieur-là. Imaginez-vous....

ÉMILIE.

En voilà assez, Franquette.

FRANQUETTE.

Laissez-moi donc vous dire, mamzelle. On savait que le renard était dans son terrier; on a pioché environ deux toises jusqu'à ce qu'on ait pu le voir. Quand il a été découvert, qu'est-ce qu'a fait ce

monsieur? Il lui a présenté de la main gauche un bâton que le renard a saisi avec sa gueule, et tout de suite, avec la main droite, ce monsieur l'a pris par l'oreille si fort, si fort que le renard avait beau se cramponner, il a toujours fallu qu'il déguerpît. Il est vivant avec une grosse corde au cou.

ÉMILIE.

C'est un jeu à se faire estropier.

FRANQUETTE.

Estropier! oh! ben, oui. Ce monsieur-là a plus d'esprit que toutes les bêtes ensemble.

ÉMILIE.

Comme tu en parles avec feu.

FRANQUETTE.

Ce n'est pas parce qu'il m'a embrassée; mais j'aimerais ben que Charlot fût aussi adroit que ça.

ÉMILIE.

Il t'a embrassée.

FRANQUETTE.

Il a eu plus tôt fait que je n'ai eu le temps d'y regarder. Venez donc voir le beau renard, Mademoiselle.

ÉMILIE.

Laisse-nous.

FRANQUETTE.

Ça le flatterait.

ÉMILIE.

Je n'ai pas envie de le flatter.

FRANQUETTE.

Que je suis bête! vous avez raison. (Se retournant du côté d'Amédée.) Je vous demande excuse, Monsieur. (A part en s'en allant.) Allons voir encore le beau renard.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

ÉMILIE, AMÉDÉE, SOEUR PLACIDE.

ÉMILIE.

Monsieur Hubert n'aura pas perdu son temps; il paraît qu'il a déjà fait la conquête de Franquette.

AMÉDÉE.

S'il le savait, il en serait peut-être très-fier.

SOEUR PLACIDE.

Quelle plaisanterie! Il est possible qu'il la trouve gentille; mais...

ÉMILIE, avec humeur.

Il est possible qu'il la trouve admirable, Madame.

SOEUR PLACIDE.

Vous m'appelez Madame! Vous avez quelque chose sur le cœur.

ÉMILIE.

Il est inouï de courir après une fille de basse-cour, de l'embrasser devant tout le monde, dans une maison où l'on n'est arrivé que de la veille, et où l'on vient pour se marier.

SOEUR PLACIDE.

Franquette n'a pas dit que ce fût devant tout le monde.

ÉMILIE.

Si c'est en cachette, c'est encore pis. Malheureusement que je dise cela à mon père, il n'en fera que rire.

AMÉDÉE.

Je ne voulais pas vous parler d'une lettre que j'ai reçue.

SOEUR PLACIDE.

Parlez donc, monsieur Amédée, parlez donc.

AMÉDÉE.

Elle est d'un de mes amis qui habite une terre voisine de celle de madame de Rochebrute.

SOEUR PLACIDE.

Vous dit il que la terre de madame de Rochebrute soit belle.

AMÉDÉE.

Quant à cela, il paraît qu'elle est superbe; mais le château et les dépendances sont horriblement mal tenus.

SOEUR PLACIDE.

Ce ne serait rien.

ÉMILIE.

Ce ne serait rien; pour qui? Dans quel cas, à cause de quoi ne serait-ce rien? Vous avez l'air de vouloir faire entendre que si je l'habitais un jour, je saurais bien y remettre l'ordre.

SOEUR PLACIDE.

Pas du tout, pas du tout. Je ne devine pas ce que vous avez aujourd'hui. Tout ce qu'on vous dit, vous le prenez de travers.

ÉMILIE.

Il serait si étrange qu'on pût supposer que je penserais à ce mariage comme à autre chose, si quelques petites convenances s'y trouvaient, et que je pourrais m'accoutumer à l'idée de devenir la femme d'un homme sans éducation; qui n'a pas la moindre notion des convenances; qui s'est déjà trouvé deux fois à table avec moi, sans daigner m'honorer d'un regard.

SOEUR PLACIDE.

J'en étais plus scandalisée que vous-même.

ÉMILIE.

Je me soucie bien de son habileté de chasseur; cela peut séduire Franquette; mais moi.

AMÉDÉE.

Que je vous sais gré de cet aimable courroux. Le

ciel m'est témoin, mademoiselle Émilie, que j'aurais employé mes efforts à vous cacher mes sentimens, si j'avais pu croire que l'époux qu'on vous destine eût été capable d'apprécier le trésor dont on voulait le rendre dépositaire.

SOEUR PLACIDE.

Quelle tendresse! Quelle noblesse! Quelle délicatesse!

ÉMILIE, à Amédée.

Que vous écrit-on de lui personnellement?

AMÉDÉE.

Ah! c'est un sauvage.

ÉMILIE.

Après.

AMÉDÉE.

Un homme emporté, violent, brutal.

ÉMILIE.

C'est assez l'idée que je m'en fais; mais que vous dit-on de plus?

SOEUR PLACIDE.

Il me semble qu'en voilà bien assez.

ÉMILIE.

Non, sœur Placide, ce n'est pas assez. Il est emporté, violent; quand cela serait prouvé, mon père ne l'est-il pas aussi? Ce que je voudrais avoir, ce serait des raisons qui puissent faire impression sur mon père.

AMÉDÉE.

Assurez-le, Mademoiselle, que tous les voisins de monsieur de Rochebrute, que toutes les personnes qui le connaissent sont persuadés qu'il ne consentira jamais à prendre une femme si bien élevée, si naturellement distinguée que leurs habitudes ne pourraient jamais se confondre.

ÉMILIE.

Ainsi, Monsieur, votre opinion et l'opinion de toutes ces personnes qui le connaissent, est qu'il refusera ma main, et qu'il n'est venu ici que pour insulter mon père. Il me semble, Monsieur, qu'on ne vous aurait pas écrit toutes ces particularités si vous ne les eussiez pas provoquées par quelque indiscrétion. Me voilà compromise d'une manière affreuse.

AMÉDÉE, bas à sœur Placide.

Je ne l'ai jamais vue comme aujourd'hui.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, SYLVAIN.

SYLVAIN.

Mam'zelle, je veux au moins vous le dire, parce

que si monsieur me gronde d'avoir laissé prendre à l'écurie Jean-Bart, ce cheval si méchant dont monsieur voulait se défaire, il verra ben que ce n'est pas de ma faute.

ÉMILIE.

Qui est-ce qui a pris ce cheval?

SYLVAIN.

Pardine! Mam'zelle, vot' marieux. Il lui a suffi de savoir que personne n'osait s'en servir pour vouloir le monter, lui. Plus je lui disais que c'était dangereux, plus il riait. (Il s'approche d'une croisée.) Tenez, tenez, le voyez-vous? Le v'là déjà dans le parc. (Tous les personnages s'approchent aussi de la croisée.)

ÉMILIE, dans la plus grande agitation.

Est-ce que le cheval a pris le mors aux dents? monsieur Hubert n'en est plus le maître! Il va se précipiter dans le grand fossé! Il y court! C'est un homme perdu! (Elle pousse un cri.) Ah! (Elle se laisse tomber sur un siège.)

SOEUR PLACIDE, lui frappant dans les mains.

Émilie! ma chère Émilie! Le fossé est franchi. Il paraît que c'était cela que monsieur Hubert voulait faire. Regardez donc. Il revient sur ses pas bien tranquillement. Quel diable incarné que ce monsieur Hubert!

ÉMILIE, revenant à elle.

La femme qui l'épousera n'aura pas un moment de repos ; elle sera toujours dans les transes.

SYLVAIN, qui est resté à la croisée.

Gn'y aura pas à lui résister à cet homme-là. Allons, il ne s'est pas contenté de faire sauter une fois c'te méchante bête, il va encore la faire ressauter... Là, qu'est-ce que je vous disais? L'animal têtu a, ma fine! trouvé plus têtu que lui. Je voudrais qu'il ressautît encore ; ça m'amuse. Jean-Bart n'est pas à la noce, ben sûr.

ÉMILIE.

Monsieur Amédée, je vous en prie, allez trouver monsieur de Rochebrute, et, par pitié pour moi, priez-le de finir.

AMÉDÉE.

Quel intérêt mettez-vous à cela? Ce sont ses affaires.

ÉMILIE, avec aigreur.

J'y vais aller moi-même. Peut-on me demander quel intérêt je mets à ce qu'un jeune homme ne se tue pas sous mes yeux?

AMÉDÉE.

Voudra-t-il m'écouter seulement?

ÉMILIE.

Essayez de lui parler, vous verrez.

SYLVAIN.

Ou ben chargez-en une de nos femmes ; alles lui feront, morgué, faire tout ce qu'ous voudrez. Un bonnet de paysanne sur un manche à balai, serait dans le cas de le mener au bout du monde, ce gaillard-là. Aussi toutes nos femelles le trouvent-elles ben agriable.

AMÉDÉE.

Venez avec moi, Sylvain.

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE XII.

ÉMILIE, SOEUR PLACIDE.

ÉMILIE.

Ne me parlez pas, ne me dites rien, je suis ridicule, je le sens; mais c'est plus fort que moi. L'entêtement de mon père, le sang-froid de monsieur Amédée, ce jeune homme dont il faut s'occuper sans cesse, tout m'impatiente, tout me déplaît. Je tomberais malade que je n'en serais pas étonnée. Vous êtes bien heureuse, vous, sœur Placide.

SOEUR PLACIDE.

Chacun a sa croix, ma chère demoiselle.

ÉMILIE.

Mon père ne voudra jamais me comprendre. Il faut que ce monsieur soit beau.

SOEUR PLACIDE.

Très-beau.

ÉMILIE.

Qu'il soit bien fait.

SOEUR PLACIDE.

Je m'y connais moins.

ÉMILIE.

Qu'il ait de l'adresse et du courage.

SOEUR PLACIDE.

C'est vrai.

ÉMILIE.

Et que, d'après ce que vous dites, il ne manque ni de compassion ni de générosité.

SOEUR PLACIDE.

J'en suis témoin.

ÉMILIE.

Et cependant c'est un brutal, un paysan, sans aucune espèce d'égards.

SOEUR PLACIDE.

Personne n'est parfait dans ce monde.

ÉMILIE.

Ah! de grace, pas de lieux communs, sœur Placide. Je n'ai jamais espéré avoir un mari parfait.

SOEUR PLACIDE.

Si la fortune eût favorisé monsieur Amédée cependant....

ÉMILIE.

Monsieur Amédée n'est pas plus parfait qu'un autre. Croyez-vous que je le regarde comme un phœnix? Il est d'une fadeur quelquefois, d'une circonspection qui va jusqu'à la poltronnerie. Sans Sylvain, je crois qu'il n'aurait pas osé aborder monsieur de Rochebrute.

SOEUR PLACIDE.

Il faut tout dire, vous vous êtes exprimée avec une vivacité très-remarquable.

ÉMILIE.

C'est à cause de cette lettre qu'il a écrite pour demander des renseignemens. Vous ne voyez pas le tort que peut me faire une pareille démarche de la part d'un jeune homme qui n'aura pas manqué de se vanter. Donnez-moi des conseils, sœur Placide.

SOEUR PLACIDE.

Sur quoi?

ÉMILIE.

Vous aviez tant promis de me guider, de me soutenir.

SOEUR PLACIDE.

Si je pouvais savoir ce que vous désirez.

ÉMILIE.

Ce serait à vous qui êtes calme, à le deviner, ce me semble.

SOEUR PLACIDE.

Je vois bien un mari que vous offre votre père; je croyais qu'il y en avait un autre que vous lui préfériez; il paraît que non. Il faut en attendre un troisième; s'il vous plaît davantage, je ne serai plus si embarrassée.

ÉMILIE.

C'est comme on répondrait à une idole, à un enfant que toute contradiction offenserait. Je ne suis pourtant pas si étrange. J'aperçois Franquette. Je vais l'appeler. (Elle va à la croisée et appelle.) Viens, Franquette! C'est ma sœur de lait; elle a du bon sens; je verrai ce qu'elle me dira.

SOEUR PLACIDE.

Fort bien, Mademoiselle, consultez Franquette, mais alors ne reprochez plus à monsieur Hubert de s'adresser à des filles de basse-cour.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

ÉMILIE, UN PEU APRÈS FRANQUETTE.

ÉMILIE.

Sœur Placide ne peut rien entendre à l'amour. L'amour ! mais je n'ai pas d'amour. Pour qui aurais-je de l'amour? En jeunes gens, nous ne recevons ici que monsieur Amédée; il a de la politesse, quelques petits talens; mais que d'affectation dans ses manières! Je n'en ai jamais été frappée autant que ce matin. A y regarder de près, la rusticité de l'autre a plus de grace. C'est bien dommage qu'un jeune homme comme cela...

FRANQUETTE.

Vous m'avez appelée, Mademoiselle?

ÉMILIE.

Oui, Franquette! je t'ai appelée, et à présent je ne sais plus ce que je voulais te dire. Où est ce monsieur? Il n'est plus à cheval?

FRANQUETTE.

Est-ce que vous l'avez vu à cheval? Il n'ignore de rien, ce monsieur-là; comme il se tient là-dessus! C'était un cheval qu'il fallait tuer, c'était un cheval

qui devait casser le cou à tout le monde; on aurait été trop heureux de le donner pour le quart de ce qu'il avait coûté; et pis v'là que ce n'est plus ça. C'est ben la preuve qu'il n'y a rien comme les gens d'esprit pour savoir tirer parti de tout.

ÉMILIE, négligemment.

T'a-t-il encore parlé?

FRANQUETTE.

Pardine! il ne ferait que cela si je voulais. Entre nous, Mam'zelle, c'est un enjoleux; mais il a du bon. Comme je lui ai dit que je devais épouser Charlot, et que je ne voulais pas avoir de reproches à me faire, il m'a embrassée...

ÉMILIE.

Encore!

FRANQUETTE.

C'est sa manière; il ne faut pas y prendre garde; ça n'empêche pas qu'il ne m'ait répondu que j'avais raison; qu'il fallait être sage. Il paraît que c'est un jeune homme qui a le cœur tendre et farouche.

ÉMILIE.

Farouche! je ne vois pas trop cela.

FRANQUETTE.

Vous allez voir. J'ai essayé de lui faire honte de perdre son temps à me conter des fariboles, quand il avait la liberté de vous entretenir tant qu'il vou-

drait ; il m'a regardée quelque temps dans les yeux... Je n'ose pas vous répéter le reste.

ÉMILIE.

Que tu es enfant.

FRANQUETTE.

C'est que ce n'est pas à votre avantage, voyez-vous ?

ÉMILIE.

Qu'est-ce que cela me fait?

FRANQUETTE.

Il ne dit pas que vous ne soyez pas jolie.

ÉMILIE.

Quand il le dirait, je ne m'en soucie guère.

FRANQUETTE.

Seulement, je crois que vous lui faites peur.

ÉMILIE.

La sotte !

FRANQUETTE.

Pourquoi me faites-vous tant de questions aussi ? Vous voulez savoir les choses, et vous appelez sotte quand on vous les dit. Vons savez ben que vous ne pouvez pas faire peur. Mais il croit que vous êtes moqueuse; que vous tenez à des petites façons, à des petites manières qu'il n'a pas; v'là ce qu'il craint.

ÉMILIE.

Que lui as-tu répondu?

FRANQUETTE.

Je lui ai répondu qu'en effet.

ÉMILIE.

Qu'en effet j'étais moqueuse?

FRANQUETTE.

Vous allez encore vous fâcher. Non, qu'en effet, il n'avait pas les petites manières qui vous plaisaient. C'est-il pas la vérité? Au reste, ça lui est ben égal.

ÉMILIE.

Franquette, retiens bien ce que je vais te dire; je te défends dorénavant de t'entretenir de moi avec monsieur Hubert.

FRANQUETTE.

S'il m'attaque?

ÉMILIE.

Tu t'enfuiras.

FRANQUETTE.

Vous croyez que c'est ben facile. Il court plus fort que moi. Et pis je n'oserais, après la promesse qu'il m'a faite; il croirait que je ne sais pas vivre. Quand il a vu la vertu que j'avais de ne pas vouloir l'écouter, ne m'a-t-il pas promis mon habillement de noce?

ÉMILIE.

Te promettre un habillement de noce! A quel titre? Il se croit donc déjà le maître ici? Il pense donc à s'y établir? Il ne met pas en doute qu'il sera mon mari quand il le voudra, sans m'avoir dit un mot. En vérité, la fatuité n'irait pas plus loin; et elle serait moins outrageante que cette absence de délicatesse. Laisse-moi, Franquette.

FRANQUETTE.

Oui, Mam'zelle.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

ÉMILIE, SEULE.

Ce jeune homme qui ne me regarde pas, qui ne me dit rien, qui semble me dédaigner, me fuir, dont il ne me revient pas un mot qui ne soit une insulte, finit cependant par s'emparer de toutes mes pensées. C'est un bourru; sa mère, quoique comtesse, n'est qu'une paysanne renforcée; ils n'ont aucune habitude du monde. Si j'entrais dans cette famille-là, il faudrait m'attendre à être choquée à chaque instant de tout ce que je verrais; et je ne me sens pourtant pas le courage de m'expliquer positivement

avee mon père. Ce jeune homme s'en ira sans seulement pouvoir dire comme est fait mon visage; quelle est la couleur de mes cheveux; si j'ai de l'esprit; et sans même me laisser le mérite de l'avoir refusé. C'est impatientant. Le voici, avec monsieur Amédée. Que je voudrais entendre ce qu'ils vont se dire! Je n'ai qu'à entrer dans ce cabinet.

(Elle ouvre une porte de côté et sort de la scène.)

SCÈNE XV.

AMÉDÉE, HUBERT; ÉMILIE, dans le cabinet.

HUBERT.

Eh! mon Dieu, Monsieur, est-ce qu'entre hommes on doit prendre tant de précautions pour convenir de ces misères-là? Vous venez bien de m'avouer que vous aimiez mademoiselle Émilie; pourquoi n'avoueriez-vous pas aussi que mademoiselle Émilie vous aime?

AMÉDÉE.

Parce que je n'en ai pas la certitude.

HUBERT.

Franquette l'a bien cette certitude. Vous devez connaître Franqnette? La drôle de petite créature Les filles de ce pays-ci sont plus gentilles que les

nôtres; mais elles paraissent moins apprivoisées. Est-ce une frime qu'elles font? Vous devez savoir ça, vous.

AMÉDÉE, souriant.

Non, en vérité.

HUBERT.

Qu'est-ce que vous savez donc? Chassez-vous, au moins?

AMÉDÉE.

Très-rarement.

HUBERT.

O ciel! dans un pays où il y a de si beaux bois! Vous aimez mieux chanter, à ce qu'on dit; mais, moi, je chante en chassant. Après ça, je vous le pardonne; quand on est amoureux d'une belle demoiselle, on doit toujours finir par faire tout ce qu'elle veut. Mademoiselle Émilie est musicienne, vous devez être musicien.

AMÉDÉE.

Monsieur, je ne dois pas vous laisser croire que je suis amoureux de mademoiselle Émilie.

HUBERT.

Pourquoi alors auriez-vous écrit à un de mes voisins pour avoir des renseignemens sur mon compte? Ne soyez pas embarrassé; vous avez joué votre jeu. J'ai vu votre lettre et la réponse qu'on y a faite. Elle n'est pas mal, la réponse; n'est-il pas vrai?

AMÉDÉE, un peu confus.

J'ai écrit à Édouard d'Ozerai, seulement dans l'intention très-désintéressée de savoir......

HUBERT.

Je ne vous en veux pas; prenez donc garde que je ne vous en veux pas. Mon père et celui de mademoiselle Émilie ont conclu ce mariage que nous n'étions encore que des enfans; ma mère y tient. N'ayant pas été élevés de même, nous ne devons pas nous convenir. Il fallait faire de moi un petit-maître, ou de mademoiselle Émilie une personne toute simple; on aurait vu. A présent, arrangez cela avec ma mère, si vous pouvez; je ne demande pas mieux.

AMÉDÉE.

Monsieur, je vous crois trop galant homme pour chercher à me faire faire une démarche indiscrète.

HUBERT.

Mademoiselle Émilie ne m'aimera jamais; je suis trop ignorant des choses du monde, pour espérer de lui plaire; voilà ce qui me fait vous parler comme je vous parle. Si je l'épousais, je ne serais pas malheureux, moi; un chasseur n'est jamais malheureux; mais elle souffrirait : c'est inutile.

AMÉDÉE.

Votre franchise me subjugue, et puisque ce sera de votre aveu..... (Émilie entre sur la scène et regarde Amédée d'un air sévère.)

HUBERT, à part.

Nous aurait-elle entendus? Je me sauve.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

ÉMILIE, AMÉDÉE.

ÉMILIE, dans une grande agitation.

Monsieur Amédée, je vous demanderai quelle autorisation je vous ai donnée pour vous mêler de mon mariage.

AMÉDÉE.

Mais, mademoiselle Émilie....

ÉMILIE.

D'après la conversation que vous venez d'avoir ensemble, monsieur Hubert doit être convaincu que tout ce que vous avez fait jusqu'ici n'a été fait que de mon consentement; que j'étais dans la confidence de cette lettre inexplicable que vous vous êtes per-

mis d'écrire; je dois passer à ses yeux pour avoir dans le cœur une inclination qui n'y a jamais existé, et qui n'y existera jamais.

AMÉDÉE.

J'aurais pu croire........

ÉMILIE.

Qu'auriez-vous pu croire, Monsieur? car il faut que cela finisse. Vous avez des talens; vous avez du loisir; vous veniez dans cette maison un peu plus souvent peut-être que dans aucune autre; nous faisions de la musique ensemble; mon père ne le trouvait pas mauvais; vous plaisiez à mademoiselle Placide; il était tout simple qu'il s'établît entre nous une sorte d'intimité. Ce mariage m'occupait; nous en avons parlé devant vous, mais était-ce une raison pour pousser les choses au point que vous les avez poussées? Il n'y a pas jusqu'à Franquette qui ne s'imagine que vous êtes la cause de mon éloignement pour monsieur Hubert. D'où peut lui être venue cette idée-là?

AMÉDÉE.

Comme elle m'était venue, Mademoiselle? Cela tient peut-être à l'affabilité de votre caractère; mais dans cette intimité dont vous m'honoriez, dans le vif intérêt que vous portiez ce matin encore aux nouvelles que mon oncle venait de recevoir pour moi,

j'avais cru voir un motif d'espérance auquel, je l'avoue, il m'est pénible de renoncer.

(Il la salue et s'en va.)

SCÈNE XVII.

ÉMILIE, ENSUITE SOEUR PLACIDE.

ÉMILIE.

Il a raison. Que d'inconséquences dans ma conduite ! Mais aussi quelle fatalité que l'isolement dans lequel j'ai passé ma vie. Dans le monde, jamais je n'aurais distingué monsieur Amédée; ici, je ne voyais que lui. Cependant je l'ai congédié d'une manière bien dure. Qu'y faire? Je devrais m'enfermer dans ma chambre, ne voir personne; je m'aperçois bien que je ne dis rien, que je ne fais rien de ce que je devrais dire, de ce que je devrais faire.

SOEUR PLACIDE.

Encore une figure rembrunie! Vous êtes malade, ma chère fille; bien sûr, vous êtes malade. Il faut vous promener, prendre l'air. Le temps est beau ; le soleil vous fera du bien. Voulez-vous que j'aille vous chercher de l'élixir de la mère Joséphine de la Miséricorde? C'est souverain pour tous les malaises dont on ne peut pas se rendre compte.

ÉMILIE.

Ma sœur, je veux me faire religieuse.

SOEUR PLACIDE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! religieuse! voilà une bonne histoire, par exemple. On voit bien que vous ne connaissez le couvent que comme pensionnaire.

ÉMILIE.

J'y serai tranquille au moins.

SOEUR PLACIDE.

Vous y serez en enfer. C'est bon pour des pauvres filles qui ne savent que devenir: mais une demoiselle qui ne manque de rien! Si vous voulez vous mettre en religion, mettez-vous-y chez vous. Je vous montrerai à faire mille petits ouvrages; à enluminer des figures de saints pour mettre dans des livres de piété, à broder des agnus, à confectionner toutes sortes de friandises. On fait son salut partout. Pour que rien n'y manque, nous arrangerons la lingerie en petite chapelle, et là, tous les matins, nous nous mettrons en retraite en attendant le déjeuner. Ce sera une vie exemplaire; mais du moins ne dépendrez-vous pas d'une supérieure fantasque et hautaine, ni de ces religieuses tracassières qui semblent n'avoir pris le voile que pour être assurées d'avoir toujours quelqu'un à tourmenter.

ÉMILIE, se laissant tomber dans un fauteuil.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je renonce au mariage.

SCÈNE XVIII.

ÉMILIE, SOEUR PLACIDE, Mme DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY.

M. DE VAZY.

Permettez-moi donc, madame la comtesse, d'être galant une fois dans ma vie.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Je crains que cela ne vous donne beaucoup d'embarras, monsieur le baron.

M. DE VAZY.

Nullement, madame la comtesse. Et quand cela m'en donnerait?... Sœur Placide, madame la comtesse aime les fêtes champêtres; comment nous y prendrons-nous pour faire danser ce soir les paysans?

SOEUR PLACIDE.

On n'a qu'à avertir le petit Mercier de venir avec son violon, cela se saura bien vite dans le village.

M. DE VAZY.

Quand je vous disais, madame la comtesse. (A la sœur Placide.) Et où les fera-t-on danser? (Apercevant Émilie.) Je ne te voyais pas. Donne-nous ton avis, toi. Où fera-t-on danser?

ÉMILIE, d'un air distrait.

Je ne sais pas, mon père.

M. DE VAZY.

Qu'est-ce que c'est que cette réponse-là, Mademoiselle? Vous ne savez pas.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Allons, allons, monsieur de Vazy, pas d'humeur.

M. DE VAZY.

Il faut qu'elle dise où on dansera, Madame.

SOEUR PLACIDE, bas à Émilie.

Dites: à l'entrée de la grande avenue, comme la dernière fois.

ÉMILIE.

A l'entrée de la grande avenue, comme la dernière fois.

M. DE VAZY.

C'est bien heureux. (D'un ton plus doux.) Pourquoi ne répondais-tu pas tout de suite?

Mme DE ROCHEBRUTE.

Je crains que mademoiselle Émilie ne nous voie pas de bon œil.

M. DE VAZY.

Que dites-vous, Madame?

Mme DE ROCHEBRUTE.

Les jeunes messieurs ont aujourd'hui des manières agréables que mon fils n'a jamais voulu prendre. C'est un ours, j'en conviens, mais un ours plein de qualités. Hubert est très-adroit, Hubert est très-courageux, Hubert est aimé de tout notre voisinage.

M. DE VAZY.

D'ailleurs, Madame, j'ai donné ma parole, et je suis gentilhomme.

ÉMILIE, bas à M. de Vazy.

Mon père!

M. DE VAZY.

Ce n'est pas une raison pour me désobéir. Pense à notre bal champêtre, et n'oublie pas de faire ta toilette en conséquence.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Mademoiselle n'est-elle pas à merveille?

M. DE VAZY.

Trop à merveille, Madame; ce n'est pas ainsi qu'il faut être mise pour danser avec des paysans. Elle sait bien ce que je lui demande.

ÉMILIE.

Mais, mon père, quand nous avons du monde, est-il de la bienséance...?

M. DE VAZY.

La bienséance est de faire ce que je vous dis.

ÉMILIE, à part en s'en allant.

Je me mettrai si simplement, que monsieur Hubert osera peut-être me parler; et j'espère sortir enfin d'une situation aussi ridicule.

(Elle sort.)

SCÈNE XIX.

Mme DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY, SOEUR PLACIDE.

M. DE VAZY, à sœur Placide, qui fait quelques pas pour suivre Emilie.

Restez, restez, sœur Placide. Que se passe-t-il donc dans la tête de ma fille?

SOEUR PLACIDE.

Monsieur le baron croira facilement que tout ce qui est amour m'est à peu près étranger.

M. DE VAZY.

Qu'est-ce que cela me fait?

SOEUR PLACIDE.

Voici ce que cela fait: c'est que s'il y a de l'amour dans la tête de mademoiselle votre fille, je ne puis pas le deviner.

M. DE VAZY.

De l'amour pour qui?

SOEUR PLACIDE.

Pour qui? C'est cela qu'il faudrait savoir.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Ce petit jeune homme du préfet, voyez-vous, monsieur de Vazy, on ne m'ôterait pas de l'idée...

SOEUR PLACIDE.

Elle vient de le congédier, Madame, et elle parle à présent de se faire religieuse.

M. DE VAZY.

Religieuse! ma fille religieuse! Était-ce pour la pousser à ce beau chef-d'œuvre que vous l'auriez suivie jusque chez moi, sœur Placide? Si je le croyais!

SOEUR PLACIDE.

Et au contraire, Monsieur; j'ai trop d'affection pour elle, et je connais si bien les couvens!

Mme DE ROCHEBRUTE.

Je ne prends pas le change. J'ai touché tout à l'heure la véritable corde devant mademoiselle Émilie; mon fils et moi nous sommes pour beaucoup dans ses chagrins; sur cela, vous pouvez m'en croire. Les demoiselles de Paris...

M. DE VAZY.

Ma fille n'est pas une demoiselle de Paris...

Mme DE ROCHEBRUTE.

Laissez-moi donc me servir de mon expression. Toute demoiselle qui préfère de jolies manières à de bonnes qualités, est pour moi une demoiselle de Paris. C'est à cela qu'une dame de ma connaissance, qui habite la ville, m'a appris à les reconnaître : car vous croyez peut-être que je suis toujours une campagnarde comme du vivant de monsieur de Rochebrute; vous vous trompez. Je vais à présent deux ou trois fois par hiver en soirées à Clermont; j'y vois des personnes qui font souvent le voyage de la capitale; et n'ai-je pas moi-même passé à Paris presque tout l'automne de la première restauration?

M. DE VAZY.

Je vous en fais mon compliment.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Il faut tout dire; j'avais un prétexte. Mon frère était dans les mousquetaires de ce temps-là; en me laissant aller, monsieur de Rochebrute était sûr que je serais en bonne compagnie. Dans le fait, j'avais toujours quelqu'un de ces messieurs pour me conduire à la messe et aux comédies du château, ou partout ailleurs. Ils étaient si polis! Cela m'a donné beaucoup d'usage; c'est quelquefois utile. Je sais ce que c'est qu'un hôtel garni; si l'on parle des beaux cafés, des promenades publiques, des boulevards,

des Tuileries, du Luxembourg, des différens spectacles, je puis placer mon mot. Voilà pourquoi je suis fâchée que votre demoiselle n'ait pas causé avec moi avant de nous juger en dernier ressort. Je dis avec moi; car malheureusement, avec mon fils elle ne trouverait pas les mêmes ressources. Il a ces sortes de conversations en horreur.

M. DE VAZY.

Je l'en aime davantage, madame la comtesse, et je jure, parbleu! qu'il sera mon gendre. Je suis très-fier de n'être qu'un gentilhomme de campagne et de n'avoir jamais été à Paris. Je ressemble en cela à mon père, et je veux un gendre qui soit comme moi.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Oh! mais, vous devez vous rappeler mon mari.

M. DE VAZY.

Si je me le rappelle! « Noblesse de cour, vautours, » nous disions-nous chaque fois que nous nous abordions; et cela nous mettait toujours en gaieté.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Pour Hubert, il serait très-possible qu'il ne sût seulement pas s'il y a une cour.

M. DE VAZY.

C'est là mon gendre. Ma fille l'aimera ou ne l'ai-

mera pas, ce n'est pas une affaire; une femme n'est pas obligée d'aimer son mari.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Une femme n'est pas obligée d'aimer son mari!

M. DE VAZY, faisant l'agréable.

Non, madame la comtesse; mais un mari est toujours obligé d'aimer sa femme.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Monsieur le baron, vous êtes un mauvais plaisant.

M. DE VAZY, lui baisant la main.

Je vais donner moi-même les ordres pour votre bal, afin qu'il soit digne de vous.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Par la même occasion, si vous rencontrez mon fils, envoyez-moi-le donc.

M. DE VAZY.

Je le ferai chercher.

(Il sort.)

SCÈNE XX.

Mme DE ROCHEBRUTE, SOEUR PLACIDE.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Il est infiniment original monsieur le baron ; mais il est très-bel homme, et tout sied aux beaux hommes; ne trouvez-vous pas, ma sœur? (En riant.) Quelle question est-ce que je vais faire à une religieuse?

SOEUR PLACIDE.

Madame, nous sommes pour tout entendre.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Dites-moi donc pourquoi mademoiselle de Vazy ne paraît pas aimer Hubert. Nous sommes entre femmes; il n'y a pas de papa qui nous gêne; voyons, parlez-moi, la main sur la conscience.

SOEUR PLACIDE.

Si mademoiselle Émilie n'aime pas encore monsieur votre fils, ce que je n'oserais affirmer, cela tient peut-être à ce qu'elle n'a pas encore eu assez de temps pour le connaître.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Vieilles idées. Quand on a à aimer, on aime tout de suite, ma chère sœur.

SOEUR PLACIDE.

Sans avoir seulement échangé une parole?

Mme DE ROCHEBRUTE.

On a assez de temps d'échanger tout ce qu'on veut après. Écoutez, ma bonne sœur; je ne veux pas rester veuve; je ne puis pas me remarier tant que j'aurai auprès de moi un fils du caractère du mien, qui pourrait prendre son beau-père en grippe, et me rendre la femme la plus malheureuse du monde. Vous qui êtes pour tout entendre, vous devez entendre cela.

SOEUR PLACIDE.

Aussi l'entends-je parfaitement.

Mme DE ROCHEBRUTE.

J'ai été mariée pendant dix-huit ans; j'en ai l'habitude. L'air est excellent chez moi; mon château est à mi-côte; voilà quatre ans que je suis veuve. J'ai beau avoir de l'occupation; quand il pleut, qu'on ne peut rien faire dehors, on aime assez, en rentrant, à trouver là quelqu'un à qui parler. Concevez-vous?

SOEUR PLACIDE.

Je n'ose pas trop dire.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Je suis sûre que vous êtes de mon avis; mais, vu votre robe, je ne vous en demande pas davantage. Tâchez de décider votre demoiselle, ma sœur; je ne serai point ingrate. Il faut faire attention à une chose; mon fils fera ce mariage-ci, parce qu'il le regarde comme la volonté de son père; mais, s'il manquait, en vérité, je ne sais trop comment je m'y prendrais pour l'engager à en entamer un autre.

SCÈNE XXI.

Mme DE ROCHEBRUTE, HUBERT, SOEUR PLACIDE.

HUBERT.

Vous voulez donc encore me reparler, ma mère?

Mme DE ROCHEBRUTE.

Oui, Hubert, je veux vous reparler. (A la sœur Placide.) Réfléchissez aux conséquences de ce que je vous ai dit, ma bonne sœur; si vous réussissez, je tiendrai ma parole; je saurai reconnaître vos bons offices.

(Sœur Placide sort.)

HUBERT.

Que voulez-vous me dire?

MME DE ROCHEBRUTE.

Que tu te conduis fort mal; que tu ne te prêtes pas du tout aux circonstances.

HUBERT.

Allons, voilà que je ne me prête pas aux circonstances. De quoi sommes-nous convenus en venant ici? Que je ne me mêlerais de rien, et que vous feriez tout ce qu'il y aurait à faire pour ce mariage. Quand il sera fait, le reste me regardera, à la bonne heure.

MME DE ROCHEBRUTE.

C'est bien parler comme un enfant gâté. Il épousera une demoiselle sans l'avoir regardée, sans lui avoir dit un seul mot.

HUBERT.

Qu'est-ce que cela fait, pourvu que je l'épouse?

MME DE ROCHEBRUTE.

Mais c'est qu'on n'épouserait pas même la dernière des paysannes avec des manières comme celles-là.

HUBERT.

Que voulez-vous que je lui dise? Je ne veux pas lui apprêter à rire, d'abord. Je n'ai pas le ramage de son monsieur Amédée, moi.

MME DE ROCHEBRUTE.

Elle n'aime pas ce monsieur Amédée, puisqu'elle vient de le congédier.

HUBERT, avec étonnement mêlé de satisfaction.

Elle l'a congédié? (Après une légère pause.) Ça ne signifie rien; ce sera toujours un oiseau de cette espèce-là qu'elle voudra avoir. Nous aurons fait un sot voyage. Je m'étais figuré mademoiselle de Vazy comme une bonne grosse fille qui allait me rire du premier moment qu'elle m'aurait vu, et avec laquelle j'aurais été tout de suite à mon aise comme avec une femme qui devait être la mienne.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Tu ne pouvais pas croire cela, puisqu'on nous avait déjà avertis que c'était une mijaurée.

HUBERT.

Eh bien! pourquoi voulez-vous que j'épouse une mijaurée? Avant de l'avoir vue, nous pouvions croire qu'on nous avait trompés; mais à présent que nous l'avons vue....

Mme DE ROCHEBRUTE.

Je t'assure que je la trouve beaucoup mieux que je ne m'y attendais. Elle a l'air modeste.

HUBERT.

A quoi ça sert-il? il n'y a rien de plus embarrassant pour un homme. J'aime qu'on me regarde dans les yeux; j'y regarde aussi, moi, et du moins je sais à quoi m'en tenir; au lieu que des simagrées,. c'est ennuyeux. A Clermont, elles sont deux ou trois petites filles comme ça, qui rougissent quand elles

veulent; qui font les effarées pour peu qu'on leur dise un mot; il semblerait qu'on n'est que du menu gibier auprès d'elles. Ma foi, pour ma part, je les laisse bien tranquilles.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Tu ne dois pas épouser ces demoiselles-là, mais fais quelque effort pour celle-ci, mon petit Hubert. Elle sera peut-être une très-bonne petite femme; je n'en serais pas étonnée. Tu n'es pas parfait non plus, toi.

HUBERT.

C'est votre faute, ma mère.

SCÈNE XXII.

MADAME DE ROCHEBRUTE, HUBERT, FRANQUETTE.

FRANQUETTE.

Madame, dites-moi donc ce que je vas faire. Mam'zelle m'a envoyée voir si monsieur son père était dans ce salon, parce qu'elle ne veut pas y venir sans cela; faut-il que j'aille lui dire qu'il n'y est pas?

Mme DE ROCHEBRUTE.

Non, ma petite, ne lui dites rien. Mon fils et moi nous ne serons pas fâchés de causer avec elle.

FRANQUETTE.

Si c'est comme ça, je ne retournerai pas dans sa chambre, parce qu'il faudrait lui faire un mensonge.

HUBERT.

Et tu ne sais pas mentir, toi, Franquette?

FRANQUETTE.

Quand ça ne me rapporte rien, Monsieur.

(Elle sort.)

Mme DE ROCHEBRUTE.

Voici une belle occasion, Hubert.

HUBERT.

A condition que vous vous en irez; je veux être seul avec elle; vous me gêneriez. Vous voudriez parler pour moi; et, quand vous parlez pour moi, je trouve que vous ne dites jamais ce qu'il faudrait dire.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Tu as si peu d'usage.

HUBERT.

Il faut qu'elle le sache. Je lui plairai ou je ne lui plairai pas, ça m'est égal; mais elle me connaîtra tel que je suis.

MME DE ROCHEBRUTE.

Dans une entrevue pour un mariage, il faut savoir se frelater.

HUBERT, regardant du côté de la coulisse.

Est-ce que c'est elle que je vois? regardez donc, ma mère. Pourquoi est-elle habillée comme cela?

MME DE ROCHEBRUTE.

C'est son père qui l'a voulu.

HUBERT, d'un air joyeux.

Il a eu bien raison, son père. Elle a de l'air de la petite Alexandrine qui vient repasser le linge à Rochebrute. Allez-vous-en, ma mère, et laissez-nous ensemble.

MME DE ROCHEBRUTE.

Mon petit Hubert, je crains.

HUBERT.

Vous craignez toujours. Si vous restez, je m'en vas.

MME DE ROCHEBRUTE.

Ne te fâche pas; mais prends des mitaines pour ne pas l'effaroucher.

(Émilie entre, les yeux baissés; madame de Rochebrute sort après avoir fait encore, par signes, des recommandations à son fils.)

SCÈNE XXIII.

HUBERT; ÉMILIE, coiffée d'une cornette et vêtue d'une robe simple, avec un fichu et un tablier de taffetas vert.

ÉMILIE, levant les yeux.

Mon père n'est pas ici! (Elle va pour sortir.)

HUBERT.

De quoi avez-vous peur, Mademoiselle?

ÉMILIE.

Vous me reconnaissez, Monsieur?

HUBERT.

Je serais bien maladroit de ne pas vous reconnaître après vous avoir vue deux fois.

ÉMILIE.

On ne peut pas dire qu'on a vu des gens qu'on n'a pas regardés.

HUBERT.

Vous croyez donc aussi que je ne vous ai pas regardée, vous? C'est le bruit de la maison. Ma mère et Franquette m'en ont déjà fait le reproche; j'en riais; cela me paraissait drôle, parce que je ne

croyais pas que vous vous y fussiez trompée, Mademoiselle.

ÉMILIE.

On me l'a dit; car pour moi...

HUBERT, avec malice.

Vous étiez trop occupée pour en faire la remarque. En effet, quand on passe tout le temps d'un souper à mettre en petits morceaux un blanc de volaille sans en manger une seule bouchée; qu'ensuite on se fait apporter une salade qu'on assaisonne et qu'on retourne pendant plus d'un quart d'heure; qu'après cela on roule entre ses doigts de la mie de pain dont on fait des petits canards qu'on finit par donner à un chien, on n'a guère le temps de s'apercevoir si les gens s'occupent de vous, ou ne s'en occupent pas.

ÉMILIE, riant.

Vous avez pris garde à tout cela?

HUBERT.

Je croyais au moins que ce matin, à déjeuner, vous vous décideriez à lever les yeux sur moi; mais une côtelette avait remplacé le blanc de volaille de la veille; vous l'avez mise dans le même état sans en manger davantage; et si votre religieuse ne vous eût dit quelques mots à l'oreille, vous n'auriez pas plus déjeuné que vous n'aviez soupé... Je lui ai su

bon gré de vous avoir forcée de prendre un œuf à la coque; vous en avez mangé bien peu; mais c'est égal, c'était toujours cela.

ÉMILIE.

Je vais croire que vous êtes sorcier, monsieur Hubert.

HUBERT.

Non.

ÉMILIE.

Quelqu'un vous a donc raconté ces détails?

HUBERT.

Mais non, vous dis-je.

ÉMILIE.

Si vous m'eussiez regardée, je l'aurais bien vu. Vous étiez comme un affamé, la tête presque dans votre assiette, cassant votre pain avec vos doigts; ce qui ne se fait jamais.

HUBERT.

C'est mal?

ÉMILIE.

Très-mal. N'attendant pas que vous eussiez fini une chose pour en demander une autre; cent fois au moment de mettre vos coudes sur la table.

HUBERT.

Mais je ne les ai pas mis.

ÉMILIE.

De combien s'en est-il fallu?

HUBERT.

Enfin, je ne les ai pas mis.

ÉMILIE.

C'est comme ce matin, vous buviez votre café dans une soucoupe et vous placiez votre tasse sur votre verre. Où fait-on cela?

HUBERT.

Chez nous.

ÉMILIE.

On a tort.

HUBERT.

Mon oncle, qui est militaire, cependant....

ÉMILIE.

Si c'est comme militaire que vous avez pris cette mode....

HUBERT.

Je ne suis pas militaire.

ÉMILIE.

Eh bien! alors?

HUBERT.

Ce que c'est que l'habit pourtant. Si vous n'étiez pas mise comme vous êtes là, tout ce que vous me dites me donnerait de l'humeur peut-être; votre

franchise me paraîtrait de la moquerie. Je ne puis pas souffrir les personnes moqueuses.

ÉMILIE.

Il n'y a pas à se moquer de vous.

HUBERT.

Oh! je sais bien ce qui me manque. J'ai été si mal élevé.

ÉMILIE.

Il ne faut pas dire cela.

HUBERT.

Vous le voyez bien.

ÉMILIE.

Je vous assure que non. Un homme mal élevé est un homme qui a des défauts essentiels; je ne crois pas que vous en ayez. Pour ce qui est de convention, d'usage, c'est l'affaire de deux ou trois jours de leçons.

HUBERT.

Qui est-ce qui me les donnera ces leçons?

ÉMILIE.

Moi, si vous voulez.

HUBERT.

Quand vous aurez repris vos airs de grande dame, vous n'aurez peut-être plus la même bonne volonté.

ÉMILIE.

Il serait possible aussi que vous n'ayez plus autant de confiance en moi; je n'aurai pas toujours une cornette et un tablier.

HUBERT.

Voilà ce que c'est : la cornette et le tablier, c'est pour me reprocher de parler aux paysannes. Voulez-vous savoir pourquoi je leur parle? c'est parce que je sais comment on peut leur parler. Une paysanne à qui on dit qu'elle est jolie, eh bien, elle est contente. Si j'allais dire la même chose à une demoiselle comme vous, elle me recevrait bien, je crois.

ÉMILIE, souriant.

C'est selon.

HUBERT.

C'est selon quoi ?

ÉMILIE.

Si vous le disiez de façon à faire croire que vous en êtes persuadé, cela pourrait ne pas déplaire.

HUBERT.

Je me rends justice; je ne suis pas bon pour faire des façons; j'y serais gauche; vous vous y connaissez trop. Du premier coup d'œil j'ai vu que je ne pouvais pas vous convenir; mais comme en même temps j'ai deviné que votre père était un bourru qui vous

tourmenterait sans pitié, j'ai commencé à dire à ma mère que ce mariage me contrariait; que vous étiez trop demoiselle; que vous ne me plaisiez pas. De cette façon-là, votre père ne pourra accuser que moi : je m'en moque.

ÉMILIE.

Vraiment, monsieur Hubert, c'est très-délicat.

HUBERT.

Pas trop. Je dois bien m'attendre à laisser dans ce pays-ci l'idée que je suis un homme grossier, qui ne sait faire la distinction de rien; qui n'a de goût que pour les filles de campagne; qui préfère les visages brûlés du soleil et les grosses mains rudes, aux teints fins et délicats et aux petites mains bien blanches; qu'est-ce que cela me fait? Monsieur de Vazy ne pourra pas vous faire des reproches; je vous donne même la permission de m'accuser d'impolitesse, de manque d'égards, si cela peut vous aider à calmer son humeur. Moi, je ne crains pas ma mère; mais vous, c'est différent; monsieur de Vazy ne doit pas être bon quand il s'y met; c'est à cela que je dois penser.

ÉMILIE.

Je vous remercierais de cette déférence s'il ne s'agissait que de mon père; mais deviez-vous aller jusqu'à offrir ma main à monsieur Amédée, comme vous l'avez fait tantôt?

HUBERT.

Ruse de chasseur, Mademoiselle. Quand je m'aperçois que le gibier est hors de ma portée, si je chasse avec quelqu'un, je lui laisse l'honneur du coup : cela a l'air d'une politesse, et, dans le fait, c'est pour ne perdre ni ma poudre, ni mon plomb.

ÉMILIE.

Monsieur Hubert, restez quelque temps avec nous.

HUBERT.

Non, Mademoiselle. Pour vous, il serait indifférent de me voir sept ou huit jours de plus; pour moi, ce ne serait pas de même.

ÉMILIE.

Pourquoi cela, monsieur Hubert?

HUBERT.

Vous m'écoutez; vous causez avec moi; vous ne me paraissez pas autrement dédaigneuse; je commence à être assez à mon aise avec vous. Si je venais à m'apercevoir que vous êtes meilleure fille que je n'avais cru, et la chose est possible, cela pourrait me donner à penser. Il vaut mieux que je m'en aille.

ÉMILIE.

Ce n'est pas raisonnable; car, de mon côté, si je

venais à réfléchir qu'un bon cœur et de la franchise sont préférables aux grimaces et aux gentillesses qu'on voit faire à quelques jeunes gens, et que des singes feraient tout aussi bien, je serais peut-être fâchée de vous voir partir.

HUBERT.

Vous ne seriez pas fâchée, Mademoiselle. Je n'ai rien de ce qui peut vous plaire; plus vous me verriez, plus vous en seriez convaincue. Ce que vous me dites est fort honnête; je vous en remercie beaucoup; mais c'est un langage du beau monde; on m'a averti; je ne m'y laisserai pas prendre.

ÉMILIE.

Vous vous imaginez donc que je veux vous tromper?

HUBERT.

Tout en me congédiant, vous voulez y mettre de la politesse.

ÉMILIE.

Mais, Monsieur, je ne vous ai pas congédié.

HUBERT.

Voulez-vous m'épouser?

ÉMILIE.

On n'a jamais fait une pareille question aussi brusquement.

tait pas pressée; qu'on avait le temps d'attendre; qu'on ne voulait se décider qu'après de longues épreuves? Tout cela, coquetterie, mon cher Monsieur; il ne faut pas y faire attention. Tout en parlant ainsi on voudrait déjà avoir l'anneau au doigt. Les jeunes filles! ah! les jeunes filles, ça ne se plaît que dans la dissimulation.

HUBERT.

Les demoiselles; car les autres sont assez franches.

SOEUR PLACIDE.

Vous avez donc à vous plaindre de mon Émilie?

HUBERT.

Je lui ai demandé si elle voulait m'épouser; elle m'a fait la révérence en me disant qu'elle me laissait parfaitement libre. Mais n'allez pas répéter cela à son père, au moins.

SOEUR PLACIDE.

Est-ce que je répète jamais rien à monsieur de Vazy?

HUBERT.

Oui, sœur Placide, je commençais à prendre bonne opinion d'elle; elle me parlait comme une personne raisonnable qui sait que quand on n'a pas été instruit dans certaines choses, il est tout simple

qu'on ne les sache pas; elle m'en faisait presque compliment; et puis voilà comme elle a fini.

SOEUR PLACIDE.

Vous ne me dites pas tout.

HUBERT.

Pardonnez-moi.

SOEUR PLACIDE.

Est-ce qu'il faudra que je me fâche aussi contre elle? Qu'est-ce donc qu'elle prétend? Elle renvoie monsieur Amédée; on pouvait croire que c'était parce qu'elle vous avait vu et que vous lui plaisiez davantage; j'arrangeais cela avec son évanouissement.....

HUBERT.

Quel évanouissement?

SOEUR PLACIDE.

Lorsque vous avez franchi ce fossé.

HUBERT.

Elle s'est évanouie? c'est singulier.

SOEUR PLACIDE.

Voulez-vous que je vous fasse encore une confidence? Elle m'aime beaucoup, étonnamment; et rien que la peur, qu'une fois mariée, vous ne me sépariez d'elle....

HUBERT.

Elle peut être bien tranquille là-dessus.

SOEUR PLACIDE.

Je vous livre tous ses secrets. Ce qui lui plaisait le plus dans monsieur Amédée, c'était surtout les prévenances qu'il avait pour moi.

HUBERT.

J'apprendrais cela tout de suite.

SOEUR PLACIDE.

Ce serait madame votre mère alors qu'elle pourrait craindre.

HUBERT.

Ma mère? oh! bien oui. Ma mère, qui ne vit que de commérages! ce qu'elle aime le plus au monde, ce sont les religieuses.

SOEUR PLACIDE.

Allons, allons, ce serait pitié que de laisser aller un aimable jeune homme comme vous. S'il faut montrer les grosses dents, on les montrera. Qu'est-ce que ça voudrait donc dire? Un beau château, un fils unique, de l'aisance et de la tranquillité pour le reste de mes jours; elle est donc folle? Laissez, laissez-moi faire.

HUBERT.

Je ne veux tourmenter personne. Si cela ne vient pas de mademoiselle Émilie, hier à cette heure-ci, je ne la connaissais pas encore; en la quittant tout

de suite, dans quelques jours, je n'y penserai plus; il vaut mieux que je m'en aille. Voici ma mère avec monsieur de Vazy; je vais leur parler.

SCÈNE XXV.

MADAME DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY, SOEUR PLACIDE, HUBERT.

M. DE VAZY, à demi-voix, à madame de Rochebrute.

Heureux âge que le nôtre! Plus jeunes, nous aurions fait bien des enfantillages avant d'en venir où nous en sommes venus. Un mot nous a suffi. Il est vrai que vous ne serez plus comtesse, vous ne serez que baronne; mais, croyez-moi, c'est aussi bon.

Mme DE ROCHEBRUTE, aussi à demi-voix.

Ne me serrez donc pas tant la main.

HUBERT, bas à sa mère.

Ma mère, quand partirons-nous?

Mme DE ROCHEBRUTE, haut.

Que dis-tu?

M. DE VAZY.

Hubert, vous allez devenir mon fils à double titre,

comme mari de ma fille et comme fils de ma femme. Votre mère consent à m'épouser. Sœur Placide, vous pouvez en répandre la nouvelle.

SOEUR PLACIDE.

Là! monsieur Hubert, ferez-vous encore des difficultés à présent?

Mme DE ROCHEBRUTE.

C'est mon fils qui fait des difficultés!

M. DE VAZY.

Jeune homme, qu'est-ce que cela signifie?

Mme DE ROCHEBRUTE, *avec emphase.*

Comment, mon fils, quand monsieur de Vazy et moi nous nous décidons à ne faire qu'une seule famille pour votre bonheur à tous les deux, uniquement pour ne pas vous quitter, dans la seule idée d'être toujours avec nos enfans, voilà comme tu réponds à notre tendresse, ingrat!

HUBERT.

Bast! bast! ma mère, chacun se marie pour soi. Vous avez plu à monsieur de Vazy, monsieur de Vazy vous a plu; vous vous mariez ensemble, c'est comme cela qu'on doit faire. Mais quand on ne se plaît pas?

M. DE VAZY.

Que trouvez-vous à redire à ma fille, Monsieur?

Mme DE ROCHEBRUTE.

Ne croyez donc pas, monsieur de Vazy, que cela vienne de lui. Mademoiselle Émilie lui aura fait quelques confidences, en le priant d'arranger cela vis-à-vis de vous; voilà pourquoi il a l'air de se retirer. Il s'est toujours noirci pour les autres; je le connais; c'est sa manière.

HUBERT.

A votre place, ma mère, je ne parlerais que quand je serais sûr des choses.

M. DE VAZY.

Sœur Placide, faites venir Émilie sur-le-champ. (Sœur Placide sort.) J'aime bien ma fille; je suis bien certain qu'elle est ma fille; je n'ai jamais eu le moindre doute à cet égard; mais si elle nous jouait un pareil tour, et que par entêtement, par malice, ou par quelque diablerie de fille où le diable lui-même ne comprendrait goutte, elle essayait de s'amuser.......... (A Émilie, qui paraît au fond du théâtre.) Approchez, approchez, Mademoiselle.

SCÈNE XXVI ET DERNIÈRE.

Mme DE ROCHEBRUTE, M. DE VAZY, ÉMILIE, HUBERT, SOEUR PLACIDE.

ÉMILIE.

Mon Dieu! qu'avez-vous contre moi, mon père?

HUBERT.

Mademoiselle, je vous prie de ne me croire coupable en rien dans tout ceci. Nous avons eu une conversation ensemble; on veut que, dans cette conversation, vous m'ayez dit que vous refusiez de m'épouser; vous savez ce qu'il en est.

ÉMILIE.

Je n'ai pas dit que je refusais de vous épouser, Monsieur.

HUBERT.

Vous voyez, ma mère.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Alors, c'est donc toi qui refuses mademoiselle?

M. DE VAZY.

Que ce soit l'un ou l'autre, je lui demanderai de quel droit il se permet de rompre un engagement formé par son père?

HUBERT.

On n'est obligé à tenir que les engagemens qu'on a pris soi-même. Si je crains de ne pas rendre heureuse mademoiselle Émilie, sera-ce aller contre la volonté de mon père que de refuser sa main?

Mme DE ROCHEBRUTE, bas à M. de Vasy.

Il ne dirait pas cela de lui-même; il est soufflé; c'est votre fille qui le fait parler.

M. DE VASY.

Je demande à ma fille si elle est dans l'intention de faire honneur à ma parole.

HUBERT.

Prenez garde, Monsieur, que par crainte ou par timidité, mademoiselle ne vous réponde autrement qu'elle ne ferait si votre ton était moins menaçant. Sait-elle quel mari je puis être? Me connaît-elle assez pour avoir pu me juger?

Mme DE ROCHEBRUTE.

Hubert, il n'est pas possible; on t'a fait la leçon; tu nous donnes là des raisons que tu n'aurais jamais trouvées de toi-même. Tes paroles ne coulent pas aussi facilement que cela. Écoute donc; je te connais; tu ne peux pas me tromper, moi.

HUBERT.

Je n'ai jamais pensé à tromper personne, ma

mère. Mais parce que vous ne m'avez pas fait donner d'éducation, croyez-vous que je sente moins vivement la position où se trouve mademoiselle? Si je ne la défends pas, qui est-ce qui la défendra? Certainement je m'aperçois bien moi-même que je parle plus couramment qu'à l'ordinaire; je ne sais pas d'où cela me vient. Que voulez-vous que j'y fasse? Quand mademoiselle m'aurait dit qu'elle ne m'aimera jamais, ce qu'elle n'a pas fait, je le répète, pourrais-je m'en plaindre, et serait-ce une raison pour l'abandonner à la colère de M. de Vazy? Voyons, répondez.

M. DE VAZY.

Je demande une seconde fois à ma fille si elle refuse de faire honneur à ma parole?

ÉMILIE, d'un ton de résignation.

Non, mon père.

HUBERT, à part.

A coup sûr, elle ne sait pas ce qu'elle dit. (Haut.) Mademoiselle, ne vous laissez pas intimider; si vous ne voulez pas de moi, avouez-le librement.

Mme DE ROCHEBRUTE.

Puisque mademoiselle a répondu.

HUBERT, bas à Émilie.

Entre nous, n'est-il pas vrai que je ne vous plais pas?

ÉMILIE, haut.

Monsieur, je ferai honneur à la parole de mon père.

HUBERT, bas à Emilie.

Je ne veux rien par force, Mademoiselle; prenez-y garde. Si vous devez vous repentir, il vaut mieux rester comme vous êtes. Je vais faire un dernier effort; secondez-moi et vous serez libre.

M. DE VAZY, à madame de Rochebrute.

Il ne vous reste plus, Madame, qu'à faire à monsieur votre fils la même question que j'ai faite à ma fille.

HUBERT, les yeux toujours fixés sur Émilie.

Ma réponse ne sera pas aussi courte que celle de mademoiselle Émilie; car j'y mettrai des conditions. Si ce mariage se faisait, je voudrais aller passer trois ou quatre mois dans mes terres, tout seul avec elle, sans père, ni mère.

SOEUR PLACIDE.

Avec la sœur Placide au moins.

HUBERT.

Ni sœur Placide.

M. DE VAZY.

Trois ou quatre mois! monsieur Hubert, pensez-y donc.

HUBERT.

Mademoiselle peut voir si cela lui convient.

M. DE VAZY, embrassant sa fille.

Mon enfant! trois ou quatre mois séparé de toi!

ÉMILIE, d'un ton solennel.

Il ne s'agit pas de cela, mon père; il s'agit de faire honneur à votre parole.

M. DE VAZY, avec ravissement.

Eh! bien, madame la comtesse, voilà ma fille. Qu'en pensez-vous maintenant?

MME DE ROCHEBRUTE.

Chère demoiselle, que je vous connaissais peu. Mais dis donc, Hubert, ce n'est pas ton dernier mot?

HUBERT.

Pardonnez-moi, ma mère. Dans le peu de séjour que j'ai fait ici, je me suis convaincu que je ne suis qu'un paysan, un homme des bois; je veux me réformer. J'ai confiance dans le goût de mademoiselle; d'elle à moi, je recevrai tous les conseils qu'elle me donnera; mais je ne veux pas de témoins. (A Émilie.) Trois ou quatre mois, c'est bien long, Mademoiselle. (Bas.) Refusez. C'est un beau prétexte. Je ne puis pas faire davantage.

MME DE ROCHEBRUTE.

Tu ne passeras pas tout ce temps-là sans chasser; que deviendra-t-elle?

HUBERT.

Elle chassera aussi. (Bas à Émilie.) Allons donc, Mademoiselle, montrez de l'humeur, ou vraiment vous allez me faire croire.....

ÉMILIE, haut et avec émotion.

Ne croyez qu'une chose, Monsieur, c'est que plus vous parlez, et plus j'ai le désir de faire honneur à la parole de mon père.

M. DE VAZY.

Tu chasserais, ma pauvre fille! toi qui ne peux seulement pas faire à pied le tour du parc!

ÉMILIE, avec gaieté.

Je chasserai à cheval.

M. DE VAZY.

Allons donc, tu as une peur horrible des chevaux.

HUBERT.

Oh! Mademoiselle, si je pouvais croire que vous fussiez de bonne foi... Mais, non, je ne suis pas assez heureux. Monsieur de Vazy, prenez un peu sur vous; il faut en finir; vous ne savez pas ce que je souffre. Dites-lui que vous la laissez libre, et que, quelque chose qu'elle dise, vous ne la gronderez pas.

M. DE VAZY.

Parle, Émilie.

ÉMILIE, à Hubert.

Monsieur Hubert, aurez-vous un cheval bien doux à me donner ?

HUBERT, au comble de la joie.

Grands Dieux! est-il possible? Quand on vous laisse la liberté de parler, voilà la question que vous me faites ? Tout grossier que je suis, soyez bien sûre, Mademoiselle, que je sens jusqu'au fond de mon cœur tout ce qu'il y a de bonté pour moi dans une question aussi simple. Oui, je vous dresserai un petit cheval qui se mettra à genoux devant vous pour que vous puissiez le monter plus à l'aise; c'est la seule éducation que je puisse donner; mais il n'y manquera rien, je vous en réponds.

MME DE ROCHEBRUTE.

Viens donc que je t'embrasse, Hubert; tu as de l'esprit comme un ange, aujourd'hui.

HUBERT.

Ce n'est pas là de l'esprit malheureusement.

ÉMILIE.

C'est bien mieux, monsieur Hubert.

HUBERT.

A présent que nous pouvons nous expliquer hautement, je n'ai pas besoin de vous dire, Mademoiselle, que vous rabattrez de mes conditions tout ce que vous voudrez.

ÉMILIE.

Je n'en rabattrai rien, monsieur Hubert. Quatre mois, la chasse et un petit cheval.

SOEUR PLACIDE, qui s'est approchée tout doucement.

Et vous aurez le cœur de me laisser seule.

ÉMILIE.

Consolez-vous; on vous emmènera.

SOEUR PLACIDE.

C'est ce qu'on peut appeler un excellent mariage.

MME DE ROCHEBRUTE.

J'ai eu un instant comme la peur qu'il ne se fît pas.

M. DE VAZY.

Moi, point. Ma fille ne pouvait pas me désobéir; je ne l'ai point élevée à cela. Les enfans ne sont que ce qu'on les fait.

MME DE ROCHEBRUTE.

A la bonne heure, monsieur le baron; mais, moi, j'ai si peu fait le mien.

M. DE VAZY.

Eh bien! madame la comtesse, c'est qu'il a voulu justifier le proverbe,

LE BON OISEAU SE FAIT LUI-MÊME.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

NOUVEAUX
PROVERBES
DRAMATIQUES.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER, RUE DE SEINE, N° 14.

NOUVEAUX

PROVERBES

DRAMATIQUES,

PAR M. THÉODORE LECLERCQ.

Seconde Édition.

TOME SECOND.

PARIS,

ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE,

PLACE DE LA BOURSE.

1830.

LA FOLLE,

OU

A GENS DE VILLAGE, TROMPETTE DE BOIS.

PERSONNAGES.

MADAME LANOUE, ancienne femme de chambre.
MANETTE, servante de madame Lanoue.
M. PERREL.
M. LÉGER, greffier du juge de paix.
MADAME LÉGER, sa femme.
M. TASSIN, arpenteur.
UN FERMIER.
UNE FERMIÈRE.
CLAUDINE, leur fille.
UN MAÎTRE DE POSTE.
BONNEMAIN, brigadier de gendarmerie.
TROUPE DE GENS DE VILLAGE.

La scène se passe dans un village.

Le théâtre représente une chambre.

LA FOLLE.

SCÈNE I.

Mme LANOUE, MANETTE.

MANETTE.

MADAME Lanoue, qu'est-ce que c'est donc que c't'affaire que vous voulez faire ici ce soir?

Mme LANOUE, arrangeant un quinquet.

Madame Lanoue, madame Lanoue! Ne vous ai-je pas répété cent fois qu'il fallait dire Madame, sans ajouter mon nom, que je sais aussi bien que vous, peut-être.

MANETTE.

Eh ben! Madame, qu'est-ce que c'est donc que c't'affaire que vous voulez faire ici ce soir?

Mme LANOUE.

Est-elle sotte! C't'affaire, c'est un *rout*. Ça s'écrit rout, r, o, u, t, rout; et ça se prononce raout, r, a, ra; o, u, ou, raou; t, e, te, raoute: c'est un rout.

MANETTE.

V'là ce que je vous demande; qu'est-ce que c'est que ça ?

Mme LANOUE.

Manette, j'ai toujours vécu avec des personnes de la première distinction, et je ne me ferai jamais à vos façons de parler grossières et paysannes.

MANETTE.

Je parle comme on m'a appris.

Mme LANOUE.

Au lieu de me faire des questions insidieuses, regardez plutôt comment s'arrange un quinquet. Depuis six semaines que vous êtes à mon service, n'est-il pas scandaleux que je sois encore obligée de faire votre besogne ?

MANETTE.

Vous ne vous en êtes servie qu'une fois, de ce quinquet, le jour que vous attendiez la femme du maire, qui n'est pas venue, et pis aujourd'hui ça fait deux; je n'ai pas pu apprendre.

Mme LANOUE.

Quelle patience il faut avoir pour endurer une raisonneuse pareille !

MANETTE.

En quoi suis-je raisonneuse?

Mme LANOUE.

En ce que vous raisonnez toujours. Mais je ne le souffrirai pas davantage. Passé aujourd'hui, plus de concessions ; entendez-vous ?

MANETTE.

Non, je n'entends pas.

Mme LANOUE.

Saurez-vous seulement me cueillir des fleurs dans le jardin, pour mettre dans ces vases ?

MANETTE.

Pardine ! faudrait donc que je fusse ben bornée.

Mme LANOUE.

Voilà mon quinquet achevé ; tout bien considéré, j'aime mieux y aller moi-même.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MANETTE, seule, regardant sortir madame Lanoue.

Allez-y ! C'est vrai, elle commande toujours, elle ne laisse rien faire, et elle est étonnée qu'on n'apprenne pas. Avant d'avoir été femme de chambre de

sa défunte maîtresse, est-ce qu'elle n'avait pas commencé aussi par ne rien savoir? C'est par-là que tout le monde commence; et pis on se forme.

SCÈNE III.

MANETTE, PERREL.

PERREL.

Bonsoir, petite Manette. Où est donc madame Lanoue.

MANETTE.

Elle cueille des fleurs pour mettre dans les pots qui sont sur c'te cheminée, parce que moi je suis si sotte, si bête, que je ne pourrais pas les choisir comme il faut.

PERREL.

Tu as la tête montée contre ta maîtresse.

MANETTE.

A dire vrai, monsieur Perrel, je commence à en avoir assez.

PERREL.

Elle est un peu folle.

MANETTE.

Un peu! vous êtes bien poli.

PERREL.

Pourquoi m'as-tu quitté ?

MANETTE.

Parce que, d'un autre côté, vous ne me laissiez pas tranquille non plus, et que, dans le village, on croyait ce qui n'était pas.

PERREL.

Est-ce qu'il faut prendre garde au village?

MANETTE.

Vous étiez un bon maître; pour ça, je ne dis pas le contraire. Quoique vous ayez été valet de chambre comme madame Lanoue a été femme de chambre, vous n'en êtes pas plus méprisant pour le pauvre monde; au lieu que madame Lanoue avec sa chouanne...

PERREL.

Qu'est-ce que c'est que sa chouanne?

MANETTE.

C'est c'te marquise qu'elle a servie, qui a fait long-temps un état qui s'appelait comme ça, chouanne. Ça rapportait beaucoup, à ce qu'il paraît; madame Lanoue a encore des effets qui viennent de là. Tout ce qui était dans les diligences appartenait à sa dame et à ceux qui faisaient l'état avec elle.

PERREL, riant.

Je sais ce que tu veux dire.

MANETTE.

C'était très-beau; mais est-ce une raison pour que madame Lanoue soit si fière? car enfin ce n'est pas elle qui a été chouanne, ce n'est que sa maîtresse. C'est comme si, moi, je me mettais aussi à être fière d'être la servante de madame Lanoue.

SCÈNE IV.

Mme LANOUE, PERREL, MANETTE.

Mme LANOUE, portant des fleurs.

Je vous salue, monsieur Perrel; vous venez de bien bonne heure. Manette, mettez-moi de l'eau dans ces vases. (Manette va pour prendre les vases.) Je ne vous dis pas de les prendre; je vous dis d'apporter une carafe. (Manette sort.) Êtes-vous aussi malheureux que moi, monsieur Perrel? Je ne puis rien faire entendre à cette fille-là.

PERREL.

C'est qu'apparemment vous vous y prenez mal, madame Lanoue: tout le temps qu'elle a été à mon service, j'en ai été fort content.

Mme LANOUE, arrangeant ses fleurs.

Le service d'une femme et le service d'un homme

c'est si différent! Vous ne pouvez d'ailleurs avoir que des habitudes bourgeoises, vous.

PERREL.

Si vous eussiez fait comme moi, qu'en arrivant ici vous fussiez redevenue paysanne...

Mme LANOUE.

Redevenue! Je ne l'ai jamais été.

PERREL.

On dit pourtant que vous êtes née dans un village du Soissonnais.

Mme LANOUE.

On dit ce qu'on veut; mais on ne peut pas appeler paysanne une personne qui est entrée en service à l'âge de douze ans, et qui n'a jamais été qu'avec des grands noms; une personne qui a émigré; une personne dont les sentimens monarchiques et religieux, le dévouement à la dynastie légitime... Vous êtes bonapartiste, vous, monsieur Perrel.

PERREL.

Ah! vraiment!

Mme LANOUE.

Je ne vous en fais pas un reproche; mais, croyez-moi, ralliez-vous au panache d'Henri IV et de saint Louis : pour le moment, c'est ce que vous avez de mieux à faire. Les peuples, c'est un mot; les peu-

ples ce n'est personne. Songez donc, il n'y a pas encore deux mois, je vivais au milieu de la plus haute société. Si je vous parlais du refus de l'impôt, de la croix dans le Levant.... La croix dans le Levant! est-ce que c'est sa place? Tout doit dépendre de Rome, monsieur Perrel.

PERREL.

Tout dépend de Dieu, madame Lanoue.

Mme LANOUE.

C'est que vous êtes protestant.

PERREL.

Je n'en sais, ma foi, rien.

Mme LANOUE.

Mais moi, je vous le dis, et que ce n'est pas votre faute s'il n'y a pas de synagogue dans ce village. Comme nous avons été de maison tous les deux, quoique avec une grande différence de maison, je crois devoir vous avertir qu'il y a des rapports contre vous. J'ai vu le curé; j'étais recommandée au brigadier de gendarmerie; je suis fort au courant. Je donne ce soir un rout pour pacifier le village.

PERREL.

Mais le village est tranquille.

Mme LANOUE.

Il y a tranquillité et tranquillité; nous ne voulons

pas de tranquillité factieuse. Ne vous inquiétez pas; on a son but. Il faut extir..... extir..... Aidez-moi donc!

PERREL.

Extir...

Mme LANOUE.

Extirper. M'y voilà! Il faut extirper jusqu'à la dernière catégorie de l'esprit révolutionnaire. Je sors pour ainsi dire de la cour, puisque ma maîtresse n'en bougeait pas; et je sais combien on a à cœur de changer les habitudes anti... Allons, encore un diable de mot.... anti.... antisociables.... enfin les habitudes qui font que les sujets raisonnent.

PERREL.

Les paysans ne raisonnent guère.

Mme LANOUE.

Je n'ai pas invité les paysans non plus. Les paysans! les paysans ne sont pas même des sujets. Les paysans! qu'est-ce que c'est que ça? Le village est assez considérable pour que j'aie pu choisir. Quand je tiendrai tout mon monde chez moi, je dirai un mot à l'un, un mot à l'autre; j'en ai de tout faits. Ils verront bien que j'ai de bonnes manières; le curé m'aidera, le brigadier de gendarmerie ne me sera pas inutile non plus, parce que, moitié par crainte de l'enfer, moitié par crainte de la force armée, moitié par les raisons que je leur donnerai, moitié sur ce

que je compte que vous ne leur direz pas le contraire, moitié aussi...

PERREL.

Voilà bien des moitiés.

Mme LANOUE, avec la plus grande chaleur.

Monsieur Perrel, il faut en finir; on a eu trop de ménagemens jusqu'ici. Ma pauvre maîtresse, qui m'a laissé quinze cents livres de rentes, disait...

PERREL.

Quinze cents livres de rentes!

Mme LANOUE.

Elle m'en aurait laissé bien davantage; mais avec une famille comme la sienne! Les chouannes faisaient beaucoup d'enfans; elles étaient si malheureuses! Rien qu'en quatre ans madame la marquise en a eu sept. Et comment les mettait-elle au monde, la chère dame? Derrière une haie, au pied d'un arbre, contre un mur, au fond d'un fossé, partout enfin où les douleurs la prenaient. Cela doit vous toucher, monsieur Perrel. Dites-moi que vous n'êtes pas révolutionnaire; non, non, vous ne l'êtes pas. Pourquoi le seriez-vous? vous ne pouvez pas l'être. (A Manette qui apporte une carafe.) Laissez cela, et allez-vous-en. (Manette sort.) Je veux vous convertir. Vous n'avez que deux arpens de biens nationaux, rendez-les à l'Église, il vous en restera encore assez, et vous serez sûr d'être sauvé. Quelque opinion

qu'on ait, c'est toujours une douceur. Vous rendrez ces deux vilains arpens; promettez-le-moi; vous irez plus souvent à la messe; vous observerez les jeûnes et les jours maigres; vous vous confesserez; vous communierez; vous retirerez vos enfans de l'enseignement mutuel pour les envoyer chez les frères. Il le faut; je le veux. C'est convenu, n'est-il pas vrai?

PERREL.

Là, là, comme vous y allez!

MME LANOUE.

Prenez-y garde, nous serons terribles, je vous en préviens. Les prêtres nous ont assurés contre tout événement; l'Autriche et l'Angleterre sont pour nous; la gendarmerie est à nos ordres; ne badinez pas.

PERREL.

Je vous regarde, je vous écoute, et, soit dit sans vouloir vous fâcher, en vérité, si je peux vous comprendre!...

MME LANOUE.

Ce n'est pourtant pas de l'Alcoran. Ce que je dis, c'est ce que j'ai entendu dire si long-temps par des gens d'esprit qui ont des cinquante et des soixante mille francs de place rien que pour penser comme cela. Je parierais que vous en êtes encore aux victoires de la grande armée, vous; c'était donc bien beau? Avez-vous été voir le Calvaire à votre dernier

voyage à Paris ? Laissez-nous faire; nous pensons à l'essentiel. Ne dites rien; ne nous contrariez pas; vous verrez. Vous êtes propriétaire; nous aimons les propriétaires.

PERREL.

Avez-vous jamais été malade ?

Mme LANOUE.

La tête quelquefois.

PERREL.

C'est cela : vous vous mêlez de trop de choses.

Mme LANOUE.

Il y a tant à faire, monsieur Perrel, songez donc. Depuis quinze ans, en quoi a-t-on réussi? Il y a toujours des lois, vous ne pouvez pas dire le contraire; est-ce un gouvernement que cela ? Les Français sont essentiellement révolutionnaires; ils nous regardent en riant; ils aiment mieux être en effervescence que de se reposer dans le pouvoir absolu. Ma défunte maîtresse avait bien raison; il faudrait que le gouvernement allât se camper au milieu de la Bretagne, pour venir ensuite reconquérir le gouvernement : les fidèles Bas-Bretons auraient bientôt purgé la langue française de tous les vilains mots qu'on a inventés pendant la démocratie.

PERREL.

Ça viendra, ça viendra, madame Lanoue. Il n'est

pas possible que des projets aussi sages ne s'accomplissent pas. En attendant, calmez-vous. Je reviendrai plus tard.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Mme LANOUE, ENSUITE Mme LÉGER.

Mme LANOUE.

J'ai dans l'idée qu'il est du comité directeur; mais le voilà terriblement ébranlé. Il faut leur parler ferme; il n'y a que cela. Voyons à d'autres à présent. (A madame Léger qui entre.) Bonsoir, madame Léger. Pourquoi monsieur le greffier n'est-il pas avec vous?

Mme LÉGER.

Son juge de paix lui donne à dîner aujourd'hui, mais il viendra plus tard avec nos enfans.

Mme LANOUE.

Des enfans dans un rout, cela ne se fait guère.

Mme LÉGER.

Vous allez vous moquer de moi, je ne sais pourtant pas encore ce que c'est qu'un rout.

Mme LANOUE.

C'est une assez bonne invention pour les per-

sonnes qui ne sont pas de fortune à recevoir souvent. On donne, dans un hiver, un ou deux routs; c'est comme une revue que l'on passe chez soi de toutes les personnes dont on sait à peu près le nom. Si vous êtes glorieux, vous faites servir des rafraîchissemens plus tôt et avec profusion; si vous êtes avare ou seulement économe, on les sert plus tard et avec prudence.

MME LÉGER.

Mais qu'est-ce qu'on fait de tout ce monde-là?

MME LANOUE.

Quand on leur a ouvert la porte, on ne s'en inquiète plus. C'est une foule où tout le plaisir est d'être serrés les uns contre les autres.

MME LÉGER.

Comme à la foire?

MME LANOUE.

Pas du tout. On n'y chante pas; on n'y danse pas; on n'y joue pas; il n'y a ni marionnettes, ni curiosités : il n'y a qu'une maîtresse de maison qui se trémousse afin qu'on dise le lendemain que son rout était des plus charmans. Ici, ce n'est pas cela; j'ai un but politique. Vous connaissez mes opinions?

MME LÉGER.

Les sœurs en sont très-satisfaites.

Mme LANOUE.

Eh bien, madame Léger, en moins de quinze jours, il faut que, malgré eux, tous vos paysans pensent comme moi.

Mme LÉGER.

Si vous espérez cela, par exemple....

Mme LANOUE.

Dieu le veut... et les plus grands seigneūrs de la cour aussi. La France ne doit pas toujours faire à sa tête non plus; il est bien temps que nous ayons notre tour. J'ai déjà, aux trois quarts, converti monsieur Perrel.

Mme LÉGER.

Bah!

Mme LANOUE.

Sans doute. J'ai une provision de ces raisons de cour auxquelles personne ne peut résister. « N'affligez pas mon cœur, leur dirai-je; ayez de la patience et laissez-vous conduire. J'ai été à Coblentz; j'en sais plus que vous. Je vous assure que les jésuites sont excellens. » Que pourront-ils répondre?

Mme LÉGER, la regardant d'un air étonné.

Rien.

Mme LANOUE.

Au premier abord on est pétrifié de m'entendre

parler comme je fais; on se demande : A qui en veut-elle donc, cette ancienne femme de chambre? Mais peut-on raisonnablement ne passer que pour une femme de chambre quand on a vécu pendant quinze ans auprès d'une maîtresse qui savait tout, et qui était si confiante qu'elle ne me cachait rien? Je connaissais toujours les ministres trois ou quatre jours d'avance; je pourrais dire que j'en ai vu faire.

MME LÉGER.

Connaîtriez-vous ceux actuels, par hasard?

MME LANOUE.

Je ne sais pas s'ils y sont encore.

MME LÉGER.

C'est que nous avons un neveu dont nous désirerions bien faire quelque chose, un substitut, ou approchant. Il n'est pas très-fort sur le droit; mais, s'il était poussé une fois, il nous ferait bien de l'honneur, parce qu'il est pétri d'indignation.

MME LANOUE.

Contre quoi?

MME LÉGER.

Contre tout. C'est un tempérament comme cela. Il est jaune; il est bilieux; il aurait un dévouement d'enfer.

Mme LANOUE.

Eh! eh! madame Léger, si c'est ainsi que vous le dites, il ne serait pas impossible...

Mme LÉGER.

Faites cela, ma bonne petite madame Lanoue, oh! faites cela; nous en serons reconnaissans toute la vie. Nous pensons déjà presque comme vous; que notre neveu devienne substitut, nous penserons tout-à-fait de même. Vous devez avoir de grandes protections; vous avez tant de mérite. Ce jeune homme nous a coûté beaucoup d'argent; le brigadier de gendarmerie, Bonnemain, a de l'estime pour lui, et nos vénérables sœurs lui trouvent je ne sais quoi d'un prédestiné.

Mme LANOUE.

On y songera; on s'en occupera.

SCÈNE VI.

Mme LANOUE, Mme LÉGER; M. LÉGER, un peu ivre.

M. LÉGER.

Me voici, moi.

Mme LÉGER.

Bonhomme, pourquoi n'as-tu pas amené les enfans?

M. LÉGER.

Pourquoi? pourquoi? Parce que, lorsque j'ai été à la maison pour les prendre, les petits drôles se sont mis à tourner autour de moi de telle sorte que je n'ai jamais pu en venir à bout.

Mme LANOUE, à madame Léger.

Qu'est-ce qu'il a donc votre mari?

Mme LÉGER.

Je n'aime pas qu'il dîne dehors.

M. LÉGER.

On va donc faire le sabbat chez vous ce soir, madame Lanoue?

Mme LÉGER.

Tais-toi, bonhomme, tais-toi.

M. LÉGER.

C'est monsieur le maire qui a dit cela à table chez monsieur le juge de paix.

Mme LANOUE.

Comment osez-vous parler du maire devant moi? Ignorez-vous que j'ai fait à sa femme une visite qu'elle ne m'a pas rendue?

M. LÉGER.

Cela n'ôte rien à la moralité du maire, madame Lanoue; cela n'empêche pas que ce soit un brave homme, un digne administrateur qui a promis de

nous enterrer tous indistinctement, malgré le curé qui voudrait choisir.

MME LÉGER.

Finis donc, bonhomme. (A madame Lanoue.) Mon mari a d'excellentes opinions ordinairement; mais, quand il a dîné en ville, il n'en est plus le maître.

MME LANOUE.

Une autorité doit-elle jamais dîner à ce point-là?

MME LÉGER.

Le greffier d'un juge de paix est une si petite autorité.

MME LANOUE.

J'en conviens, mais dans aucune circonstance il ne doit oublier que ses paroles portent coup.

M. LÉGER.

Je vais vous dire, madame Lanoue: quoique salariées, les autorités ne peuvent pas s'empêcher d'être un peu comme tout le monde; il ne faut pas leur en vouloir. Demandez plutôt à monsieur Tassin, qui a la meilleure tête du pays.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. TASSIN.

M. TASSIN.

Ne me compromettez pas, monsieur Léger; je n'ai pas la meilleure tête du pays. Je suis arpenteur; mon métier est de toiser; je toise et je m'en tiens là.

M. LÉGER.

C'est au mieux. Je toise aussi, moi; mais ce sont les gens que je toise, et ça me les rapetisse bien.

Mme LANOUE.

Ça ne vous rapetisse pas monsieur le maire, à ce qu'il me semble.

M. LÉGER.

Monsieur le maire est à part, il ne reçoit pas d'appointemens; je ne toise que ceux-là.

Mme LANOUE.

Dans quel pays suis-je tombée, bon Dieu!

Mme LÉGER.

Mais croyez bien, madame Lanoue, que mon

mari parlerait tout autrement s'il n'avait pas un petit verre de vin dans la tête.

M. LÉGER, avec gaieté.

In vino veritas, maman Lanoue. Mettez un petit verre de vin dans la tête de tout le monde, et tout le monde parlera comme moi.

MME LANOUE.

Toiser les gens qui reçoivent des appointemens!

M. LÉGER.

Expliquons-nous; et qui ne font rien pour les gagner.

MME LANOUE.

Ne faut-il pas que l'argent aille à quelqu'un?

M. LÉGER.

On en laisserait un peu plus à ceux à qui on le prend.

M. TASSIN.

Je ne dis pas mon opinion; mais je suis assez de cet avis-là.

MME LANOUE.

Vous êtes des carbonari, des francs-maçons, des révolutionnaires qui prêchez les gouvernemens à bon marché pour aggraver la circulation.

M. TASSIN.

C'est entraver que vous voulez dire.

Mme LANOUE.

Cela ne fait rien. Je suis forte là-dessus; c'est ce qui mettait le plus en fureur tous les amis de ma défunte maîtresse. De grands seigneurs, qui ont des places, ne font-ils pas plus de dépense que des boutiquiers, des industriels? Sont-ce des épiciers qui feront peindre des armoiries sur leurs voitures? Le luxe est nécessaire dans une grande monarchie; mais il faut qu'il n'y ait que ceux qui ont le droit d'en avoir qui en aient.

M. LÉGER.

Tudieu! madame Lanoue, comme vous dégoisez. Si les femmes de chambre de Paris sont toutes des commères comme vous, elles n'y vont pas de main morte.

Mme LANOUE, à madame Léger.

Votre neveu a beau être jaune, madame Léger, je vous prie toujours de ne pas compter sur moi pour lui trouver une place.

SCÈNE VIII.

Mme LANOUE, M. ET Mme LÉGER, M. TASSIN, UN FERMIER, SA FEMME, ET CLAUDINE LEUR FILLE.

LE FERMIER.

Queuque vous voulez donc faire de nous autres, madame Lanoue? Y a une heure que nous sommes dans votre cour à attendre que ça commence.

LA FERMIÈRE.

Vot' violoneux n'est seulement pas encore venu. C'te jeunesse s'ennuie.

CLAUDINE.

Non, ma mère, nous ne nous ennuyons pas; c'est bien joli comme ça.

Mme LANOUE.

Je veux embrasser cette charmante enfant. (Elle embrasse Claudine.) Comment s'appelle-t-elle?

CLAUDINE.

Claudine, Madame, pour vous servir.

Mme LANOUE.

Elle répond comme un petit ange. Il y a donc

quelques gens comme il faut par ici ? Elle n'a pas appris cela toute seule.

M. LÉGER.

Mais j'espère bien que nous sommes tous des gens comme il faut.

Mme LANOUE.

Vous ne vous doutez seulement pas de ce que c'est qu'un rout, et cette enfant en a le sentiment ; elle devine que c'est une petite cohue tout-à-fait dans le goût anglais.

LE FERMIER, à sa fille.

Est-ce que vraiment t'as deviné ça, toi ?

CLAUDINE.

Oui, mon père ; car je voudrais qu'il y en eût tous les jours.

Mme LANOUE.

Bien, bien, ma belle petite.

LE FERMIER.

Mais ils gèlent tous en bas.

Mme LANOUE.

Ils n'ont qu'à monter ici.

LA FERMIÈRE.

Et pis après ?

Mme LANOUE.

Ils seront dans une chambre.

LE FERMIER.

Et ensuite?

Mme LANOUE.

Un rout n'est pas autre chose que cela.

LE FERMIER, à demi-voix à M. Léger.

Dites donc, monsieur Léger, est-ce qu'elle perd la tête?

M. LÉGER.

Il faudrait savoir d'abord si elle en a jamais eu.

LA FERMIÈRE.

En conscience, madame Lanoue, vous ne nous ferez pas croire que vous nous ayez dérangés rien que pour nous entasser dans votre chambre.

Mme LANOUE.

Allez en Angleterre.

LE FERMIER.

Laisse donc, femme, il y a queuque chose là-dessous.

LA FERMIÈRE.

Je voyons ben que madame Lanoue a mis des fleurs dans ses pots, et que son quinquet est allumé; mais c'est bentôt vu.

Mme LANOUE.

Têtes de fer que vous êtes, je vous dis que c'est un rout.

LE FERMIER.

Raoute, raoute tant que vous voudrez; mais faites-nous faire queuque chose.

Mme LANOUE.

Patientez ; on vous donnera du pain et du beurre.

LA FERMIÈRE.

J'en avons chez nous.

Mme LANOUE.

Et du thé.

LE FERMIER.

Je ne sommes pas malades.

M. LÉGER, riant.

Ah! ah! ah! ah!

Mme LANOUE.

Vous le faites donc exprès? Ne me tourmentez pas. J'ai invité tous les gros bonnets du village dans de si bonnes intentions! Je veux vous rendre monarchiques et religieux, mes enfans.

M. TASSIN.

Je ne m'explique pas; mais nous le sommes peut-être plus que vous.

Mme LANOUE.

A la bonne heure; mais vous ne l'êtes pas comme moi.

M. TASSIN.

C'est que nous ne sommes pas pensionnés pour cela.

Mme LANOUE.

Donc vous pouvez vous tromper dans vos opinions.

M. TASSIN.

Si je me trompe, je me trompe pour rien.

Mme LANOUE.

Est-ce la révolte que vous prêchez?

Mme LÉGER.

Il n'y a pas de révolte, madame Lanoue.

Mme LANOUE, à Claudine.

Vous me comprenez, vous, aimable créature? Nous comptons sur la jeunesse; la jeunesse est toujours bonne, quand elle n'est pas intriguée par la malveillance.

M. LÉGER, la reprenant.

Instiguée.

Mme LANOUE.

Taisez-vous; ne corrompez pas cette enfant. La fidélité est la première des vertus, Claudine.

CLAUDINE.

Entendez-vous, mon père?

Mme LANOUE.

N'écoutez pas vos parens.

M. LÉGER.

Jolie éducation!

CLAUDINE.

Eh! ben oui, monsieur Léger, puisque madame Lanoue est pour moi, et qu'elle est aussi pour la fidélité, je ne cache pas que je n'ai jamais aimé qu'Ambroise, et que je n'aimerai jamais que lui. Quand je suis avec Ambroise, je n'ai pas besoin d'autre chose. Les autres peuvent vouloir de la danse et des violons; moi je ne veux qu'Ambroise; et je vas le retrouver en bas, pour qu'il ne s'ennuie pas trop à m'attendre.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

Mme LANOUE, M. ET Mme LÉGER, M. TASSIN, LE FERMIER ET LA FERMIÈRE.

M. LÉGER, à madame Lanoue.

Est-ce là une déclaration de principes? Vous devez être contente.

Mme LANOUE.

Cette malheureuse révolution a pénétré partout. Une jeune fille pure et naïve en apparence, quand on lui parle de fidélité, s'imagine qu'on lui parle d'un amour grossier pour un paysan.

Mme LÉGER.

Ambroise est beau garçon.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LE MAITRE DE POSTE.

Mme LANOUE.

Monsieur le maître de poste, nous sommes dans un maudit village que je ne parviendrai jamais à réunir.

LE MAÎTRE DE POSTE.

Vous avez plus de trente personnes en bas.

Mme LANOUE.

Réunir à la bonne cause.

LE MAÎTRE DE POSTE.

Réunir à la bonne cause! Mais ne devrait-on pas aussi se réunir un peu à nous, et ne pas nous tourmenter comme on fait.

Mme LANOUE.

Encore un qui se plaint.

LE MAÎTRE DE POSTE.

Ne vient-on pas de nous retirer tout nouvellement une malle-poste, pour la faire passer sur

l'autre route, soi-disant parce que l'autre route pense mieux que nous.

MME LANOUE.

Dame! si c'est vrai qu'elle pense mieux que vous.

LE MAÎTRE DE POSTE.

Toutes les routes pensent de même. On parle aussi de nous ôter les deux diligences qui nous restent.

LA FERMIÈRE.

Il ne manquera plus que ça pour achever l'auberge que tient mon frère; il sera obligé de mettre la clef sous la porte.

MME LANOUE.

Tous les maîtres de poste et tous les aubergistes qui sont sur cette route-ci pourraient dire la même chose.

LE FERMIER.

Je ne les empêchons pas.

MME LANOUE.

Dès qu'une mesure est générale, on n'a pas le droit de se plaindre; vous semblez n'être satisfaits que quand vous êtes mécontens. Il serait bien plus simple de rester tranquille et de ne rien dire : c'est le vrai dévouement.

LE MAÎTRE DE POSTE.

Nous ne voudrions qu'une chose; c'est que ces

messieurs de Paris, qui se battent à qui nous gouvernera, eussent de temps en temps de bonnes idées pour la France.

M. LÉGER.

On les paierait à part pour cela, parce qu'il faut être juste; on sait bien que ce n'est pas dans leur besogne ordinaire.

LE FERMIER.

De bonne foi, quand il fait des saisons comme celles que nous avons depuis deux ans, à leur place je ne pourrais pas m'empêcher d'avoir queuque pitié.

Mme LANOUE.

C'est votre presse périodique qui vous apprend à être malheureux. (Au fermier.) Voyons, bonhomme, que lisez-vous?

LE FERMIER.

Je ne lisons pas; je ne savons pas lire.

Mme LANOUE.

Si vous ne savez pas lire, vous devez être pour nous.

LA FERMIÈRE.

Qui donc c'est-i vous?

Mme LANOUE.

L'ancien régime, où les gens de campagne étaient

si heureux. Êtes-vous faits pour être politiques? On ne vous demande rien.

LA FERMIÈRE.

Que nos enfans; c'est une bagatelle!

LE FERMIER.

Et de l'argent.

Mme LANOUE.

L'argent! l'argent! c'est leur mot d'ordre à tous; ils n'ont que cela à la bouche. Cette vilaine révolution a rendu les Français avares à un point que cela fait frémir. Dieu merci! les gouvernemens ne partagent pas ces idées mesquines. Les gouvernemens voient de haut.

M. LÉGER, avec ironie.

Oui, les gouvernemens ont l'air de voir de haut, parce qu'ils ne se soucient de rien.

Mme LANOUE.

Il faut des coups d'État; il faut des coups d'État; et il y en aura; et vous ne pourrez pas dire qu'on vous prend en traître : il y a assez de temps qu'on vous y prépare. Quand la France aura de bons malheurs, nous verrons si elle s'amusera encore à ergoter sur des matières qui ne la regardent pas. Moi, qui n'étais venue dans ce village que parce qu'on m'avait assurée que l'esprit y était excellent et la vie à bon marché.

M. LÉGER.

Ça fait deux motifs.

Mme LANOUE.

Ai-je été trompée! Je ne trouve que des ingrats, des cœurs endurcis, des révoltés, des incendiaires qui ne parlent que d'économie, d'horreurs; qui voudraient dépouiller tout ce qui est au-dessus d'eux.

LA FERMIÈRE, à demi-voix aux autres personnages.

Ne la contrarions pas; elle n'est plus jeune : il est ben possible que sa tête déménage.

Mme LÉGER.

Pauvre femme! Elle est folle de bonne foi, au moins.

M. TASSIN.

C'est très-touchant!

SCÈNE XI.

Mme LANOUE, M. ET Mme LÉGER, LE FERMIER, LA FERMIÈRE, M. TASSIN, LE MAITRE DE POSTE; BONNEMAIN, BRIGADIER DE GENDARMERIE.

Mme LANOUE.

Arrivez, arrivez, monsieur Bonnemain. Vous

montez à cheval, vous êtes brigadier de gendarmerie; pourquoi n'avez-vous pas combattu les mauvaises doctrines de ce village?

M. LÉGER.

Quand on est à cheval, c'est si facile!

BONNEMAIN.

Qu'est-ce donc que vous disiez?

LE FERMIER.

Ma fine, nous parlions quasi politique.

M. LÉGER.

Et comme vous êtes militaire, vous savez bien, monsieur Bonnemain, que cela ne vous regarde pas.

BONNEMAIN.

C'est juste : il y a un ordre du jour là-dessus.

M[me] LANOUE.

A quoi servez-vous donc? Ne devez-vous pas soutenir ce qu'on veut faire?

M. TASSIN.

Tenez, madame Lanoue, sans dire ce qu'on pense, on peut bien dire ce qu'on a vu. Vous devez vous rappeler qu'il y a eu un gouvernement qu'on nommait le Directoire; les gendarmes ne lui manquaient pas, ni les canonniers, ni les canons. Un jour, pour se faire respecter, il s'avise d'envoyer tout

celà sur une des terrasses des Tuileries; les promeneurs viennent comme de coutume, et même en plus grand nombre que de coutume, pour voir ce qu'on ferait. On ne fit rien. Le Directoire était usé, on le sentait; si bien que les canonniers, avec leur mèche allumée, regardaient les promeneurs, et les promeneurs regardaient les canonniers avec leur mèche allumée. Je ne sais pas de quel côté on commença à rire; mais ça finit par être tout le monde, canonniers, promeneurs, jusqu'aux canons et aux mèches allumées. Il y a des temps où on ne peut plus être sérieux.

MME LANOUE, effrayée.

Mes amis, je ne vous veux pas de mal; vous pouvez avoir raison et moi tort. Je vous prêche la morale la plus pure; je vous engage à ne pas tenir à l'argent autant que vous le faites. Quoi de mieux? Vous savez le proverbe : PAYEZ, ET VOUS SEREZ CONSIDÉRÉ.

M. LÉGER.

Voilà qui est bien. Mais ceux qui sont payés, qu'est-ce qu'ils seront?

MME LÉGER, avec impatience.

Ils seront payés, bonhomme; car tu es trop méchant aujourd'hui.

M. LÉGER.

Laisse donc, madame Léger: nous plaisantons.

Madame Lanoue plaisante en parlant de coups d'État; moi je plaisante pour lui répondre; sans cela la conversation finirait.

Mme LANOUE, affectant de rire.

Eh! mais, sans doute. Nous ne sommes méchans ni les uns, ni les autres. (Bas à Bonnemain.) La viláine engeance! Je me suis mise trop à découvert. J'avais cru que tout me serait facile avec des gens de rien comme ceux-ci.

BONNEMAIN.

Il y a tant de gens de rien.

Mme LANOUE.

Vous n'avez pas mis vos gendarmes autour de la maison?

BONNEMAIN.

A quoi cela aurait-il servi?

Mme LANOUE.

Pour des routs, c'est assez l'usage. Je vous avoue que la peur me gagne.

BONNEMAIN.

Faites comme on fait, ayez l'air menaçant.

Mme LANOUE.

M'assurez-vous que je les intimiderai?

BONNEMAIN.

Essayez.

MME LANOUE, haut.

Messieurs, je suis bonne, très-bonne, trop bonne peut-être; mais je déclare que je ne souffrirai pas qu'on m'insulte chez moi.

MME LÉGER, avec douceur.

On ne vous insulte pas, madame Lanoue.

MME LANOUE, élevant la voix davantage.

Si fait, on m'insulte. On doit deviner mes opinions et s'y confirmer.

M. LÉGER, la reprenant.

S'y conformer.

MME LANOUE.

Quand on a l'air de se plaindre du gouvernement, c'est à mes yeux comme si on se plaignait de moi. Je suis pour les prérogratis.

M. LÉGER.

Prérogatives.

LA FERMIÈRE.

Ils parlent latin; mon homme, allons-nous-en.

LE MAÎTRE DE POSTE.

Est-elle drôle, cette madame Lanoue? A qui en a-t-elle?

MME LANOUE.

C'est vous qui êtes un drôle.

LE MAÎTRE DE POSTE, riant.

Oui, madame Lanoue.

Mme LANOUE, avec exaltation.

Je serais martyre au besoin.

M. LÉGER, riant.

Oui, madame Lanoue.

Mme LANOUE.

Et le pape est au-dessus de tout.

LE FERMIER.

Oui, madame Lanoue.

Mme LANOUE.

Si les gendarmes français ne font pas leur devoir, nous en appellerons d'autres. Le monde est assez grand.

M. TASSIN.

Halte-là, s'il vous plaît. Il y a des folies dont on peut rire; il y en a d'autres qu'on ne doit pas supporter. De quel droit nous menacez-vous? Avons-nous été vous chercher? Nous sommes comme nous sommes, vous ne nous changerez pas. Si vous vous déplaisez parmi nous, retournez d'où vous venez; et bon voyage.

M. LÉGER.

Allons, allons, papa Tassin, vous prenez les choses trop au sérieux.

M. TASSIN, se calmant.

Vous avez raison; mais on est si peu accoutumé à entendre de pareils radotages...

Mme LANOUE.

Monsieur Bonnemain, faites-moi le plaisir, je vous prie, de renvoyer tous ces gens-là.

BONNEMAIN, bas.

Je suis seul.

Mme LANOUE.

N'importe. J'écrirai à Paris; je vous ferai avoir de l'avancement. Vous aurez déjoué une conspiration : rien ne fait plus d'honneur. Ah! mon Dieu, on devrait...... Est-ce qu'on ne pourrait pas?...... Je voudrais...... Mais regardez-les donc; ils ne bougent pas. Approchez-vous de la fenêtre, monsieur Bonnemain, pour voir ce que font les autres; ils doivent avoir des ramifications....

BONNEMAIN.

Non. Ils dansent.

Mme LANOUE.

Ils dansent! voyez-vous? Ils savent que c'est un rout, et ils dansent. C'est pour renverser les usages reçus. Ma tête s'embrouille. Qu'il est pénible d'avoir à lutter contre l'effervescence.......... N'est-ce pas comme cela qu'on dit?......... Quand il n'y a pas d'étrangers pour soutenir un gouvernement, tout va

de travers. Juste ciel! qu'est-ce donc qu'ils crient? N'est-ce pas *vive la liberté?*

MME LÉGER, lui frappant dans la main.

Madame Lanoue! madame Lanoue! vous vous faites mal.

MME LANOUE.

Ils crient Vive la Charte! au moins.

LE MAÎTRE DE POSTE.

Avait-elle invité le chirurgien? Sait-on s'il est en bas?

MME LANOUE.

Ceux qui vivaient il y a deux cents ans ne connaissaient pas leur bonheur!

MME LÉGER.

Que c'est triste de voir quelqu'un dans cet état-là!

MME LANOUE.

Le bruit augmente. C'en est fait de moi. C'est la révolution. Ils vont tout mettre au pillage. Mes amis, ne m'abandonnez pas. Vous êtes plus raisonnables qu'eux; faites-leur donc entendre que les peuples sont bien plus heureux quand ils souffrent tout, que quand ils regimbent contre tout. Si je n'avais pas perdu un album, un petit livre où ma défunte maîtresse avait écrit de si belles choses! Mais enfin

apprenez-leur toujours qu'il y a jusqu'à des cardinaux à la tête de nos affaires; peut-être cela les calmera-t-il.

M. LÉGER.

Ils verront moins en noir.

Mme LANOUE.

Nous voulions ramener le beau siècle... (Elle s'arrête et écoute.) Ils montent l'escalier! (Elle se laisse tomber sur un siége.) Jésus! Maria!

On entend en dehors le refrain d'une ronde sur l'air :

Et voilà la vie que les moines font.

Le monde est un' danse
Où l'bon Dieu nous lance :
Dès qu'elle commence
On n'peut plus r'culer.

Mme LANOUE.

On ne peut plus reculer! Est-ce contre moi qu'ils ont fait cette chanson?

LA FERMIÈRE.

Oh ben oui!

Mme LANOUE.

On ne peut plus reculer. Si on ne pouvait plus

reculer, tout serait donc fini? (Bas en se détournant.) Les monstres!

(Une troupe de gens de village entre en dansant, tandis que madame Lanoue, entourée de tous les autres personnages, paraît terrifiée.)

SCÈNE XII.

Mme LANOUE, M. ET Mme LÉGER, M. TASSIN, LE MAITRE DE POSTE, LE FERMIER, LA FERMIÈRE, BONNEMAIN; GENS DE VILLAGE SE TENANT TOUS PAR LA MAIN, ET FORMANT UNE RONDE.

UNE JEUNE FILLE, chantant.

Voyez notre danse,
Elle est sans façon.
Si c'est votr' conv'nance,
Entrez dans le rond.
Prenez votre place
Sans fair' la grimace.
Dansez avec grace.
Et pas à r'culons.

(On danse.

Mme LANOUE, entre ses dents.

On reculera, malgré vos chansons séditieuses, intrigans que vous êtes, impies, athées.

JEUNE FILLE, chantant.

Gens de haut étage
Voudraient n'plus danser;
Ils trouv' qu'à leur âge
C'est dur d'avancer.
Restez en arrière
Si c'est vot' manière;
Mais un' danse entière,
Ne peut pas r'culer.

(On danse.)

Mme LANOUE, avec violence.

Vous serez damnés; le ciel tombera sur vous; c'est comme si c'était fait.

(Les paysans sont au moment d'éclater de rire; mais madame Léger et la fermière leur font signe de se taire.)

Mme LÉGER.

Ne riez pas, je vous en prie; dans l'état où elle est, vous pourriez lui faire bien du mal.

LA FERMIÈRE.

La tête n'y est plus. Laissons-la seule.

PLUSIEURS PAYSANS.

Oui, oui, laissons-la seule.

UN PAYSAN.

Et allons danser autre part.

(Ils sortent tous, à l'exception de M. Léger et de madame Lanoue.)

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

Mme LANOUE, M. LÉGER.

Mme LANOUE, après quelques momens de silence.

Je leur ai dit qu'ils étaient damnés, et ça n'a pas eu l'air de leur faire grand'chose.

M. LÉGER.

Ça ne leur a rien fait du tout. Depuis six ans on leur répète cela tous les dimanches, ils y sont accoutumés.

Mme LANOUE.

Je regretterai toute ma vie cet album de feu madame la marquise; ça leur aurait fait plus d'effet que toutes les damnations possibles. C'était joli! Imaginez-vous, monsieur Léger, des plaisanteries de ducs et de princes, des bons mots d'émigrés, des

épigrammes charmantes contre la révolution, faites tant à Versailles qu'à Coblentz; et puis, outre cela, des maximes, des sentences sérieuses, comme celle-ci, par exemple : Si veut le roi, si veut la loi. C'est fort, n'est-ce pas?

M. LÉGER.

C'est même très-fort.

Mme LANOUE.

J'avais fait un paquet de tout cela, avec un tas de vieux ridicules qui venaient de madame; quelqu'un aura mis la main dessus.

M. LÉGER.

Ne le regrettez pas trop cependant; je doute que vous en ayez tiré le parti que vous croyez. Vous venez de Paris, de la cour surtout, où il y a tant d'espèces de monde! Ici nous sommes des gens tout simples qui ne comprenons pas les finesses; vous avez pu vous en apercevoir.

A GENS DE VILLAGE, TROMPETTE DE BOIS.

LA DISGRACE,

OU

IL N'Y A PAS DEUX ESPÈCES D'ANTICHAMBRES.

PERSONNAGES.

LE MARGRAVE.
LA MARGRAVE.
MADAME DE ROSEMBERG, dame d'honneur.
L'ÉVÊQUE DE NEUBRUNN.
LE PRÉSIDENT DE BUTTLER.
LE GRAND-MARÉCHAL.
LE CONSEILLER LINCK.
MADAME DE WALTER.
MADAME DE RUDENS, mère de madame de Walter.
LE COMTE DE BURCSHAL.
MADAME DE FURTZBOURG.
RODOLPHE, frère de madame de Rosemberg.
LA BARONNE DE GREENSCHLOFF.
SOPHIE DE BRISNAW.
MADAME DE TELLFINGEN, dame d'atour.
ABRAHAM, joaillier.
FRANZ, marchand de modes.
LOUISE, femme de chambre de madame de Rosemberg.
BIBER, chasseur de madame de Rosemberg.
MADEMOISELLE KOHLD, au service de madame de Walter.
DAMES de la Margrave.
CHAMBELLANS.
PAGES.

La scène se passe dans une principauté d'Allemagne.

LA DISGRACE.

SCÈNE I.

(Le salon de madame de Rosemberg.)

LOUISE, BRODANTE, ENSUITE BIBER.

BIBER, arrivant sur la pointe des pieds.

MADEMOISELLE Louise !

LOUISE.

Mon Dieu, Biber, je vous ai défendu cent fois de me parler dans le jour.

BIBER, avec naïveté.

J'ai dit : Mademoiselle Louise.

LOUISE.

C'est égal; madame se doute déjà de quelque chose, et avec l'humeur qu'elle a, depuis hier surtout...

BIBER.

Je voulais vous demander des nouvelles de la cour.

LOUISE.

C'est toujours de même.

BIBER.

La princesse ne s'apaise donc pas?

LOUISE.

Non. Allez-vous-en.

BIBER.

Écoutez, mademoiselle Louise; je vais faire comme si je nettoyais cette console; vous, continuez à broder; de cette façon-là, il entrerait quelqu'un, que ça aurait l'air tout naturel.

LOUISE.

Je ne veux pas.

BIBER.

Vous me refusez toujours.

LOUISE.

Ne dites donc pas des bêtises.

BIBER.

Mais c'est vrai. Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire à ce que deux personnes en service dans la même maison se trouvent, par hasard, dans la même pièce?

LOUISE.

Si c'était autre chose que la curiosité encore qui vous attirât auprès de moi.

BIBER.

Que vous êtes maligne! Vous savez bien à quoi vous en tenir. Au fait, ce que je vous demande ne m'intéresse que parce que c'est à vous que je le demande. Qu'est-ce que ça me fait à moi que madame soit brouillée avec la Margrave? Elle peut bien se passer de sa place; on dit que ses gages ne sont pas déjà si forts.

LOUISE.

Ses gages! Vous parlez comme s'il était question de gens comme nous.

BIBER.

Eh bien! comment dit-on pour eux autres?

LOUISE.

On dit traitement. Mais ce n'est pas pour cet argent-là que madame a le plus de chagrin.

BIBER.

Est-ce qu'elle aimait vraiment la princesse?

LOUISE.

Ce ne serait pas encore là une raison.

BIBER.

Alors, c'est donc l'honneur que cela lui faisait?

LOUISE.

Voilà. La place de madame était extrêmement honorable, et tellement honorable, que je crains

bien qu'en la perdant elle ne soit obligée de diminuer sa dépense.

BIBER.

Je ne vous comprends pas.

LOUISE.

Mais sans doute. Une place extrêmement honorable à la cour est une place qui rapporte extrêmement d'argent.

BIBER.

Expliquez-vous donc. Vous disiez tout à l'heure que ce n'était pas pour l'argent.

LOUISE.

Pour l'argent du traitement. Mais le reste, ce qu'on appelle les droits qui sont comme un pillage autorisé, les graces, les faveurs que l'on fait obtenir, les services que l'on reçoit des ministres et de tous les gens qui possèdent de grands emplois.... Une dame d'honneur qui était toujours dans l'oreille de sa maîtresse; vous jugez que ça se paie. Madame était chez la Margrave comme est ici notre femme de charge, à qui vous donnez de temps en temps des boîtes de confitures, quoique vous ne puissiez pas la souffrir, parce que vous savez bien que d'un autre côté ça n'est pas perdu.

BIBER.

La vieille madame Miller peut bien prendre ce

qu'on lui donne; mais madame qui est si fière.....

LOUISE.

Aussi n'est-ce pas des confitures qu'on lui offre.

BIBER.

J'entends bien.

LOUISE.

Par exemple, tous les concerts, tous les divertissemens que nous avons donnés cet hiver, ça n'a rien coûté à madame, et nous avons cependant eu l'étrenne de tous les virtuoses qui sont passés par la ville; mais le directeur du théâtre, qui voulait être nommé directeur des concerts du palais, n'a pas manqué son coup non plus.

BIBER.

C'est bien commode de divertir la cour pendant trois mois à si bon marché.

LOUISE.

Je ne suis que femme de chambre de madame, moi; eh bien! regardez cette bague-là.

BIBER, avec humeur.

Louise, qu'est-ce que cela signifie?

LOUISE.

Bon. Appelez-moi Louise tout haut. Criez plus fort.

BIBER, baissant la voix.

Je veux savoir comment vous avez eu ce diamant.

LOUISE.

Parce qu'on me l'a donné pour la peine de remettre à madame un petit chiffon de papier.

BIBER.

Un petit chiffon de papier!

LOUISE.

Oui, le bourgmestre de Staurback qui veut être autorisé à faire payer aux voyageurs plus de chevaux de poste qu'il ne leur en fournit, afin de gagner davantage.

BIBER.

Je ne vois pas ce que madame peut faire à cela.

LOUISE.

Sans notre disgrace, nous n'aurions pas été embarrassées; et même, malgré notre disgrace, je n'en désespère pas.

BIBER.

Dites-moi donc au juste le sujet de cette disgrace; car si madame n'aimait pas beaucoup la Margrave, il est certain du moins que la Margrave...

LOUISE, l'interrompant.

Aimait madame? Pas davantage. Elle l'avait choisie de préférence pour la tourmenter un peu plus que les autres, et parce que ça l'amusait de faire

croire qu'elle avait de l'attachement pour quelqu'un; voilà tout. Madame a donc demandé cette permission de trois jours pour aller à sa terre; mais elle n'a pas été plus tôt partie que la princesse a trouvé charmant de lui écrire tout de suite, comme une amie qui ne peut pas être un instant sans s'occuper de son amie. Elle lui a dépêché un courrier qui devait arriver en même temps que nous. En passant par Spiegelberg, la bonne madame Schwarz, qui fiançait sa fille, nous a retenues quelques heures; le courrier ne nous trouvant pas au château est revenu, par conséquent, sans réponse; de sorte que la Margrave a jeté les hauts cris. « Madame l'avait trompée; madame avait dit qu'elle allait à sa terre, et madame était allée autre part. Où était-elle allée? Pourquoi lui avait-elle fait un mensonge? » Quand une princesse crie contre quelqu'un, il y a toujours de bonnes amies qui prennent la défense de ce quelqu'un-là de manière à mettre les choses au pis. Madame de Kalb, madame de Wurms, toutes les commères de la cour ne s'y sont pas épargnées, à ce qu'il paraît, puisqu'il est défendu à madame de se présenter désormais devant la Margrave.

BIBER.

Quelque réforme que fasse madame, cela ne peut pas tomber sur nous. Il lui faudra toujours bien une

femme de chambre et un chasseur. Ainsi cela nous est égal : nous n'y perdrons rien.

LOUISE.

Je ne m'y fie pas. Elle s'arrangera pour renvoyer quelqu'un. Elle a tant répété qu'elle se ruinait pour faire honneur à sa maîtresse, qu'elle ne voudra pas en avoir le démenti. Elle a déjà parlé de voyager en France.

BIBER.

Ah? que j'aimerais cela.

LOUISE.

Ne l'entends-je pas?

BIBER.

C'est elle-même : je me sauve.

(Il s'enfuit.)

(La comtesse de Rosenberg entre.)

LA COMTESSE, avec humeur.

Que faites-vous ici?

LOUISE.

Madame sait bien que c'est ma place ordinaire.

LA COMTESSE.

Vous n'étiez pas seule.

LOUISE.

Madame, je crois que Biber est venu un instant pour nettoyer les meubles.

LA COMTESSE, avec ironie.

Vous croyez? Vous n'en êtes pas sûre? Allez, Mademoiselle, et dites à monsieur Hutten de faire le compte de Biber.

LOUISE.

Madame le renvoie?

LA COMTESSE.

Exécutez mes ordres.

(Louise sort.)

LA COMTESSE, seule.

Disgraciée! je suis disgraciée! Combien de fois encore serai-je obligée de répéter ce terrible mot avant d'y être accoutumée? Je ne suis plus rien à la cour! C'est impossible. Non, non, c'est impossible. Que pourra faire sans moi cette princesse sans caractère, sans esprit, incapable d'écrire le plus petit billet? Ne craindra-t-elle pas de perdre la réputation que je lui avais faite?..... A quoi vais-je penser? Si on lui a persuadé qu'elle compromettrait sa dignité en me rappelant, elle ne me rappellera jamais. Ingrate! Une femme se conduire aussi durement avec une autre femme?

(Elle reste quelque temps pensive, et tout à coup elle sonne; Louise paraît.)

LA COMTESSE, avec douceur.

Louise, j'avais de l'humeur en entrant dans ce

salon; je ne sais pas trop ce que je vous ai dit; il ne faut plus y penser.

LOUISE.

Madame tient-elle toujours à ce que je parle à monsieur Hutten?

LA COMTESSE.

Non, non; c'est inutile, Louise.

LOUISE.

Je remercie madame pour ce pauvre Biber.

LA COMTESSE.

Laissez-moi à présent, Louise. (Louise sort.) C'est un exemple que je donne à la Margrave. Il me semble que, pour peu qu'on ait le cœur bien placé, c'est ainsi qu'on doit agir: mais les princes ne croient rien devoir à personne.

LOUISE, annonçant.

Monseigneur l'évêque de Neubrunn.

(Elle sort.)

LA COMTESSE, allant au-devant de l'évêque.

Ah, Monseigneur, que je suis reconnaissante.

L'ÉVÊQUE.

Mon devoir n'est-il pas de consoler les affligés?

LA COMTESSE, soupirant.

Ah!

L'ÉVÊQUE.

C'est au château de Lenstenn que j'ai appris cette

fatale nouvelle. Vous jugez si j'ai eu hâte de faire mettre mes chevaux. Mais dites-moi que ce n'est pas aussi terrible qu'on me l'a raconté. Vous n'avez pas perdu tout espoir?

LA COMTESSE.

J'en conserve bien peu.

L'ÉVÊQUE.

Le grand-maréchal vous avait-il effectivement préparé une fête?

LA COMTESSE.

Voici la première fois que j'entends parler du grand-maréchal dans cette affaire.

L'ÉVÊQUE.

Je vous en fais la question parce qu'on m'en a fait le propos. Pour moi personnellement.... vous savez bien... Mais vous n'avez pas été à votre terre comme vous l'aviez dit à Son Altesse.

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi.

L'ÉVÊQUE.

Pourquoi le courrier ne vous y a-t-il pas trouvée?

LA COMTESSE.

Je suis lasse de raconter ces détails; mais enfin, puisque vous les ignorez, il faut bien que je vous

les apprenne. Je me suis arrêtée chez madame Schvarz, mais deux heures tout au plus, pour complimenter sa fille qu'elle fiançait ce jour-là à un petit Polonais, neveu du grand-maréchal. Je devine à présent que c'est cela qui a mêlé le nom du grand-maréchal dans les contes que l'on aura pu faire.

L'ÉVÊQUE.

Et ensuite?

LA COMTESSE.

Ensuite j'ai continué ma route, et je suis arrivée une heure peut-être après le départ de ce malheureux courrier.

L'ÉVÊQUE.

Vous n'avez pas écrit aussitôt à la princesse?

LA COMTESSE.

Je n'ai pas perdu un seul instant, au contraire.

L'ÉVÊQUE.

A la bonne heure. On m'avait assuré que vous ne lui aviez pas écrit.

LA COMTESSE.

Mais, à mon retour, j'ai trouvé ma lettre qu'elle m'avait renvoyée sans l'ouvrir.

L'ÉVÊQUE.

C'est incroyable.

LA COMTESSE, soupirant.

C'est pourtant comme cela.

L'ÉVÊQUE, après un moment de réflexion.

Il faut convenir d'une chose; une princesse est une princesse.

LA COMTESSE.

Quel crime avais-je commis?

L'ÉVÊQUE.

Ah! ah! voilà ce que c'est que de le prendre avec les princes sur le pied du dévouement absolu; on n'en finit jamais. Je sais bien que c'est avantageux sous un autre rapport; mais dame! aussi... Tenez, j'aime mon état à cause de cela. Un évêque peut se tenir dans d'excellentes limites sans se faire le moindre tort. Il est censé que nous avons des devoirs, une conscience qui ne peut pas se plier à tout; au lieu que vous autres...

LA COMTESSE.

Si ce sont là les consolations que vous veniez m'apporter....

L'ÉVÊQUE.

Permettez donc, permettez donc, ma chère comtesse; il faut bien que je commence comme nous commençons; que je vous remontre la faute que vous avez faite. Vous êtes trop attachée aux choses de ce monde.

LA COMTESSE.

Monseigneur!

L'ÉVÊQUE, d'un ton de psalmodie.

Tâchez d'acquérir cette force d'ame qui aide à supporter les misères de la vie. Votre foi n'est pas assez ardente. Toutes les passions s'éteignent avec l'âge, souvent même l'ambition. Que vous restera-t-il dans vos vieux jours, si vous n'avez jamais cultivé des idées sérieuses? Du vague, de la tristesse, un vide affreux, de vains souvenirs, et plus d'espoir. Continuez, ma fille.

LA COMTESSE.

Que je continue quoi?

L'ÉVÊQUE.

Vous avez raison, vous avez raison. Je m'imaginais toute autre chose. Oui, ma fille, la foi! la foi! Avec la foi, les vraies consolations ne vous manqueront pas.

(Un moment de silence pendant lequel l'évêque paraît prêt à s'endormir.)

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous, Monseigneur? Est-ce que vous souffrez?

L'ÉVÊQUE, revenant à lui.

Ce n'est pas positivement que je souffre; mais depuis quelque temps, je ne sais pas ce que j'ai; il me faut du mouvement. En arrivant chez vous, j'é-

tais assez bien parce que la voiture m'avait remué; aussitôt que je laisse travailler ma tête, je tombe dans un état indéfinissable : c'est comme un brouillard, de l'ennui, du vague.

LA COMTESSE.

Cela ressemble un peu à l'état dont vous me menaciez tout à l'heure; et pourtant, Monseigneur, on ne peut pas dire que vous soyez tout-à-fait sans ambition.

L'ÉVÊQUE.

A quoi cela me sert-il? On ne veut rien faire pour moi. Il est certain que je n'ai jamais eu une vie épiscopale.

LA COMTESSE.

Il faut laisser dire cela à vos ennemis.

L'ÉVÊQUE.

Si mes ennemis disent cela, ils disent la vérité. Qu'est-ce que c'est donc que quinze mille florins par an? C'est tout ce que je puis faire que de conserver quatre chevaux; je me passe de maître d'hôtel, et je n'ai pas la moitié de la livrée que je devrais avoir. Vous deviez parler à la princesse.

LA COMTESSE.

C'est la dernière conversation que nous avons eue ensemble.

L'ÉVÊQUE, avec une grande anxiété.

Elle refuse, j'en suis sûr.

LA COMTESSE.

Elle trouve le petit prince Ferdinand bien jeune encore pour passer dans les mains d'un gouverneur.

L'ÉVÊQUE.

Bien jeune! Songez donc que le mois prochain je vais entrer dans ma soixante-deuxième année.

LOUISE, annonçant.

Madame la baronne de Greenschloff.

(Elle sort.)

LA BARONNE, entrant.

Ah! ah! le bon évêque ici! Eh bien! ma bru, je ne m'étais pas trompée dans ce que je vous disais ce matin.

LA COMTESSE.

Hélas! serait-il possible?

LA BARONNE.

On parle plus que jamais de la petite Amélie de Walter pour vous succéder.

L'ÉVÊQUE, très-vivement.

Mademoiselle de Rudens que j'ai mariée l'année dernière à monsieur le comte de Walter?

LA BARONNE.

Il y a une très forte cabale pour elle.

LA COMTESSE.

Assurément vous vous trompez, Madame. La Margrave ne souffrira jamais auprès d'elle une femme aussi jeune et aussi écervelée. Rappelez-vous donc qu'elle a presque fait une scène le jour que madame de Walter a été présentée, à cause de la manière dont le Margrave la regardait.

L'ÉVÊQUE, se parlant à lui-même.

Madame de Walter! Il y a des alliances entre nos familles.

LA BARONNE.

Que voulez-vous que je vous dise? Si vous aviez pu voir les Rudens; ils sont triomphans. C'est d'un goût détestable.

L'ÉVÊQUE.

Mesdames, je vous demanderai la permission de vous quitter.

(Il salue très-profondément; la comtesse l'accompagne jusqu'à la porte.)

LA COMTESSE, revient lentement.

Cela ne peut pas m'entrer dans la tête.

LA BARONNE.

Ma bru, quand on demande une permission pour aller à sa terre, on va à sa terre; on ne s'arrête pas en route.

LA COMTESSE.

C'est d'un esclavage !

LA BARONNE.

Bien, très-bien; les mots à la mode, esclavage! Et si vous eussiez été attachée, comme moi, pendant plus de vingt ans, à la feue Margrave, c'était bien autre chose vraiment! Vous parlez de la rigueur de celle-ci ; la mienne n'a jamais souffert que l'on prît la parole devant elle, à moins qu'elle ne vous interrogeât, et il était extrêmement rare qu'elle interrogeât. Elle nous tenait des journées entières à faire du filet ou de la tapisserie, comme on tient des enfans dans une école; nous ne nous en plaignions pas ; c'était l'étiquette dans toute sa pureté : aussi notre cour, dans ce temps-là, était-elle citée comme un modèle.

LA COMTESSE.

On aurait peine à faire revivre une pareille méthode.

LA BARONNE.

Je le crois bien. Aujourd'hui ce sont des amitiés, des attachemens, des tendresses ! Aussi voyez comme c'est solide. Ma Margrave était bonne, très-bonne; mais sans aucune espèce de familiarité. J'étais devenue la plus ancienne de ses dames, qu'elle ne m'avait encore parlé que pour me donner des ordres.

LA COMTESSE.

Ainsi les Rudens ont tout-à-fait levé le masque?

LA BARONNE.

Tout-à-fait.

LA COMTESSE.

Ils sont si intrigans! Ce doit être le ciel ouvert pour eux.

LA BARONNE.

S'ils avaient un peu de sang dans les veines, ils dissimuleraient encore. Plus l'espoir est certain, plus la modération est facile. La feue Margrave, par exemple, était un excellent juge de ces sortes de convenances; je le savais; aussi avait-elle beau m'accabler de ses bontés dans les derniers temps, j'étais toujours soumise et respectueuse comme si j'avais encore ses faveurs à conquérir. Elle n'a jamais pu mettre ma prudence en défaut sous ce rapport-là. Vingt fois, entourée de toute sa cour, elle m'a fait asseoir sur son petit tabouret de pieds au moment où l'on apportait sa collation du soir, et là, avec une grace pleine de majesté, elle me donnait elle-même, soit une aile de volaille, ou bien quelques fruits qu'elle se plaisait à me voir manger dans cette attitude. Eh bien, je vous certifie, ma bru, que loin de paraître fière d'une aussi glorieuse préférence, mon maintien fut toujours ce qu'il devait être, modeste et réservé.

LA COMTESSE.

La petite Walter! Un enfant! une idiote! Soyez sûre que c'est une plaisanterie.

LA BARONNE.

Je ne demanderais pas mieux; car il va y avoir une question à éclaircir dans cette affaire. En vous cédant ma charge, lors de votre mariage avec mon fils, le prince et la princesse m'avaient accordé un brevet de retenue. Je ne vous ai pas pressée à cet égard, quand vous êtes devenue veuve...

LA COMTESSE.

Mais, Madame, ne parlons pas de cela, je vous en conjure.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi. Il faudra bien que j'intervienne lorsqu'on vous demandera votre démission.

LA COMTESSE.

Ma démission! Nous n'en sommes pas encore là, il faut l'espérer.

LA BARONNE.

Certainement, sans votre mariage avec mon fils, j'aurais su conserver cette place toute ma vie, et je n'aurais pas aujourd'hui le chagrin de la voir passer dans des mains étrangères.

LA COMTESSE.

Vous n'en savez rien, Madame.

LA BARONNE.

Mais si vraiment, Madame, j'en sais quelque chose.

LA COMTESSE.

Avec une princesse si bizarre.

LA BARONNE.

Chut.

LA COMTESSE.

Si exigeante.

LA BARONNE.

Paix donc, juste ciel! paix donc. Les murs ont des oreilles.

LA COMTESSE.

Que m'importe!

LA BARONNE.

Ma bru, vous n'y pensez pas.

LA COMTESSE.

Bouleverser toute une existence par le caprice le plus ridicule!

LA BARONNE.

En vérité, je vais vous quitter. Je ne suis pas accoutumée à entendre parler ainsi.

LA COMTESSE.

Qu'ai-je fait? là, qu'ai-je fait? je vous le demande.

LA BARONNE.

Vous vous êtes arrêtée en route.

LA COMTESSE.

Et vous trouvez....

LA BARONNE.

Oui, je trouve que vous avez eu tort. Quel mérite aurons-nous auprès de nos maîtres, si nous n'avons pas au moins celui de l'exactitude? Chaque fois que j'ai demandé une permission pour m'absenter, je n'avais pas de cesse que je ne fusse revenue. J'étais tourmentée; j'étais malheureuse; aussi n'en demandais-je pas souvent.

LA COMTESSE.

Mais je n'ai pas excédé le temps qui m'avait été accordé.

LA BARONNE.

Vous vous êtes arrêtée en route, et vous ne deviez pas le faire.

LA COMTESSE.

Vous me rendriez folle.

LA BARONNE.

Pensez-vous à toutes les personnes qui se trouveront entrainées dans votre disgrace? Moi qui ai conservé mes grandes entrées, ne puis-je pas les perdre? alors je perds tout; car les ministres ne se

souçient plus de mes recommandations. Mon frère, ses enfans, votre famille, vos protégés, tous doivent être dans des transes mortelles. Voilà comme les meilleures maisons tombent à rien.

LOUISE, donnant une lettre à la comtesse.

Madame, c'est une lettre.

LA COMTESSE, prenant la lettre.

Qu'avez-vous donc à me regarder?

LOUISE.

Rien, Madame. Je ne regarde pas madame.

LA COMTESSE.

Vous avez un air effaré comme si vous preniez le plus grand intérêt à ce qui se passe. Je vous fais grace de cette pantomime.

LOUISE.

Madame, il n'y a pas de pantomime.

LA COMTESSE.

Taisez-vous. Attend-on la réponse?

LOUISE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Dites que je vais la faire. (Louise sort.)

LA COMTESSE, après avoir parcouru la lettre.

Permettez-vous que je passe dans mon cabinet?

LA BARONNE.

Ne vous gênez pas pour moi.

LA COMTESSE, d'un air joyeux.

Cette lettre est de madame de Furtsbourg; elle m'y accable de cajoleries; et comme, malgré sa prétendue légèreté, elle sait toujours fort bien ce qu'elle fait, cela me paraît d'un assez bon augure.

LA BARONNE.

Il est sûr que celle-là ne perd jamais ses phrases.

LA COMTESSE, lisant avec plus d'attention.

Voyez-donc, Madame: « Nous avons beaucoup ri ce matin de la petite Walter, qui a la simplicité de croire qu'elle doit vous remplacer. »

LA BARONNE.

Nous! Quel est ce nous? Serait-ce la Margrave?

LA COMTESSE.

Ça en aurait tout l'air.

LA BARONNE.

Allez, allez lui répondre, ma chère enfant, et tâchez de lui demander quelque explication. Moi, je vais voir de mon côté. A propos, savez-vous que mon frère a la prétention de devenir diplomate et d'être envoyé à Vienne.

LA COMTESSE.

Nous verrons cela; nous verrons cela.

LA BARONNE.

Eh bien! vous ne m'embrassez pas.

LA COMTESSE.

Volontiers. (Elles s'embrassent. La comtesse sort.)

LA BARONNE, seule.

J'espère beaucoup. La feue Margrave aimait assèz à faire de ces tours-là; elle était quelquefois des semaines entières sans vous regarder, et puis, quand vous vous étiez bien tourmentée, elle vous reparlait tout à coup. Il faut bien que les princes s'amusent à quelque chose. Ce n'est pas l'embarras, si c'était la petite Walter qui succédât à ma belle-fille, mes intérêts ne seraient pas compromis.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

(Une galerie dans le palais du Margrave.)

LE CONSEILLER LINCK, LE COMTE DE BURCSHAL.

LE COMTE.

Bonjour, monsieur le conseiller. Il y a bien longtemps que je n'ai eu l'honneur de vous voir ici.

LE CONSEILLER.

Ah! dame, monsieur le comte, il est sûr que je

ne suis pas un homme de cour, et je ne viens au palais que pour entretenir le Margrave d'affaires importantes. Ce qui se passe aujourd'hui peut devenir si grave!

LE COMTE.

Vous êtes pour madame de Rosemberg, vous, je parie?

LE CONSEILLER.

Plaît-il?

LE COMTE.

Qu'entendez-vous par ce qui se passe aujourd'hui?

LE CONSEILLER.

Les provinces du Midi sont dans une grande effervescence.

LE COMTE.

Il est bien question de cela.

LE CONSEILLER.

Quoi! parlerait-on de guerre?

LE COMTE.

La grande affaire du jour, celle qui occupe tous les esprits, c'est de savoir si ce sera réellement madame de Walter qui remplacera madame de Rosemberg. Moi, je suis pour madame de Walter; je ne m'en cache pas. Si on nous mettait encore là une

prude comme madame de Rosemberg, ce serait à déserter le pays.

LE CONSEILLER.

Vraiment ?

LE COMTE.

Madame de Walter est bonne personne ; sa mère connaît le monde ; on ne tremblerait pas à chaque instant que la Margrave fût instruite d'une foule de petites choses qui ne regardent pas une princesse ; qui, par elle, remontent au Margrave, et abîment un homme au moment où il s'y attend le moins.

LE CONSEILLER.

Je vois que vous pensez à la petite espièglerie dont vous m'avez parlé.

LE COMTE.

Sans doute. La petite fille m'aimait au moins autant que je l'aimais ; il n'y a pas eu séduction de ma part, en vérité.

LE CONSEILLER.

Et quand il y aurait eu séduction, monsieur le comte, qu'est-ce que cela ferait ?

LE COMTE.

Si je n'avais pas perdu autant d'argent la semaine dernière, je ne serais pas embarrassé d'en finir. Le père a beau crier bien fort.... Un contrebandier !

LE CONSEILLER.

Êtes-vous sûr qu'il fasse la contrebande?

LE COMTE.

Sûr comme on est sûr de ces choses-là; vous entendez bien.

LE CONSEILLER.

C'est égal; c'est bon à savoir.

LE COMTE.

Vous serez mon sauveur. Le Margrave est si fantasque! Malgré les bontés qu'il a pour moi, avec les redoublemens de morale qui lui prennent de temps en temps, il n'a qu'à s'imaginer qu'il sera très-glorieux pour lui de faire un exemple, il est capable de m'exiler.

LE CONSEILLER.

Exiler le comte de Burcshal pour la fille d'un contrebandier!

LE COMTE.

Eh! mon Dieu! on ne peut pas savoir. Notre voisin de Prusse, Frédéric II, fait à chaque instant de ces choses-là; tout en le détestant, il n'y a pas aujourd'hui une tête un peu couronnée qui ne cherche à l'imiter par quelque chose; il faut y prendre garde.

LE CONSEILLER.

Silence. J'aperçois le président de Buttler il n'en-

tend pas raison sur ces matières-là, comme vous savez. C'est le sage par excellence.

LE COMTE.

Je le crois plus adroit que nous tous.

(Le président de Buttler entre; après avoir échangé un salut avec le comte et le conseiller, il s'assied, et parcourt des papiers qu'il tient à la main.)

LE COMTE, bas au conseiller.

Vous croyez que ce n'est pas de l'habileté que de s'être établi comme cela à la cour? Le Margrave lui-même y ferait plus de façons.

LE CONSEILLER.

Monsieur le président est mon supérieur; je ne puis rien dire.

(Le grand-maréchal entre.)

LE COMTE.

Salut à monsieur le grand-maréchal.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Bonjour, Messieurs. Il faut avouer que nous avons un prince admirable. Quant à moi, je ne puis m'en taire.

LE PRÉSIDENT, sans lever la tête.

Ce sont de ces indiscrétions que l'on peut se permettre sans grand inconvénient dans le palais d'un souverain.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Ah! ah! monsieur le président, tout frondeur que vous êtes, si notre Margrave avait daigné marier votre fille comme il a daigné marier la mienne; s'il avait daigné tenir son premier enfant sur les fonts de baptême; et si, non content de cela, il avait encore daigné....

LE PRÉSIDENT.

Abrégez, monsieur le grand-maréchal; ne savons-nous pas de reste que le Margrave daigne faire tout ce qu'il fait.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Vous en convenez donc? Je sais qu'on dit qu'il y a trop d'exaltation dans mes sentimens; mais chacun a sa manière. Mon maître me pardonne la mienne; du moins je dois le croire, puisqu'il vient encore de me décorer de l'ordre que voici.

(Il entr'ouvre sa veste et laisse voir une décoration.)

LE COMTE, qui s'est approché du maréchal.

Les pierreries en sont superbes.

LE GRAND-MARÉCHAL, avec exaltation.

Ce n'est pas cela qu'il faut admirer; mais la manière dont cette faveur m'a été accordée. Je vous demande à quel titre?

LE PRÉSIDENT.

C'est la question que l'on pourra vous faire.

LE CONSEILLER, bas au comte.

Vous m'avouerez que ce ton d'indépendance est très-rare à la cour.

LE COMTE.

C'est un calcul comme un autre.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Mais j'aperçois mon gracieux souverain.

(Il se précipite au-devant du Margrave.)

(Le Margrave entre accompagné de l'évêque de Neubrunn ; le président se lève.)

LE MARGRAVE, à l'évêque.

Ainsi vous croyez, monsieur de Neubrunn, que ma femme se décidera pour madame de Walter? Sans pouvoir m'expliquer pourquoi, l'autre ne me déplaisait pas.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Ah! mon prince, que ces paroles touchantes de Votre Altesse vont porter de soulagement dans le cœur de madame de Rosemberg.

LE MARGRAVE.

J'étais accoutumé à la voir là. J'aime beaucoup par habitude, moi.

L'ÉVÊQUE.

De l'aveu de tout le monde, madame de Walter est une des plus jolies personnes de la cour.

LE MARGRAVE.

Comte de Burcshal, qu'en pensez-vous?

LE COMTE.

Mon prince, j'en appellerais à vous-même. On avait cru remarquer que Votre Altesse.....

LE MARGRAVE.

Eh bien! que mon Altesse.....

LE COMTE.

Avait été frappée de l'éclat de ses charmes.

LE MARGRAVE, riant.

Ce sont de mauvais sujets comme vous qui ont cru remarquer cela. Je ne le cache pas, les jolies femmes attirent volontiers mes regards; mais j'aime aussi la paix; et la Margrave, ah! ah!.......... Ce n'est pas l'embarras, Louis quatorzième de France ne s'en gênait guère; ce qui ne l'a pas empêché d'être un très-grand roi, Messieurs. C'est mon héros. (A l'évêque.) Monsieur de Neubrunn, madame de Walter met-elle du rouge?

L'ÉVÊQUE.

Elle est si jeune et si fraîche.

LE MARGRAVE.

Si elle veut me plaire, elle en mettra, et beau-

coup. Avec sa pâleur, madame de Rosemberg avait toujours l'air souffrant. C'est elle qui m'a gâté la Margrave; elle l'a rendue trop simple; toutes les autres ont voulu imiter leur maîtresse, et ma cour n'a plus l'air de rien. (Au président.) Qu'en pensez-vous, monsieur le censeur?

LE PRÉSIDENT.

Prince, le véritable luxe d'un souverain est dans le bonheur de ses sujets.

LE MARGRAVE.

C'est commun cela. Ce sont de ces maximes bannales que vous avez été puiser à Ferney dans votre dernier voyage.

LE COMTE, à part.

Le Margrave s'émancipe.

LE MARGRAVE.

Monsieur de Voltaire, à ce qu'on dit, se pique parfois de faire le philosophe.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Le luxe d'un souverain est dans l'amour des serviteurs qui entourent sa personne.

LE MARGRAVE.

Je comprends mieux cela; c'est plus immédiat. D'ailleurs mes sujets ne sont pas malheureux.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Le nom de Votre Altesse est béni partout.

LE MARGRAVE, au président.

Vous voyez bien.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur le grand-maréchal ignore vraisemblablement ce qui se passe dans les provinces du midi.

LE MARGRAVE.

Qu'est-ce qu'elles ont donc ces provinces du midi?

LE PRÉSIDENT.

Le recouvrement du dernier impôt y souffre beaucoup de difficultés. Monsieur le conseiller Linck doit même présenter à Votre Altesse un rapport.....

LE MARGRAVE, élevant la voix.

Ah! ah! monsieur le conseiller, vous vous en mêlez donc aussi, vous?

LE CONSEILLER, intimidé.

Mon prince, mon rapport ne sera que ce qu'il plaira à Votre Altesse.

LE MARGRAVE.

Si on écoutait les plaintes de ceux qui paient, ce serait à n'en pas finir. Il faut bien des impôts; mes provinces du midi les doivent comme les autres, n'est-il pas vrai, monsieur de Neubrunn?

L'ÉVÊQUE.

Il est écrit : Rendez à César ce qui est à César.

LE MARGRAVE.

Pour mes peuples, je suis César, et il faut qu'ils me rendent tout ce dont j'ai besoin. S'imagine-t-on qu'il existe dans mon palais un puits où je trouve de l'argent quand il me plaît? Un palais ne produit rien. Que j'accorde des diminutions d'impôt, qu'est-ce que vous me direz, vous autres? Il faudra diminuer vos traitemens, déranger vos existences; je ne serai plus entouré que de figures allongées; je n'aime pas les figures allongées. Voilà déjà l'évêque qui convenait avec moi tout à l'heure qu'il n'avait pas de quoi soutenir sa dignité, et outre ce que je lui donne, certainement l'évêque a bien des ressources; mais je conçois qu'elles ne suffisent pas à la dépense qu'il lui faudrait faire pour avoir la considération qu'il voudrait avoir.

LE COMTE.

L'économie est la perte des États.

LE GRAND-MARÉCHAL.

En général, elle ne profite à personne.

LE MARGRAVE.

Si les provinces du midi se plaignent, c'est qu'à coup sûr les provinces du nord sont trop heureuses; veillez à cela, monsieur le conseiller. Il y a beaucoup plus de jalousie que de malaise réel au fond de toutes les plaintes. Je veux être tranquille. Allez.

(Le conseiller sort.)

LE GRAND-MARÉCHAL.

Les novateurs n'ont pas beau jeu avec notre maître.

LE MARGRAVE.

Je ne vous en veux pas pour cela, mon cher président; continuez à me parler à cœur ouvert. J'aime assez qu'il y ait à ma cour un homme de votre humeur; mais, pour Dieu, ne m'en élevez pas d'autres. Henri quatrième de France n'a eu qu'un Sully. Il ne faut pas que les remontrances descendent jusqu'aux conseillers; je n'en souffre même pas de mes évêques, quoique certainement ils ne demanderaient pas mieux que de me tourmenter avec leur pouvoir spirituel. (A l'évêque.) Vous riez, monsieur de Neubrunn? Oh! je sais bien que ce n'est pas sur les gens d'esprit que le pouvoir spirituel a le plus d'influence.

L'ÉVÊQUE.

Mon prince, monsieur de Voltaire, que vous n'aimez pas, n'a jamais rien dit d'aussi fort.

LE MARGRAVE.

Bah! je serais plus fort que monsieur de Voltaire? Vous êtes un flatteur. Il est certain, quand on a bien déjeuné, qu'on a l'imagination plus éveillée qu'à l'ordinaire. Grand-maréchal, donnez donc un bal ce soir à madame de Walter, afin que je puisse la voir tout à mon aise.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Ah! mon prince, dans toute autre circonstance, l'ordre que je reçois de Votre Altesse me comblerait et d'orgueil et de joie; mais daignez réfléchir que si madame de Walter est destinée à remplacer auprès de la Margrave une personne.. ...

LE MARGRAVE.

Je sais bien, une personne que vous avez fait disgracier; mais aussi pourquoi lui donniez-vous une fête?

LE GRAND-MARÉCHAL.

Mon prince, permettez-moi de faire observer à Votre Altesse qu'elle a été mal informée. Je n'ai pas donné de fête à madame de Rosemberg.

LE MARGRAVE.

Comment! Il faudrait donc supposer que l'on nous aurait fait de faux rapports. Qui l'oserait? (A l'évêque.) Monsieur de Neubrunn, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez vu madame de Rosemberg ce matin, et qu'elle vous avait parlé d'une fête?

L'ÉVÊQUE.

Ce que j'ai pu affirmer à Votre Altesse, c'est que j'avais trouvé à cette respectable dame toute la résignation que l'on devait attendre d'une piété aussi vive que la sienne.

LE MARGRAVE.

De la résignation, de la piété; c'est à merveille;

je lui en sais bon gré; cela lève bien des difficultés. Grand-maréchal, vous ne devez plus vous faire de scrupule, et je compte sur votre bal pour ce soir.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Votre Altesse sera obéie.

(Il fait une profonde révérence et s'en va.)

LE MARGRAVE.

Il semblerait qu'il est plus attaché à madame de Rosemberg qu'à moi-même. Je voudrais bien savoir si Frédéric de Prusse souffre que des considérations particulières nuisent à son service. On est trop heureux que je ne demande que des bals; quand je serai dévot........... Mais nous n'en sommes pas encore là. Allez, comte de Burchsal, dites à ma jeune noblesse que je veux désormais qu'elle soit légère, spirituelle et galante; le bal de ce soir doit faire époque.

LE COMTE, à part.

Voilà les idées de morale en baisse; je n'ai plus rien à craindre pour ma contrebandière.

(Il sort.)

LE MARGRAVE, à l'évêque.

Et vous, mon cher prélat, puisque madame de Walter se trouve être votre alliée, présentez-lui mes hommages. Vous comprenez? Adieu. (L'évêque sort.) Vous ouvrez de grands yeux, président, vous êtes

étonné de me voir aussi résolu. Je veux m'amuser. Je ne suis pas politique, je ne suis pas guerrier, je ne suis pas ambitieux; il faut pourtant bien faire quelque chose; je suis trop jeune pour vivre comme je vis. Un Caton de trente ans, et sur le trône encore; ce n'est pas de notre siècle. Eh bien! vous ne dites rien?

LE PRÉSIDENT.

J'écoute Votre Altesse.

LE MARGRAVE.

Si les choses s'arrangent comme je l'espère, que pourra-t-on me reprocher? Madame de Walter est Rudens de son nom; par son mari, par sa famille, elle a droit aux plus grands honneurs de la cour; ce ne sera pas du moins une femme obscure que j'aurai élevée jusqu'à moi. A quoi rêvez-vous?

LE PRÉSIDENT.

Je cherche qui peut avoir suggéré de pareilles pensées à Votre Altesse.

LE MARGRAVE.

Pas de leçons; aujourd'hui cela m'ennuierait. Ne dirait-on pas qu'il faut avoir un esprit supérieur pour avoir de ces pensées-là?

LE PRÉSIDENT.

Quel exemple allez-vous donner à vos sujets!

LE MARGRAVE.

Je ne prétends pas non plus qu'ils s'autorisent de notre exemple.

LE PRÉSIDENT.

Cependant......

LE MARGRAVE.

Mes inclinations regardent-elles personne?

LE PRÉSIDENT.

Une femme mariée! Songez à votre famille, dans laquelle vous allez porter le trouble. Mon prince, j'embrasse vos genoux.

LE MARGRAVE.

Ah! vous allez faire du Burrhus, à présent.

LE PRÉSIDENT.

Tout le margraviat n'aura qu'un cri.

LE MARGRAVE, avec emportement.

Le margraviat! Qu'est-ce à dire, le margraviat? Le margraviat c'est moi.

LE PRÉSIDENT.

O mon maître, ne repoussez pas le dévouement d'un serviteur loyal et d'un fidèle sujet.

LE MARGRAVE.

Le dévouement c'est de se taire. Je vous ai gâté, Monsieur. De ce que je vous ai permis des repré-

sentations sur les choses dont je ne me souciais pas, vous vous êtes imaginé que vous pourriez étendre cela à tout; vous vous êtes trompé. Si madame de Walter paraît sensible au bien que je lui veux, demain je la fais dame d'honneur.

(Il sort.)

LE PRÉSIDENT, seul.

Quel feu de paille. (Il rit.) Il a beau dire, ou il achètera ma complaisance par quelques faveurs, ou il me reviendra avec plus d'estime pour mon caractère. Ma position est prise.

SCÈNE III.

(Chez madame de Walter. — Un salon.)

MME DE RUDENS, ABRAHAM.

MME DE RUDENS.

Entrez donc, entrez donc, Abraham.

ABRAHAM.

J'ai bien l'honneur de présenter mes très-humbles respects à madame. Je me suis douté que, d'après les bruits qui courent sur madame la comtesse de

Walter, madame aurait besoin de moi. J'ai, dans ce moment-ci, une des plus belles parures.....

MME DE RUDENS.

Il n'est pas question de cela, Abraham; ma fille ne pense pas encore à acheter.

ABRAHAM.

Cependant, Madame, je connais les pierreries de madame de Walter, et, pour le poste qu'elle va occuper, je ne lui vois rien......

MME DE RUDENS.

J'ai du monde chez moi; finissons tout de suite. Vous allez d'habitude chez madame de Rosemberg?

ABRAHAM.

Oui, Madame; c'était une de mes bonnes pratiques. Je dis : c'était, parce qu'à présent........

MME DE RUDENS.

Êtes-vous bien avec Louise, sa première femme de chambre?

ABRAHAM.

Mademoiselle Louise? Nous sommes comme les deux doigts de la main.

MME DE RUDENS.

Eh bien! Abraham, vous êtes adroit; sans que cela ait l'air de venir de moi, sondez un peu quelles

seraient ses dispositions dans le cas où ma fille lui offrirait d'entrer chez elle.

ABRAHAM.

Je comprends, Madame. En effet, c'est une personne bien habile, à qui on peut se confier en toute assurance. Jamais le nom de sa maîtresse n'a été prononcé dans aucun des services qu'elle a pu rendre; on aurait cru que madame de Rosemberg n'en savait pas un mot. Que de bonnes affaires elle m'a procurées comme cela !

Mme DE RUDENS.

Je ne vous demande pas toutes ces indiscrétions, Abraham.

ABRAHAM.

Il n'y a pas d'indiscrétion à vanter les bonnes qualités d'une personne. Qu'est-ce que j'ai dit? que mademoiselle Louise était obligeante; mais avec un bon cœur comme le sien, il est sûr qu'il faut une maîtresse qui soit en position de s'y prêter. Pour des privilèges d'entreprises, pour des demandes de places, pour obtenir d'être fournisseur breveté de la cour, on n'ira pas s'adresser à quelqu'un qui n'a pas de protection.

Mme DE RUDENS.

Enfin, voyez-la. Ma fille est généreuse; ainsi les gages ne peuvent pas être un obstacle; ils seront ce qu'elle voudra.

ABRAHAM.

Je crois bien que madame ne penserait pas à marchander un trésor comme mademoiselle Louise, d'autant que je la crois fort attachée à madame de Rosemberg.

Mme DE RUDENS.

Cela doit être; mais avec l'esprit qu'elle a, soyez sûr qu'elle n'aura pas manqué de réfléchir qu'aujourd'hui ce ne serait qu'un attachement stérile. Au surplus, je ne veux rien de force; elle se consultera. Je n'ai pas besoin de vous recommander beaucoup de circonspection, Abraham.

ABRAHAM.

On dirait que madame ne me connaît pas.

Mme DE RUDENS.

Je vous quitte; l'évêque de Neubrunn m'attend dans mon cabinet; ne perdez pas de temps.

(Elle sort.)

ABRAHAM, seul.

Ça ne vaudra jamais madame de Rosemberg; ça ne se laisse tenter par rien. Je croyais qu'avec une place comme celle que sa fille va avoir, elle allait m'acheter au moins une parure de couleur; mais c'est une chipotière qui est si près regardante! Je ne conçois pas ce choix-là de la part de la Margrave.

(Madame de Walter entre.)

Mme DE WALTER.

Vous attendez ma mère, Abraham.

ABRAHAM.

Madame la comtesse, je viens de lui parler.

Mme DE WALTER.

Vous a-t-elle acheté quelque chose pour moi?

ABRAHAM.

Non, Madame.

Mme DE WALTER.

Vous n'aviez donc rien à lui montrer?

ABRAHAM.

Si fait vraiment. J'avais apporté mon plus bel écrin.

Mme DE WALTER.

Voyons-le.

ABRAHAM, ouvrant son écrin.

Tenez, Madame, regardez-moi ce collier-là. Il n'a peut-être pas son pareil dans le monde, pour l'égalité des pierres. Vous me croirez si vous voulez, j'ai mis plus de dix ans à les assortir.

Mme DE WALTER.

En effet, il est bien beau. Je veux l'essayer. (Elle l'essaie devant une glace.) Ce doit être cher.

ABRAHAM.

Mais non. Je puis le donner pour vingt mille florins, avec les boucles d'oreilles.

Mme DE WALTER.

Avec les boucles d'oreilles!

ABRAHAM.

Si le commerce allait un peu, je ne le donnerais pas pour ce prix-là, assurément.

Mme DE WALTER.

Je le croirais bien. Il jette des feux admirables. Je vais mettre aussi les boucles d'oreilles; donnez-les-moi. (Elle les attache.) Comment me trouvez-vous avec cela?

ABRAHAM.

Je ne voudrais pas mentir à madame; madame est on ne peut pas mieux.

Mme DE WALTER.

C'est ce qu'il me semble aussi. Combien dites-vous?

ABRAHAM.

J'ai eu l'honneur de dire vingt mille florins.

Mme DE WALTER.

Et vous m'assurez que c'est bon marché.

ABRAHAM.

Un collier comme celui-là, Madame, aussi vrai comme je dois mourir un jour, avec des boucles d'oreilles pareilles à celles-ci, je n'aurais qu'à les envoyer en France, je parie tout ce qu'on voudra

que je les vends un grand tiers de plus. Ce n'est pas la grosseur des pierres qui en fait le mérite; c'est la pureté, c'est la taille; et sous ce rapport vous avez ce qu'il y a de mieux. Que madame me fasse le plaisir de les montrer à qui elle voudra, je défie qui que ce soit de leur faire le moindre reproche.

MME DE WALTER.

Eh bien! si c'est ainsi, Abraham, je les prends. Vous n'avez qu'à venir demain; je parlerai à ma mère.

ABRAHAM.

Rien ne presse, Madame. A quelle heure?

MME DE WALTER.

A peu près à cette heure-ci.

ABRAHAM.

Une grace que je demanderai à madame, c'est de n'en dire le prix à personne, parce que, en vérité, c'est donné.

MME DE WALTER.

Je vous le promets.

ABRAHAM, se retourne avant de sortir.

Comme ils font bon effet.

(Il sort.)

MME DE WALTER, seule, devant une glace.

Je puis bien me permettre cela. Une dame d'hon-

neur! Au bal de ce soir, quel étonnement cela va produire! D'après quelques mots que j'ai entendus entre ma mère et l'évêque de Neubrunn, on croira peut-être que c'est le Margrave qui m'aura fait ce présent. (Elle remue sa tête pour faire briller les diamans.) C'est joli! Je ne dirai à personne d'où cela me vient. (Mademoiselle Kohld entre.) Tenez, ma bonne, regardez.

MLLE KOHLD.

Oh! Madame, qu'est-ce que c'est que ça?

MME DE WALTER.

Ce sont des diamans.

MLLE KOHLD.

Je le vois bien; mais d'où viennent-ils?

MME DE WALTER, d'un air mystérieux.

C'est mon secret, ma bonne. Ils sont bien beaux, n'est-il pas vrai?

MLLE KOHLD.

Madame votre mère les connaît-elle?

MME DE WALTER.

Pas encore. Je veux la surprendre. L'évêque de Neubrunn désire que j'essaie ma toilette de ce soir, afin de pouvoir la juger; le coiffeur et Thérèse sont là-dedans qui m'attendent; dans une demi-heure, je serai resplendissante.

(Elle sort.)

Mlle KOHLD, seule.

Elle prend son parti bien gentiment, à ce qu'il paraît. Le domestique du comte de Burcshal ne m'a pas trompée ; c'est cela.... Ma foi! qu'ils s'arrangent. Pourquoi aussi monsieur le comte de Walter est-il toujours dans ses domaines à faire de l'agriculture au lieu de rester auprès de sa femme? Il n'aura que ce qu'il mérite. Eh, mon Dieu! il en sera peut-être fier seulement. Je les vois tous ici ; ce qui me ferait rougir jusqu'aux yeux, ça les émerveille. C'est ma pauvre jeune dame que je plains ; elle va faire la poupée dans cette cour pendant quelque temps, et puis après..... On dira : C'est avec le Margrave..... Qu'est-ce que ça fait le Margrave? Ce n'est pas une excuse. Que ça dure seulement assez pour que je puisse ajouter quelques petites choses à ce que j'ai déjà, je me retirerai avec bien du plaisir d'un gâchis aussi révoltant.

(Biber entre.)

BIBER.

Votre serviteur, mademoiselle Kohld.

Mlle KOHLD.

Quoi! c'est vous, monsieur Biber! quel bon vent vous amène?

BIBER.

Hélas! mademoiselle Kohld, je viens à vous

comme à une providence. Madame de Rosemberg va faire de grandes réformes dans sa maison, à coup sûr; votre maîtresse, au contraire, doit penser à augmenter la sienne; si elle avait besoin d'un chasseur...

MLLE KOHLD.

Elle doit être bien désolée, cette pauvre madame de Rosemberg, dites-moi donc un peu; avoir été tout dans cette cour, et puis n'être plus rien!

BIBER.

Dans un sens, elle est plus malheureuse que moi; elle ne peut servir qu'une princesse, au lieu qu'un chasseur...

MLLE KOHLD.

Je ne sais pas encore si nous en prendrons un. Ce serait terrible pour vous si nous n'en prenions pas; car les places de chasseur sont rares.

BIBER.

C'est vrai. Il n'y a guère que les gens en place qui en aient; voyez comme c'est solide. Servir des gens en service, vous avez deux chances à craindre, ou qu'ils vous chassent, ou qu'ils soient chassés.

MLLE KOHLD.

Eh bien! oui; mais aussi quand on sort de chez eux, on peut appeler cela une disgrace.

BIBER.

La belle avance! On me met la queue d'un coq sur mon chapeau, un sabre au côté, un habit militaire, pour me faire monter derrière une voiture; est-ce que ce n'est pas une moquerie? Il faut que j'aie des moustaches pour aller chercher des chiffons chez une marchande de modes, ou bien porter sous mon bras une pelisse de femme pendant toute une soirée.

MLLE KOHLD.

Avec cela, n'est pas chasseur qui veut.

BIBER.

Parce que ce sont ordinairement les maîtresses qui nous choisissent, et qu'elles nous prennent à la taille.

(Madame de Walter entre à moitié habillée.)

MME DE WALTER.

Ma bonne, qu'est-ce que c'est que ce jeune homme-là?

MLLE KOHLD.

C'est le chasseur de madame de Rosemberg qui vient offrir ses services à madame.

MME DE WALTER.

Pourquoi quitte-t-il madame de Rosemberg?

MLLE KOHLD.

Je lui dois la justice de dire qu'il avait toujours désiré d'entrer dans la maison de madame.

MME DE WALTER.

Au fait, il va me falloir un chasseur. Mon Dieu! qu'il est grand. (A Biber.) Je vous prends.

BIBER.

Je remercie bien madame de ses bontés.

MME DE WALTER.

Venez demain à cette heure-ci; je vous présenterai à ma mère.

BIBER.

Je n'y manquerai pas, Madame.

(Il sort.)

MME DE WALTER.

Il a bien bonne mine. Je venais vous chercher pour me passer ma robe; Thérèse n'y entend rien du tout.

MLLE KOHLD.

Il fallait me sonner, Madame.

MME DE WALTER.

J'ai mieux aimé venir moi-même. J'ai besoin de mouvement aujourd'hui; ils m'ont tenue plus d'une demi-heure assise. Je ne sais pas ce que je ferai d'ici

à ce soir. O ma bonne, c'est une grande affaire que le bal de ce soir! Prenez des lacets dans le tiroir de la console.

(Elle sort.)

MLLE KOHLD.

Il est clair que nous voulons voler de nos propres ailes. Arrêter un chasseur sans consulter sa mère! voilà déjà un grand changement.

(En voyant entrer l'évêque et madame de Rudens, elle sort.)

MME DE RUDENS.

Comment pouvez-vous craindre, Monseigneur, que nous ne mettions pas tous nos soins à reconnaître vos bontés?

L'ÉVÊQUE.

Dans votre position, rien ne vous sera plus facile que d'obtenir qu'on avance un peu, pour le jeune prince, l'âge où il doit être confié aux mains d'un gouverneur.

MME DE RUDENS.

C'est même prudent. Cet enfant est si précoce.

L'ÉVÊQUE.

Même pour vous, ma chère cousine, n'est-il pas essentiel que vous fassiez entrer le plus possible des vôtres auprès de Leurs Altesses?

MME DE RUDENS.

Je ne redoute que ce président que vous avez laissé seul avec le Margrave.

L'ÉVÊQUE.

Quoi ! auriez-vous entendu dire que l'on pensât à lui pour le petit prince Ferdinand ?

MME DE RUDENS.

Ce n'est pas cela. Mais avec sa grande figure sévère, vous savez tout ce qu'il se permet.

L'ÉVÊQUE.

N'ayez pas d'inquiétude. Ma visite avait précédé la sienne, et vous sentez que je ne suis pas resté trois quarts d'heure tête à tête avec le Margrave sans savoir sur quel ton je devais lui parler.

MME DE RUDENS.

Je m'en rapporte bien à vous, Monseigneur.

L'ÉVÊQUE.

Il en a pour huit jours à croire que les moindres conseils sont une atteinte portée à son pouvoir. Cela visait droit au président, comme vous voyez.

MME DE RUDENS.

Et le Margrave a bien compris cela ?

L'ÉVÊQUE.

Ah! s'il l'a compris. Il l'a compris au point de se mettre au pis-faire pour montrer sa puissance.

Mme DE RUDENS.

Il ne s'agit plus que de le maintenir dans ces idées-là.

L'ÉVÊQUE.

Faites-moi gouverneur du jeune prince.

Mme DE RUDENS.

Tout dépend du bal de ce soir.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la baronne de Greenschloff!

Mme DE RUDENS.

O ciel! la belle-mère de madame de Rosemberg!

L'ÉVÊQUE.

Eh bien! qu'est-ce que cela a donc de si effrayant?

LA BARONNE, entrant.

Je trouve aujourd'hui l'évêque partout où je vais.

L'ÉVÊQUE.

C'est que je vous devine, madame la baronne.

LA BARONNE.

Bonjour, madame de Rudens.

Mme DE RUDENS, embarrassée.

Madame...

LA BARONNE.

On raconte des merveilles sur madame de Walter.

Mme DE RUDENS.

Vous savez ce que sont des bruits de cour.

LA BARONNE.

Vous allez remplacer ma bru.

Mme DE RUDENS.

Pas moi.

LA BARONNE.

Non; mais madame votre fille; c'est la même chose.

Mme DE RUDENS.

Rien n'est encore fait.

LA BARONNE.

La princesse y consent, dit-on, et certes le Margrave ne s'y opposera pas.

(Elle sourit avec malice.)

Mme DE RUDENS.

C'est ce que j'ignore.

LA BARONNE.

Allons donc. Et cette fête qu'il lui fait donner ce soir par le grand-maréchal.

L'ÉVÊQUE.

Le grand-maréchal donne une fête ce soir, on ne dit pas le contraire; mais rien ne prouve que ce soit pour madame de Walter, ni sur l'ordre du prince.

LA BARONNE.

Ah! Monseigneur! un ministre de vérité! pourquoi dissimuler avec moi? Est-ce parce que je suis la belle-mère de madame de Rosemberg? Je vous assure que de toutes les personnes qui pouvaient la remplacer, madame de Walter était celle que j'aurais choisie moi-même. Que de fois, dans son enfance, ne l'ai-je pas tenue sur mes genoux! Elle promettait d'être bien jolie, et certes elle a tenu encore plus qu'elle ne promettait. J'étais loin de m'imaginer alors que j'aurais un jour des affaires d'intérêt à régler avec elle.

MME DE RUDENS.

Quelles affaires, s'il vous plaît, Madame?

LA BARONNE, négligemment.

Oh rien, absolument rien, une bagatelle. Je veux parler du brevet de retenue que j'ai sur la charge de dame d'honneur de la Margrave.

(Madame de Rudens regarde l'évêque qui lui fait signe de le laisser parler.)

L'ÉVÊQUE.

Vous appelez cela une affaire?

LA BARONNE.

J'ai dit affaire, en plaisantant. Je savais fort bien qu'avec madame de Rudens et madame de Walter,

il n'y avait pas d'inquiétude à avoir. Où est-elle donc cette chère petite? Il est pourtant bien vrai que le feu ne va jamais sans fumée; on ne parle partout que de l'intérêt que lui porte le Margrave.

MME DE RUDENS.

En vérité, Madame, je ne sais pas ce que vous voulez me dire.

LA BARONNE.

Je vois des imbéciles qui s'étonnent; je leur demande pourquoi. Il est certain que ce sera assez nouveau dans cette cour. Hélas! il y a quelque quarante ans, il s'en est fallu de bien peu que je ne servisse de premier exemple. Cela n'a tenu à rien.

MME DE RUDENS.

Madame de Greenschloff, je vous proteste que vous me parleriez grec que je ne vous comprendrais pas davantage.

LA BARONNE.

L'évêque au moins doit se rappeler ce grec-là. C'est pour moi comme si c'était hier. Feu le Margrave était un très-beau cavalier; déjà, depuis longtemps, ses yeux m'avaient dit tout ce qu'ils pouvaient me dire; les miens, plus réservés, n'avaient trop osé leur répondre; mais les princes ont tant de pénétration! Enfin un jour le hasard voulut que nous nous trouvassions dans une embrasure de

croisée, assez éloignés du reste de la cour pour qu'il pût me parler sans contrainte. Mon cœur battait comme vous l'imaginez; celui du Margrave à coup sûr n'était pas plus tranquille; nos mains se rencontrent. Quel moment! Un mot et j'étais.... j'étais Agnès Sorel, Gabrielle d'Estrées, la tendre La Vallière, madame de Montespan; toute la cour n'attendait que ce mot pour fléchir devant moi; mes yeux le sollicitaient avec la plus vive impatience: « Ah! Greenschloff, Greenschloff! » s'écria mon souverain... et puis ce fut tout; il s'éloigna; et Greenschloff, Greenschloff en a été pour ses rêves de gloire, sans avoir jamais pu deviner pourquoi ils ne s'étaient pas réalisés.

(Un domestique paraît.)

Mme DE RUDENS, au domestique.

Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

C'est la liste des visites que madame avait fait demander.

(Il sort.)

Mme DE RUDENS.

Quel concours de monde! (Elle regarde les noms.) Est-ce que je me trompe? Ce n'est pas possible. Jusqu'au président Buttler! Voyez donc, Monseigneur. (Avec explosion.) Il n'y a plus d'incertitude; l'austère

président lui-même ! Ah ! Monseigneur, quel beau jour ! Madame de Greenschloff, je suis mère, ces transports ne doivent pas vous surprendre.

LA BARONNE.

Mais croyez bien que je les partage, madame de Rudens.

Mme DE RUDENS.

Oh ! j'en suis sûre. Je n'ai pas besoin de vous dire que ma fille vous signera tout ce que vous voudrez.

L'ÉVÊQUE.

En effet, ce doit être le premier acte de son avènement.

Mme DE RUDENS.

Sans contredit. Le président Buttler !

LA BARONNE.

Je vous parlerai plus tard de mon frère qui voudrait être envóyé à Vienne.

Mme DE RUDENS.

On l'y enverra, madame de Greenschloff, on l'y enverra. On fera tout ce que vous voudrez.

(Madame de Walter entre.)

Mme DE WALTER.

Maman, voilà à peu près comme je serai ce soir.

LA BARONNE.

Elle est ravissante !

Mme DE RUDENS.

Je ne vous connais pas ces diamans, ma fille.

Mme DE WALTER.

Moi-même, ce matin, je ne les connaissais pas non plus, maman.

Mme DE RUDENS.

Les auriez-vous achetés?

Mme DE WALTER.

C'est mon secret.

Mme DE RUDENS.

Parle donc, ma bonne amie.

Mme DE WALTER.

Est-ce que c'est trop beau pour une dame d'honneur?

LA BARONNE.

Y a-t-il quelque chose de trop beau pour vous, petite espiègle? Mais pourquoi ne pas vous découvrir le cou davantage? Rien n'est si joli qu'un jeune cou. Laissez, laissez-moi faire. (Elle arrange quelque chose à la toilette de madame de Walter.) Un peu plus de poitrine aussi. Regardez madame votre mère, à présent.

Mme DE RUDENS.

Ce sont ses diamans qui m'occupent. Dis-moi donc d'où ils te viennent?

LA BARONNE, toujours occupée de la toilette de madame de Walter.

C'est si difficile à deviner.

L'ÉVÊQUE.

La seule chose qui lui manque à cette heure, c'est du rouge.

Mme DE WALTER.

Fi donc! je l'ai en horreur.

L'ÉVÊQUE.

Il ne s'agit pas de votre goût; je vous dis positivement qu'il faut que vous mettiez du rouge.

Mme DE WALTER.

Le sérieux de monsieur de Neubrunn me fait rire.

L'ÉVÊQUE.

Est-ce que c'est pour moi que je parle? Mais vous ne pouvez pas faire que je n'aie pas entendu ce que j'ai entendu. Il y a eu une explication à ce sujet-là ce matin. Un des reproches que l'on faisait, et quand je dis on, vous savez bien qui je veux dire; eh bien! donc, un des reproches que l'on faisait à madame de Rosemberg, c'était sa pâleur que la Margrave a imitée, et qui a entraîné celle de toute la cour.

LA BARONNE.

Voilà qui est clair. Puisqu'il est ainsi, ma belle, vous n'avez rien à répondre; il faut en passer par là. Dites-moi seulement où je trouverai du rouge.

Mme DE WALTER.

Dans mon cabinet de toilette, Madame; mais je vais sonner.

LA BARONNE.

Eh non! eh non! Laissez-moi donc faire quelque chose pour vous.

(Elle quitte la scène.)

Mme DE RUDENS, à sa fille.

A présent que nous ne sommes qu'entre nous, mon cher cœur, explique-moi donc un peu tes diamans. La baronne aurait-elle deviné juste? Est-ce qu'en effet le Margrave..........

Mme DE WALTER.

Quelle curiosité!

Mme DE RUDENS.

C'est si important à savoir.

L'ÉVÊQUE.

A sa place je ne dirais rien.

Mme DE WALTER.

N'ayez pas d'inquiétude, Monseigneur; j'ai fait des réflexions : une dame d'honneur ne doit plus se laisser traiter comme une petite fille.

Mme DE RUDENS.

Qu'entends-je? Eh quoi! ma chère enfant, ne suis-je plus ta mère? Faudra-t-il que je regrette les vœux que j'ai faits pour ton élévation? Ah! si elle devait me faire perdre ton cœur, si elle devait m'en-

lever ta confiance, je préférerais mille fois l'obscurité la plus profonde. (Elle a l'air de tomber dans l'accablement.)

LA BARONNE, entrant avec un pot de rouge qu'elle élève au-dessus de sa tête.

J'apporte de quoi donner le coup de grace; il ne faut pas qu'on en réchappe. (A madame de Walter.) Voyons, ma toute belle, tendez-moi vos jolies joues.

L'ÉVÊQUE, à madame de Walter.

Voici un fauteuil pour vous asseoir.

LA BARONNE.

A nous deux à présent, mon ange.

Mme DE WALTER.

Et qu'il faille cela pour être dame d'honneur!

(La baronne lui met du rouge.)

L'ÉVÊQUE.

Plus sous les yeux, madame de Greenschloff, plus sous les yeux. J'ai vu un portrait de madame de Pompadour destiné à l'impératrice Marie-Thérèse, c'est inconcevable ce qu'elle avait de rouge sous les yeux.

LA BARONNE.

Est-ce bien comme cela, Monseigneur?

L'ÉVÊQUE.

Encore un peu sur le menton et au bout des oreilles, et ce sera parfait.

Mme DE WALTER, courant à une glace.

Voyez donc, maman, à quoi je ressemble.

Mme DE RUDENS, jouant toujours l'accablement.

Je n'ai rien à vous dire; vous n'êtes plus une petite fille.

Mme DE WALTER.

Ah! maman, allez-vous me faire une querelle pour un mot que j'ai dit? Il est certain qu'une dame d'honneur peut avoir des secrets, même pour sa mère.

Mme DE RUDENS.

Mais, cruelle enfant, si tu as des secrets pour moi, où trouveras-tu l'expérience nécessaire à la position délicate dans laquelle tu vas te trouver?

Mme DE WALTER.

L'expérience vient avec la position.

Mme DE RUDENS.

Tu m'étonnes.

Mme DE WALTER.

Qu'est-ce que c'est d'ailleurs que l'expérience? Votre expérience vous a-t-elle empêchée de me faire faire le mariage le plus singulier.......

Mme DE RUDENS.

Des reproches, ma fille, c'en est trop.

LA BARONNE, bas à l'évêque.

Faites donc finir cela.

L'ÉVÊQUE, élevant la voix.

Avec ce rouge, remarquez-vous, madame la baronne, combien ces diamans font d'effet.

LA BARONNE.

Aux bougies, ils en feront bien davantage.

L'ÉVÊQUE.

Je m'y connais; c'est un présent au moins de vingt mille florins.

Mme DE WALTER.

Vous me faites bien plaisir, Monseigneur; c'est justement ce que m'a dit Abraham.

Mme DE RUDENS.

Est-ce qu'Abraham vous les a estimés?

Mme DE WALTER.

Non; mais Abraham me les a vendus.

Mme DE RUDENS.

Vendus!

(Un domestique remet une lettre à madame de Walter.)

LE DOMESTIQUE.

Madame, on attend la réponse.

(Il sort.)

Mme DE WALTER.

C'est de ma cousine. Permettez-vous que je voie ce qu'elle m'écrit?

LA BARONNE.

Comment donc?

MME DE WALTER.

Voici une terrible nouvelle. Jugez-en. (Elle lit haut.
« Ma chère cousine, on vient de m'assurer que le Margrave était indisposé. »

MME DE RUDENS, avec vivacité.

Indisposé! contre qui? Contre nous?

MME DE WALTER, continuant.

« Son déjeuner lui a donné une assez forte indigestion. On craint que le bal de ce soir n'ait pas lieu. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en savez. Votre amie et cousine,

« AMÉLIE DE SIEVERS. »

MME DE RUDENS, avec une colère concentrée.

Et l'on achète pour vingt mille florins de diamans, comme si c'était la première chose à faire.

MME DE WALTER, du plus grand sang-froid.

Je vais répondre à ma cousine.

MME DE RUDENS.

Quoi! qu'allez-vous lui répondre?

MME DE WALTER.

Qu'il faut espérer que ce qui est différé n'est pas perdu.

(Elle sort.)

Mme DE RUDENS.

Je suis confondue. Je ne reconnais plus du tout ma fille. Vous n'avez pas d'enfans, vous, Monseigneur?

L'ÉVÊQUE.

Plaît-il?

Mme DE RUDENS.

Mais madame de Greenschloff en a eu, et elle peut se figurer ce que je dois souffrir. C'est donc là le prix d'une tendresse si active! Infortunés parens, qui n'avez d'ambition que pour vos enfans, voilà votre récompense!

LA BARONNE.

N'exagérons rien, madame de Rudens, ce n'est pas que pour ses enfans qu'on a de l'ambition.

Mme DE RUDENS.

Me reprocher son mariage!...

L'ÉVÊQUE.

N'allez pas faire de la maternité à contre-temps; vous perdriez tout. On ne meurt pas d'une indigestion. Le Margrave a cette affaire fort à cœur, soyez-en persuadée. Une mère d'ailleurs ne doit-elle pas avoir de l'indulgence pour sa fille? Je vais rôder de ce côté-là, et je saurai vous faire tenir des nouvelles sûres. Mais du calme, je vous en prie; du calme.

Mme DE RUDENS.

Quoi qu'il m'en coûte, je prendrai sur moi, Monseigneur.

L'ÉVÊQUE.

Allez trouver votre fille; comme la plus raisonnable, c'est à vous à faire la première démarche.

Mme DE RUDENS.

J'y vais donc; mais n'oubliez pas les nouvelles que vous m'avez promises.

L'ÉVÊQUE.

Non, non.

(Madame de Rudens sort.)

LA BARONNE.

Savez-vous que cette indigestion pourrait bien relever les actions de ma belle-fille?

L'ÉVÊQUE.

Je ne dis pas non. Pour la Margrave, il est certain que l'âge et le caractère de madame de Rosemberg conviennent beaucoup mieux.

LA BARONNE.

Là, n'est-il pas vrai?

L'ÉVÊQUE.

Il n'y a pas l'ombre d'un doute.

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE IV.

(Chez madame de Rosemberg.)

LOUISE, BIBER.

LOUISE.

Je suis désolée que madame de Walter se soit trouvée là pour vous arrêter tout de suite.

BIBER.

Je n'ai fait que ce que tu m'as dit.

LOUISE.

Tu m'as dit !

BIBER, se reprenant.

Que ce que vous m'avez dit.

LOUISE.

Il est sûr que moi j'ai eu du bonheur. Quand Abraham est venu me parler de la part de madame de Rudens, je savais déjà par le président Buttler...

BIBER.

Comment connaissez-vous le président Buttler?

LOUISE.

Je ne puis pas souffrir qu'un homme me demande

comment j'en connais un autre. N'est-ce pas lui qui m'a fait entrer ici?

BIBER.

Allons, continuez.

LOUISE.

Je ne sais plus où j'en étais. Le président Buttler est donc venu voir madame; j'étais curieuse de savoir ce qu'il lui dirait, et d'apprendre s'il était bien vrai que le Margrave fût malade; pour cela, je m'étais collée contre la porte; mais on entend mal à travers une porte. Ma foi! c'était si important que quand le président est sorti, je n'ai pas été par quatre chemins, je le lui ai demandé à lui-même; il n'a pas pu s'empêcher de sourire.

BIBER.

Ah! il vous sourit.

LOUISE.

Est-il ennuyeux ce garçon-là; il ne vous laisse rien achever.

BIBER.

Quel crime y a-t-il à dire : « Ah! il vous sourit? »

LOUISE.

Quand Abraham est venu ensuite, j'étais sur le velours; j'ai pu faire la dévouée tout à mon aise, assurer que je voulais mourir au service d'une maîtresse pleine de bontés pour moi. Qu'est-ce que je

risquais? de faire monter l'enchère d'un côté, ou de pouvoir me vanter à madame de ma fidélité et de mon attachement si je trouvais plus avantageux de rester à son service.

BIBER.

Ça fait trembler comme vous êtes fine.

LOUISE.

Pas autrement que les maîtres. Est-ce que le président n'avait pas été remettre une carte chez madame de Walter avant de venir ici? Le grand-maréchal, qui est censé être tout à madame, n'en donne pas moins ce soir un bal où sa disgrace doit s'achever? Enfin madame de Greenschloff, madame de Greenschloff elle-même, notre belle-mère, n'a-t-elle pas passé toute la matinée chez madame de Rudens? Je ne parle pas de l'évêque, parce que ces messieurs-là il est défendu de les juger. Allez, allez, mon cher Biber, eux et nous c'est la même chose.

BIBER.

Qui donc vous a dit que le président, que madame de Greenschloff, que l'évêque..... ?

LOUISE.

C'est le cocher de madame de Rudens, puisque vous faites toujours des questions.

BIBER.

En voilà encore un.

LOUISE.

Il y en aura cent si vous ne vous taisez pas. Ne lui sied-il pas bien de faire le jaloux quand ma première pensée a été de le placer dans une maison où je sais que je pourrai le suivre aussitôt que je voudrai? Doutez-vous que si madame de Walter vous eût refusé, j'eusse jamais songé à entrer chez elle? — Non. Eh bien! alors, que voulez-vous?

BIBER.

Vous êtes fâchée, à présent, qu'on m'ait accepté.

LOUISE.

Oui; parce que ce n'est plus cela. Cette maladie du margrave m'a fait faire d'autres réflexions. L'évêque qui, dit-on, lui a parlé maîtresse ce matin, va sans doute lui parler religion ce soir; et religion ça ne peut plus être madame de Walter.

BIBER.

Voyons donc, voyons donc, est-ce qu'il faut absolument que madame de Walter soit la bonne amie du Margrave pour être dame d'honneur de la Margrave?

LOUISE.

Je ne sais pas trop comment ils font cadrer cela ensemble; mais il me paraît que ça se tient.

BIBER.

Ça ne se tenait pas pour madame.

LOUISE.

Quand madame a eu sa place, le Margrave venait de se marier, il ne pouvait pas faire cette condition-là.

BIBER.

D'autant que je crois bien que madame......

LOUISE, lui donnant un petit soufflet.

Vous êtes un innocent, mon cher Biber.

BIBER.

N'entends-tu pas madame qui sonne?

LOUISE.

Eh, mon Dieu oui. J'y vas.

(Elle sort en riant.)

BIBER.

Elle a l'air de croire que madame.... Dans le fait, ce n'est pas impossible. Madame qui aime tant à faire des affaires, ç'aurait été une belle affaire pour elle, et qui ne l'aurait pas empêchée de faire d'autres affaires; au contraire.

LOUISE, tenant une lettre.

Quand je vous disais tantôt que notre disgrace ne nous empêcherait pas de contenter le maître de poste de Staurbach, celui qui m'a donné ce diamant. Tenez, voilà une lettre pour lui.

BIBER.

Quoi! madame, malgré sa douleur......

LOUISE.

Oui, oui; malgré sa douleur, madame a fort bien trouvé moyen d'arranger cela avec le président. Portez cette lettre à l'auberge des Trois-Rois, faubourg Saint-Luc; c'est une bonne commission que je vous donne.

BIBER.

Si je passais en même temps chez madame de Walter pour me dégager?

LOUISE.

Ne précipitons rien; attendons ce que deviendra la maladie du Margrave.

BIBER.

Comme vous voudrez.

(Il sort.)

LOUISE, seule.

C'est commode d'être une grande dame! oh, c'est très-commode. On est dans le chagrin, dans les regrets, dans les larmes; et puis il vient un président qui vous dit: « Mais il ne faut pas vous affliger ainsi; vous vous tuerez. » « Ah! vous avez raison, je n'y survivrai pas. C'est dans tous les momens, c'est jusque dans la moindre chose que je sens toute l'horreur de ma position. Il y avait là, encore tout à l'heure, un brave homme que j'aime beaucoup, le maître de poste de Staurbach, qui demande la

chose du monde la plus simple. Eh bien! je suis obligée de lui répondre que je n'y peux plus rien. » Là-dessus on essuie quelques larmes. Le président, qui entend à demi-mot, demande quelle est cette chose du monde la plus simple; on ne sait pas si le maître de poste n'a pas laissé un papier; on le cherche négligemment; on finit par le trouver, et on remet au président le placet que j'avais donné ce matin. Je riais de tout ce manège, à travers la serrure, et de madame et de ce président qui est bien le plus grand comédien!... «Ne vous inquiétez pas, madame la comtesse, reprend-il; je voudrais que tous vos déplaisirs ne fussent pas plus difficiles à calmer que celui-là. Votre protégé sera satisfait. » Il semblait de part et d'autre que c'était de la bonté d'ame toute pure. Ce sont d'agréables manières, il faut en convenir. Nous ne pourrons jamais les imiter, nous autres; c'est là où est la séparation.

(Rodolphe entre.)

RODOLPHE.

Ah! voici ma petite Louise. Il faut que je t'embrasse.

(Il l'embrasse.)

LOUISE.

De grace, Monsieur, ne me tutoyez pas ici.

RODOLPHE.

Tu es donc toujours la même? Pourvu qu'on ne

te tutoie pas, le reste t'est égal. Ah ça, dis-moi, ma sœur m'a écrit qu'elle était en disgrace; est-ce que cela lui fait autant de peine qu'elle me le dit?

LOUISE.

Mais dame, Monsieur, il faut être juste; c'est un fier rabat-joie.

RODOLPHE.

Nous ne nous ressemblons guère. Elle est riche; elle est veuve; elle pourrait être libre comme l'air, et elle se plaît à tressaillir de peur depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, sans autre compensation que le plaisir d'être esclave.

LOUISE.

C'est bientôt dit.

RODOLPHE.

Ah! que je me sais bon gré d'avoir changé de pays. Si je fusse resté ici, elle aurait peut-être fini par me faire partager toutes ses angoisses.

LOUISE.

C'est possible; mais aussi au lieu de n'être que capitaine chez votre prince...

RODOLPHE.

Elle m'aurait protégé, n'est-ce pas? Un soldat doit se protéger lui-même; et tous ces officiers faits par des femmes ou par des prêtres, c'est bien peu de chose, selon moi.

LOUISE.

Il n'en aurait été que ce que vous auriez voulu ; vous seriez du moins resté dans votre air natal.

RODOLPHE.

Les États de mon prince sont si près de ceux-ci, que je ne crois pas que l'air ait beaucoup le temps de se renouveler en passant de l'un dans l'autre. Mais parlons un peu de toi. Qui est-ce qui te recherche en mariage, dans ce moment?

LOUISE.

Je ne vous comprends pas.

RODOLPHE.

Oui. N'est-ce pas comme cela que tu dis?

LOUISE.

Monsieur Rodolphe, vous ne vous apercevez pas que vous me tutoyez encore.

RODOLPHE.

Pardon, pardon. Es-tu toujours bien avec ma sœur?

LOUISE.

Pas trop, monsieur Rodolphe, surtout depuis sa disgrace.

RODOLPHE.

Je te défends de me parler disgrace. Parbleu! je vais en être assez rebattu.

LOUISE.

Madame devient près regardante, près regardante....

RODOLPHE.

Pauvre enfant !

LOUISE.

Si madame n'était pas madame votre sœur...

RODOLPHE, l'embrassant.

Il faut que je t'embrasse pour ce bon sentiment-là.

LOUISE.

Je crois que vous perdez la tête.

RODOLPHE.

Eh bien! si madame n'était pas madame ma sœur; tu la quitterais donc ?

LOUISE.

Ma fine! monsieur Rodolphe, je crois que oui. Toujours des hauts et des bas, des douceurs et des rebuffades, c'est fatigant. On aimerait mieux tout un ou tout autre : on se déciderait, du moins.

RODOLPHE.

C'est comme à la cour, ma petite Louise; ma sœur en est là aussi avec sa princesse. Dis-moi donc le nom de ton amoureux.

LOUISE.

Vous êtes drôles, vous autres Messieurs, vous croyez qu'on ne peut pas vivre sans amoureux.

RODOLPHE.

Biber est-il toujours ici ?

LOUISE.

Biber le chasseur ?

RODOLPHE.

Il n'y en a pas trente-six dans cette maison.

LOUISE.

Madame voulait le renvoyer ce matin.

RODOLPHE.

C'est tout simple ; ma sœur doit être tentée de renvoyer quelqu'un ; mais tu aimerais mieux que ce fût un autre que Biber, toi.

(La comtesse entre.)

LA COMTESSE, à Louise.

Mon frère est ici, Mademoiselle, et vous ne venez pas m'avertir.

RODOLPHE.

C'est moi qui la retenais, ma sœur.

LOUISE.

Sans cela, Madame....

LA COMTESSE.

C'est bon. (Louise sort.) J'ai eu bien de la peine à vous faire venir, Rodolphe.

RODOLPHE.

Mon service m'a retenu toute la semaine.

LA COMTESSE.

Ne peut-on pas se faire remplacer? Vous n'ignoriez pas combien j'avais besoin de consolations.

RODOLPHE.

Il y a des chagrins que je conçois si peu! A votre place, je serais enchanté de ce qui vous arrive.

LA COMTESSE.

Vous ne pouvez pas savoir l'attachement que j'avais pour la princesse.

RODOLPHE.

Ni vous non plus, ma sœur; ne cherchez pas à me faire croire que ce soit la passion qui vous subjugue. Que vous soyez de la cour, passe; dans nos petites principautés, tout le monde en est; mais pourquoi vouloir en être plus que tout le monde?

LA COMTESSE.

On ne peut pas lutter avec vous; vous avez puisé dans votre université d'Iéna des principes si étranges! Une cour vous paraît une monstruosité.

RODOLPHE.

Où avez-vous vu cela? Ne suis-je pas moi-même dans une cour? Ne suis-je pas attaché à un souverain?

LA COMTESSE, avec ironie.

Quel souverain !

RODOLPHE.

Ah! par exemple, ma sœur, je ne souffrirai pas qu'on attaque celui-là; il est tout-à-fait selon mon cœur. Son palais n'est pas, il est vrai, le refuge de toutes les inutilités de ses États; on n'y tient pas école de fourberie et de mendicité; nous n'avons pas été en Asie puiser cet amour du maître que vous étalez chez vous; mon prince ne veut pas être dupe; mais quand on a un vrai mérite, on est toujours sûr d'être bien accueilli par lui.

LA COMTESSE.

Un prince doit d'abord commander le respect, mon frère.

RODOLPHE.

Tout peut se commander, ma sœur, ce n'est pas là la difficulté.

LA COMTESSE.

Je cherche de quels honneurs on vous a comblé pour vous avoir rendu aussi fanatique.

RODOLPHE.

Mon prince n'a jamais eu la prétention de faire des fanatiques; il a trop d'esprit pour espérer qu'on l'aime en dépit du bon sens.

LA COMTESSE.

Cela doit faire une cour bien gaie.

RODOLPHE.

Pour vous, elle serait à mourir de rire. Nos jours de réceptions, par exemple, sont de vrais jours de comédie. De toute son éducation d'étiquette, notre bon souverain n'a retenu que la nécessité, en pareille circonstance, de parler au plus grand nombre de personnes qu'il est possible. Mais comme rien de ce qui est futile ne peut captiver long-temps son attention, il saboule le petit protocole de phrases qu'il a à distribuer, de façon, très-souvent, qu'aucune ne tombe juste. Il ne sait pas ce qu'il dit; on lui répond ce qu'on veut; et quand on ne peut pas s'empêcher de sourire, il se met aussi à rire de fort bonne grace, ce qui donne un air de fête à ces revues périodiques, si insipides partout ailleurs.

LA COMTESSE.

Vous vous contentez de peu chez vous, à ce qu'il paraît. Si votre princesse, de son côté, n'y fait pas plus de façons....

RODOLPHE.

Elle en fait bien moins encore; elle a prié toutes ses dames de la laisser tranquille.

LA COMTESSE.

Juste ciel! Et ses dames s'arrangent de cela?

RODOLPHE.

Il le faut bien. D'ailleurs celles qui ne peuvent pas y tenir ont un moyen tout simple pour se procurer l'honneur de voir leur maîtresse; c'est de lui apporter quelques vêtemens, quelques trousseaux à l'usage des pauvres.

LA COMTESSE.

Une princesse qui reçoit des présens de ses dames!

RODOLPHE.

Il faut tout dire, elle en reçoit très-peu. Comme on sait que cela n'avance à rien, qu'elle est tout-à-fait étrangère à la distribution des pensions et des faveurs, on est très-raisonnable avec elle.

LA COMTESSE.

Ah! que ma princesse l'entend bien mieux!

RODOLPHE.

Il est sûr qu'elle se donne plus de mouvement que la mienne.

LA COMTESSE.

C'est une grace et une majesté qui lui assurent tous les cœurs.

RODOLPHE.

Si l'on ôtait de cette majesté la peur qu'elle fait aux uns, l'argent qu'elle donne aux autres, il reste-

rait bien peu de ces sentimens d'amour et de respect qu'on prétend qu'elle impose..

LA COMTESSE.

Rodolphe, je ne puis vous passer une pareille sécheresse de cœur.

RODOLPHE.

J'adore mon souverain, non pas comme une pagode, mais comme un prince excellent.

LA COMTESSE.

Et vous croyez que pour moi c'est une consolation?

RODOLPHE.

Non; c'est une comparaison. Si je pouvais vous décider à venir chez nous, vous seriez radicalement guérie. Venez, venez chez nous.

LA COMTESSE, ne pouvant s'empêcher de rire.

Chez nous! une cour!

LOUISE, annonçant.

Mademoiselle Sophie de Brisnaw.

(Elle sort.)

LA COMTESSE.

J'avais bien besoin de la visite de cette étourdie-là.

SOPHIE arrive en sautillant.

Bonjour, ma cousine; bonjour, mon cousin Ro-

dolphe. Ma cousine, je suis chargée pour vous des complimens de toutes nos dames, madame de Rhisbourg, madame d'Ereleich, de toute la cour enfin.

LA COMTESSE.

Des complimens à propos de quoi?

SOPHIE, avec légèreté.

Des complimens de condoléance. (La comtesse fait un mouvement d'humeur : Sophie ne s'en aperçoit pas.) Moi, je puis venir chez vous, je suis de votre famille; pour les autres, cela se remarquerait. Je voulais vous prier de me rendre un service; ce serait de me prêter, pour ce soir, une de vos parures de pierreries.

RODOLPHE.

Eh! mon Dieu, ma belle petite cousine, est-ce que ce serait pour une entrevue? Y aurait-il quelque mariage sur le tapis?

SOPHIE.

Oh! bien, oui; je ne suis pas si pressée. A présent que me voilà de la cour, je commence à calculer; je ne veux me marier qu'à bonnes enseignes. C'est pour le bal de ce soir.

LA COMTESSE.

Mais le Margrave est malade.

SOPHIE.

Il va mieux. C'était son déjeuner. On dit que le

grand-maréchal se met en frais ; ce sera superbe. Madame de Walter croit qu'il n'y aura qu'elle qui aura du rouge ; nous en aurons toutes. On sait, de ce matin, que c'est le goût du Margrave.

LA COMTESSE, sèchement.

Et vous avez compté sur mes pierreries pour ce bal ?

SOPHIE.

Mais oui. Comme vous n'irez pas, vous, ma cousine... (La comtesse fait encore un mouvement.) Mon cousin, voyez donc, votre sœur a l'air d'avoir de l'humeur.

RODOLPHE.

Pas le moins du monde ; mais c'est que vous ne savez pas que ces pierreries sont disgraciées aussi.

SOPHIE.

Moi, je n'y mets pas de finesse. Si l'on ne savait pas que madame de Rosemberg est une personne à part ; qu'elle n'aspirait qu'à recouvrer sa liberté, je n'aurais pas parlé aussi franchement. A la cour, il n'y a qu'une voix sur son compte ; on est émerveillé de son courage et de sa résignation ; la princesse même n'a pas pu s'en taire.

LA COMTESSE, avec empressement.

Qu'est-ce donc qu'a dit la princesse ?

SOPHIE.

Vous savez comme elle peint d'un mot.

LA COMTESSE.

Elle a ce talent-là au suprême degré.

SOPHIE.

Ce matin on parlait de vous.

LA COMTESSE, avec la plus vive impatience.

La princesse a donc dit...

SOPHIE.

Attendez que je me rappelle bien ses paroles. Voici : « Rien ne m'étonne de la part de madame de Rosemberg ; j'ai toujours remarqué qu'elle avait plus de fermeté dans le caractère que de sensibilité dans le cœur. » (La comtesse paraît prête à se trouver mal.) Il y avait là plusieurs personnes qui aiment beaucoup ma cousine, et qui ont trouvé que c'était un bel éloge. Ah ! c'est que la fermeté, c'est si rare.

LA COMTESSE, bas à son frère.

Au nom du ciel ! Rodolphe, faites qu'elle s'en aille ; elle me tue.

RODOLPHE, attirant Sophie à un coin du théâtre.

Ma cousine Sophie, vous n'avez pas remarqué une chose ?

SOPHIE.

Non. Qu'est-ce que c'est ? Je remarque très-peu en général.

RODOLPHE.

Ma sœur est excessivement modeste, et vous venez de la blesser en faisant son éloge devant elle.

SOPHIE.

Elle voulait savoir ce qu'avait dit la princesse.

RODOLPHE.

Elle espérait peut-être que ce serait quelque dureté, et au contraire. Laissez-la se remettre, et si je réussis à obtenir une de ses parures, j'irai vous la porter moi-même.

SOPHIE.

Il n'y a pas de femme comme ma cousine, il faut en convenir.

(Elle sort.)

LA COMTESSE.

J'aimerais mieux avoir affaire à une ennemie déclarée qu'à une sotte pareille. Que lui avez-vous donc dit pour m'en débarrasser si vite?

RODOLPHE.

Que vous trouviez trop flatteur le jugement de la princesse sur vous, et que votre modestie s'en était alarmée.

LA COMTESSE.

Y pensez-vous? Elle va reporter cela partout.

RODOLPHE.

Eh bien! tant mieux.

LA COMTESSE.

C'est m'ôter tout espoir.

RODOLPHE.

J'ai été au plus pressé. Vous vouliez qu'elle s'en allât, elle s'est en allée.

LA COMTESSE.

Mais concevez-vous cette princesse qui m'accuse d'insensibilité? Elle qui n'a jamais aimé personne, que pensait-elle donc? Que je devais mourir de chagrin d'avoir perdu ses bonnes graces.

RODOLPHE.

C'est possible.

LA COMTESSE, d'une voix très-émue.

Soyez tranquille, mon frère; je saurai prendre mon parti. Je voyagerai.

RODOLPHE.

C'est très-bien vu.

LA COMTESSE.

Je me soustrairai par là à mille tracasseries.

RODOLPHE.

A des désagrémens sans nombre.

LA COMTESSE.

A mon retour, si je vais chez Son Altesse, ce ne sera qu'en visite.

RODOLPHE.

C'est suffisant.

LA COMTESSE.

Un caprice m'a ôté sa faveur, un caprice, qui sait?...

RODOLPHE.

Pourrait vous la rendre? Ne le désirez pas.

LA COMTESSE.

Ah! si cela m'arrivait... Mais d'où vient donc que mes jambes tremblent ainsi? Je ne puis pas me soutenir.

(Elle s'assied.)

RODOLPHE, *effrayé.*

Ma sœur, vous trouveriez-vous mal?

LA COMTESSE.

Non, non; c'est de l'indignation. Vous serez content, mon cher Rodolphe; je serai votre sœur enfin. Il est temps de reprendre ma position. Je suis la comtesse de Rosemberg, veuve d'un brave général; je resterai la comtesse de Rosemberg, veuve d'un brave général. On n'est pas obligé d'être la favorite d'une princesse. Je prouverai du moins à celle-ci qu'elle ne m'a pas mal jugée en disant que j'avais plus de fermeté encore que de sensibilité.

(Elle se renverse sur son siège en mettant la main devant ses yeux.)

LOUISE, annonçant.

Madame la comtesse de Furtzbourg.

(Elle sort.)

LA COMTESSE, se relevant tout à coup.

La comtesse de Furtzbourg! Elle m'a écrit, ce matin, une lettre pleine d'espérance. Ah! mon cher Rodolphe, ce sont assurément de bonnes nouvelles qu'elle m'apporte.

RODOLPHE.

Je puis donc vous laisser avec elle?

LA COMTESSE.

Oui, oui. Je ne veux pas vous ennuyer davantage de toutes mes faiblesses. Courez la ville; faites vos visites; quand nous nous reverrons, il est probable que je ne serai plus aussi maussade.

RODOLPHE.

Je vais passer par le jardin.

(Il sort d'un côté du théâtre, tandis que madame de Furtzbourg entre par l'autre.)

LA COMTESSE, allant au-devant de madame de Furtzbourg.

Enfin vous voilà!

Mme DE FURTZBOURG.

Vous m'attendiez donc avec une grande impatience?

LA COMTESSE.

Pouvez-vous en douter, d'après la lettre que vous m'aviez écrite ?

Mme DE FURTZBOURG.

Je croyais vous trouver dans un calme parfait. Je vous avais toujours dit qu'il fallait laisser passer le premier moment. Malgré tout son fracas de dignité blessée, où la Margrave trouverait-elle jamais une personne qui lui convînt comme vous ?

LA COMTESSE.

On parlait de madame de Walter.

Mme DE FURTZBOURG.

C'est moi qui ai mis tout cela en train.

LA COMTESSE.

Eh quoi !

Mme DE FURTZBOURG.

Sans doute. Toute la cour était persuadée que ce serait madame de Walter qui vous remplacerait, que la Margrave n'en savait pas encore le premier mot. J'avais choisi madame de Walter positivement parce que c'était le choix le plus antipathique à la Margrave, et que sa dignité s'en trouverait d'autant plus offensée. Cette dignité est bonne à tout.

LA COMTESSE.

Mais madame de Rudens qui a de l'esprit...

MME DE FURTZBOURG.

Il faudrait d'abord savoir ce que c'est que cet esprit-là. Quand une chose nous séduit, on devient si crédule! Chaque personne que je lui envoyais, ne lui portait que des félicitations; jusqu'à votre bon évêque qui est venu me demander en confidence, ce matin, en sortant de chez vous, s'il ne ferait pas bien d'aller aussi lui rappeler qu'il était un peu de sa famille. « Allez-y, mon cher évêque; ne perdez pas un instant. » Vous jugez de sa diligence. L'évêque y allant, toute la cohue a suivi. Le bal demandé au grand-maréchal a mis le feu aux étoupes; et la Margrave, frappée de l'isolement où elle se trouvait, m'a fait demander.

LA COMTESSE.

Vous!

MME DE FURTZBOURG.

Quel air effrayé! N'allez-vous pas croire que c'était pour m'accabler de vos dépouilles? Rassurez-vous. Je ne suis pas assez complaisante pour un tel emploi; des froideurs, des bouderies me feraient rire; l'honneur de marcher la première derrière une princesse ne me paraît pas valoir le plaisir d'aller seule partout où je veux; je n'aime pas les questions; je n'endurerais pas de reproches; des airs de hauteur seraient pour me faire fuir à cent lieues. Vous voyez que je ne suis pas à craindre.

LA COMTESSE.

Enfin que s'est-il passé entre la Margrave et vous ?

Mme DE FURTZBOURG.

Elle a commencé par battre un peu la campagne.

LA COMTESSE.

Et par vous dire beaucoup de mal de moi.

Mme DE FURTZBOURG.

Non. Il paraît que c'était fini ; elle était même assez tendre. « Qu'est-ce qu'on me fait faire ? m'a-t-elle demandé : j'aime beaucoup madame de Rosemberg. »

LA COMTESSE, avec la plus vive émotion.

En vérité !

Mme DE FURTZBOURG.

Si vous n'êtes pas plus philosophe que cela, je ne continuerai pas.

LA COMTESSE.

Continuez, continuez, excellente amie. « J'aime beaucoup madame de Rosemberg. » Vous en étiez là.

Mme DE FURTZBOURG.

« Il est sûr qu'elle a eu des torts envers moi. » C'est toujours la princesse qui parle. « Mais on s'est plu à les exagérer. » C'était là que je l'attendais pour lui faire un commencement d'histoire que j'avais pré-

parée à l'avance. Je suis si persuadée que le commérage a pris naissance dans une cour, que je ne crois pas m'écarter de l'étiquette en m'en servant toutes les fois qu'il m'est nécessaire.

LA COMTESSE.

Qu'elle est franche!

Mme DE FURTZBOURG.

« Madame, ai-je répondu, les torts de madame de Rosemberg ne sont que le résultat d'une intrigue pour vous donner madame de Walter; sans cela, pourquoi aurait-on pressé avec tant d'instance le départ du courrier qui devait porter votre lettre? On savait que madame de Rosemberg s'arrêterait quelques heures chez madame Schwarz, et on comptait qu'il arriverait à votre courrier ce qui lui est arrivé, c'est-à-dire qu'il reviendrait sans réponse. »

LA COMTESSE.

Personne ne pouvait savoir que je m'arrêterais chez madame Schwarz; je ne le savais pas moi-même.

Mme DE FURTZBOURG.

Qu'est-ce que cela fait? Il fallait bien lui faire un mensonge, puisqu'elle n'avait pas voulu croire la vérité.

LA COMTESSE.

Pardon, pardon.

Mme DE FURTZBOURG.

L'essentiel pour moi était d'arriver à madame de Walter, que j'ai peinte des couleurs les plus séduisantes.

LA COMTESSE.

Très-bien ! Je comprends.

Mme DE FURTZBOURG.

Sans nommer positivement le Margrave, j'ai fait entendre que les Rudens comptaient sur une puissante protection.

LA COMTESSE.

Est-ce que réellement il penserait à madame de Walter.

Mme DE FURTZBOURG.

Pauvre prince ! il avait bien déjeuné. Vous savez que sa marotte c'est Louis XIV de France. L'évêque était là qui ne tarissait pas sur les perfections de madame de Walter. Louis XIV a eu des maîtresses en titre. C'est ce qui est le plus facile à imiter. Quelques contradictions de ce bon apôtre de président, qui ne voulait pas perdre son droit de contrôle, sont venues se jeter à la traverse ; le Margrave s'est piqué au jeu ; il a demandé ce bal au grand-maréchal ; vous savez le reste.

LA COMTESSE.

La Margrave s'est alarmée ; elle a craint que cela ne devînt sérieux.

Mme DE FURTZBOURG.

On vous aurait déjà écrit pour vous rappeler si je n'avais demandé la permission de vous voir auparavant, afin d'être bien sûre que, dans l'état de souffrance où je vous ai représentée, cette nouvelle ne vous donnerait pas une trop violente émotion. On se lamente d'avoir été si cruelle envers vous; vous êtes une victime des plus odieuses machinations; on vous doit une justice éclatante; on vous la rendra. Vous serez obligée de tempérer vous-même le triomphe qu'on vous prépare. (Elle rit aux larmes.) Ah! mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que c'est que des princes?

LA COMTESSE.

Pour comble de bonheur, c'est à vous que je devrai un aussi grand bienfait, à vous qui, si vous l'eussiez voulu, pouviez me supplanter si facilement.

Mme DE FURTZBOURG.

Je vous répète que je n'y ai aucun mérite. Grace à la tournure de mon esprit, je traite d'égale à égale avec votre princesse; j'aime assez cela. Aussi ne voudrais-je pas lui demander la moindre faveur, de peur de rompre cet équilibre; mais à vous je vous dirai ce que je veux; c'est comme cela que je m'arrange. Les princes ont toujours la peur et le besoin

d'être menés; je ne me soucie pas de m'en charger; tout ce que je cherche, c'est d'avoir de l'influence sur ceux qui les mènent. De cette façon, j'ai les bénéfices sans les charges. Le président m'a déjà fait payer cent mille florins de dettes; cette fois-ci, ce sera votre tour.

LA COMTESSE.

Vous ne doutez pas du plaisir.....

Mme DE FURTZBOURG.

Je ne doute de rien. L'essentiel à présent, c'est que vous mettiez du rouge pour cette première entrevue. Le rouge, au moment où je vous parle, est la grande affaire de la cour. Cependant, toutes réflexions faites, n'en mettez pas encore; vous serez plus intéressante. Adieu. La lettre de la Margrave ne se fera pas attendre. Tenez-vous prête, et n'oubliez pas que vous étiez aux portes du tombeau.

LA COMTESSE.

C'est un peu vrai.

Mme DE FURTZBOURG.

Eh bien! vous n'en serez que mieux dans votre rôle.

(Elle sort : la comtesse la reconduit avec tous les signes de la plus vive reconnaissance.)

LA COMTESSE, après quelques momens de réflexion.

Ceci ne cache-t-il aucun piège? Oh! non. Madame

de Furtzbourg a une conduite assez légère; elle s'en sauve par beaucoup d'esprit; mais elle ne tiendrait pas un mois à la cour; elle le sent bien. La cour est un pays si perfide! on n'y est entouré que d'envieux; aussi, ma résolution est bien prise; si j'y rentre, je ne veux plus m'en éloigner un seul instant. (Elle sonne; Louise paraît.) Venez m'habiller.

(Elle entre dans son appartement.)

LOUISE, seule.

Nous revoilà sur pied. (Elle regarde sa bague.) Ce diamant ne sera pas le dernier présent que j'aurai reçu ici. C'est une habile femme que madame de Furtzbourg. Pas une distraction, pas une émotion. Elle n'a eu garde de parler de la haine qu'elle a contre madame de Walter, qui lui a enlevé le mari qu'elle destinait à sa nièce, ni des vues qu'elle a à présent sur monsieur Rodolphe. Elle est comme toutes les personnes franches, elle ne dit que la moitié de ce qu'elle pourrait dire; c'est déjà beaucoup.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

(Cabinet de la Margrave.)

LA MARGRAVE, Mme DE TELLFINGEN, DAME D'ATOUR, TROIS AUTRES DAMES, UN PAGE.

LA MARGRAVE, au page, en lui remettant une lettre.

Pour madame de Rosemberg. Faites diligence.

(Le page sort.)

LA DAME D'ATOUR.

Princesse, Franz, le marchand de modes, attend les ordres de Votre Altesse.

LA MARGRAVE.

On peut le faire entrer. (Une des dames va avertir Franz.) Madame de Tellfingen, approchez cette toilette. (Franz, un carton à la main, s'arrête à la porte.) Madame de Tellfingen, dites-lui d'avancer. (Franz s'avance, pose son carton sur une console et en retire une coiffure garnie de plumes, qu'il remet à la dame d'atour.) N'est-ce pas bien volumineux? (Franz va pour répondre; la Margrave scandalisée le regarde; il se tait.) Qu'en pensez-vous, madame de Tellfingen?

LA DAME D'ATOUR.

On en jugera mieux sur la tête de Votre Altesse.

(La dame d'atour pose la coiffure sur les cheveux de la Margrave.)

LA MARGRAVE.

Ces plumes ne me paraissent pas d'un beau blanc, non plus.

FRANZ.

Je puis assurer à Votre Al....

LA MARGRAVE, à la dame d'atour.

Dites-lui donc que je ne lui parle pas. (Elle se regarde quelque temps dans une glace.) Madame de Tellfingen, demandez-lui si cela a été fait en France, ou si ce n'est qu'une imitation.

FRANZ, à la dame d'atour.

C'est tout ce qu'il y a de plus nouveau à Paris.

LA MARGRAVE, à la dame d'atour.

Madame de Tellfingen, ce n'est pas cela que vous lui avez demandé. Est-ce envoyé de Paris, ou est-ce fait d'après un modèle envoyé de Paris?

FRANZ, à la dame d'atour.

C'est envoyé de Paris, Madame.

LA MARGRAVE.

Madame de Tellfingen, demandez-lui à présent s'il a vendu des coiffures pareilles à quelques dames de la cour.

FRANZ, à la dame d'atour.

Je n'avais que celle-ci, et madame de Walter....

LA MARGRAVE, vivement.

Madame de Tellfingen, que dit-il de madame de Walter?

FRANZ est au moment de répondre à la Margrave: mais il se retourne brusquement du côté de la dame d'atour.

Madame de Walter l'avait fait demander; mais on lui a répondu que je ne pouvais pas en disposer avant d'en avoir fait hommage à Son Altesse.

LA MARGRAVE.

Madame de Tellfingen, faites-lui observer qu'hommage n'est pas convenable, et que je lui permets de parler plus simplement. Qu'est-ce que c'est que ce ruban-là?

FRANZ, toujours à la dame d'atour.

C'est un ruban qui doit passer sous le menton; mais que l'on peut ôter ou mettre à volonté.

LA MARGRAVE.

Madame de Tellfingen, je ne veux pas me décoiffer, ainsi demandez-lui comment il faut s'y prendre pour le détacher.

LA DAME D'ATOUR, détachant le ruban.

Le voici, Madame.

LA MARGRAVE.

C'est bien. Qu'il s'en aille. (Frans sort.) Vous savez, Mesdames, que je vais à ce bal; je n'ai pas voulu refuser le Margrave. On m'y suivra; mais j'avertis que je le quitterai de bonne heure, et que celles qui ne sont pas de service me désobligeraient si elles y restaient après moi. Vous aurez soin de les en avertir. (A la dame d'atour.) Voyons donc ce rouge, puisqu'il paraît qu'aujourd'hui hors le rouge il n'y a point de salut. Il y a plus de quatre ans que je n'en ai mis.

LA DAME D'ATOUR, lui présentant un pot de rouge.

Voici celui que Votre Altesse a choisi tantôt.

LA MARGRAVE.

Et le coton.

LA PREMIÈRE DAME.

J'ai l'honneur de le présenter à Votre Altesse.

LA MARGRAVE, à la dame d'atour.

Madame de Tellfingen, en l'absence de la dame d'honneur, ne deviez-vous pas présenter le coton aussi?

LA PREMIÈRE DAME, balbutiant.

Princesse, j'ai cru...

LA MARGRAVE.

Présentez-le pour cette fois, Madame, puisque

aussi-bien vous le tenez ; mais que ce soit sans tirer à conséquence. (Se retournant vers les autres dames.) Vous entendez, Mesdames, que c'est sans tirer à conséquence. (Elle se met du rouge.) La sotte invention!... Je n'en mettrai pas plus que cela... C'est si ridicule. Est-ce assez, madame de Tellfingen? Un peu plus ici, n'est-il pas vrai? J'en ai perdu tout-à-fait l'habitude. C'est singulier; il ne dit rien du tout ce rouge-là. Je croyais avoir pris la nuance la plus foncée. Celui que j'avais il y a quatre ans donnait bien plus d'éclat aux yeux.

(Un chambellan paraît, parle à la dame d'atour et sort.)

LA DAME D'ATOUR, à la Margrave.

Madame la comtesse de Furzbourg qui a une audience de Votre Altesse.

LA MARGRAVE.

Oui, oui.

(Aussitôt que madame de Furtzbourg entre, toutes les dames se retirent dans le fond du théâtre, et finissent petit à petit par en sortir tout-à-fait.)

Mme DE FURTZBOURG, comme frappée d'admiration.

Si le respect ne me retenait, je sais bien ce que je dirais à Votre Attesse.

LA MARGRAVE.

Dites, dites.

Mme DE FURTZBOURG.

Qu'elle est d'une beauté éblouissante.

LA MARGRAVE.

A quoi cela me sert-il? Ah! madame de Furtzbourg! Et ma pauvre Rosemberg, comment l'avez-vous trouvée? Bien souffrante, j'en suis sûre.

Mme DE FURTZBOURG.

Les paroles que je lui ai portées de la part de Votre Altesse lui ont rendu la vie. Je n'exagère pas.

LA MARGRAVE.

Je le crois bien. Mon impatience était si grande que je n'ai pu attendre votre retour; je lui ai écrit. Étiez-vous chez elle lorsqu'elle a reçu ma lettre?

Mme DE FURTZBOURG.

Non, princesse.

LA MARGRAVE.

Je lui mande que je veux qu'elle vienne à ce bal, qu'elle y arrive après moi, conduite par le grand-maréchal à qui je donnerai l'ordre de l'aller chercher. Cela nous ôtera l'émotion d'un rapprochement et me vengera de ce noble complaisant de son maître. Pour monsieur de Neubrunn, jamais il ne sera le gouverneur de mon fils; c'est sur quoi il peut bien compter. La Rudens et la Greenschloff recevront l'ordre de ne plus paraître devant moi. Quant

à la belle Walter.... belle!.... Croyez-vous sérieusement, madame de Furtzbourg, que le Margrave... Non, non; cela est impossible. Elles se seront compromises comme des folles. Ce collier qu'elles prétendaient avoir reçu, et qu'elles ont acheté quarante mille florins.

Mme DE FURTZBOURG.

On m'avait dit soixante mille.

LA MARGRAVE.

Soixante mille! Comme tout se sait cependant. Un bon exil doit me venger de cette impertinente. N'est-ce pas votre avis?

Mme DE FURTZBOURG.

Je crois, princesse, que madame de Rosemberg, qui tient tant à votre gloire, vous demandera comme une grace de laisser tomber dans l'oubli toutes ces misères.

LA MARGRAVE.

Misères, madame de Furtzbourg! Vous appelez misères un complot pour rendre le Margrave ridicule, et la hardiesse de me supposer, moi, assez faible pour laisser usurper mes droits. Ah! si les reines de France qui ont été délaissées pour des créatures comme la Walter avaient eu mon énergie!.....

MME DE FURTZBOURG.

Votre Altesse craindra de flétrir l'avenir d'une femme aussi jeune.

LA MARGRAVE.

Que m'importe?

MME DE FURTZBOURG.

En poussant les choses à cette extrémité contre elle, ne pourrait-on pas appréhender de donner au Margrave un prétexte pour la défendre ?

LA MARGRAVE.

Contre moi? Cette idée est affreuse! Je le sens à présent; c'est moi que l'on voulait perdre en me séparant de ma fidèle Rosemberg. Je vais lui écrire. (Elle se met à une table, écrit un billet à la hâte, et le ferme.) Il faut qu'elle vienne tout de suite. Souffrante ou non, elle me doit cette preuve de dévouement. Les méchantes gens que ceux qui nous entourent! Que veulent-ils? Jamais princesse n'a été moins exigeante que moi pour ceux qui l'approchent. (Elle sonne.) Jamais aucune n'a eu plus d'égards pour ses gens, (Elle sonne.) plus de politesse et de considération, j'ose le dire, pour les hautes familles. (Elle sonne avec violence : la dame d'atour paraît.) Pourquoi donc ne venait-on pas?

LA DAME D'ATOUR.

Princesse, il n'y avait que moi là-dedans.

LA MARGRAVE.

Quand je sonne, c'est pour tout le monde. Qu'on fasse promptement porter ce billet chez madame de Rosemberg.

(La dame d'atour prend le billet et s'en va.)

Mme DE FURTZBOURG.

Je crains vraiment que cette agitation ne fasse du mal à Votre Altesse.

LA MARGRAVE.

Hélas!

Mme DE FURTZBOURG.

Il vous est si facile de punir la bassesse de madame de Greenschloff et la coquetterie de madame de Walter, sans même en paraître instruite.

LA MARGRAVE.

Expliquez-vous.

Mme DE FURTZBOURG.

On parle d'une mission à Vienne.

LA MARGRAVE.

Oui; fort importante même.

Mme DE FURTZBOURG.

Madame de Greenschloff la sollicite vivement pour son frère. Que Votre Altesse y fasse nommer monsieur de Walter à qui on insinuera d'emmener

sa femme. Une mission peut se prolonger tant qu'on veut.

LA MARGRAVE.

Mais monsieur de Walter est-il d'étoffe à faire un ambassadeur?

MME DE FURTZBOURG.

Monsieur de Walter! monsieur de Walter a toutes les formes de la diplomatie; une tête longue, une figure qui ne dit rien, une honnête corpulence, de gros mollets. On chercherait long-temps, je crois, avant de trouver un homme mieux conditionné pour cet emploi.

LA MARGRAVE, gaiement.

Si cela est ainsi, sa femme ira coquetter à Vienne; le théâtre sera plus digne de sa beauté.

MME DE FURTZBOURG.

De retomber sous la dépendance de son mari, c'est ce qu'elle redoute le plus. (Riant.) Elle ne pourra s'y résoudre, et elle pleurera jusqu'à ce que sa mère consente à l'accompagner.

LA MARGRAVE, riant.

C'est parfait.

MME DE FURTZBOURG, riant.

Et madame de Greenschloff!

LA MARGRAVE, riant.

Cela les brouillera à la mort. (Sérieusement.) Madame

de Furtzbourg, je ne connais que vous qu'on puisse comparer à madame de Rosemberg. Mais vous tenez à votre liberté; je le conçois : vous voyez trop vite et trop loin pour vous plaire à la cour. C'est dommage. Allez la trouver de ma part, cette chère amie. Dites-lui qu'elle ne tienne pas compte de mon dernier billet; que tout reste convenu comme je le lui avais écrit d'abord. C'est le grand-maréchal qui doit l'aller prendre chez elle.

MME DE FURTZBOURG.

Véritablement vous la comblez.

(Elle sort. Un moment après, arrivent précipitamment la dame d'atour et les autres dames qui se rangent derrière la Margrave. On entend au dehors une voix crier : Le Margrave! Il entre accompagné du grand-maréchal et suivi du comte de Burcshal et d'autres courtisans.)

LE MARGRAVE.

M'excuserez-vous, Madame, si je romps l'étiquette en venant moi-même vous offrir la main pour vous conduire au bal?

LA MARGRAVE.

Chaque preuve de votre attachement n'ajoute-t-elle pas à mon bonheur?

LE MARGRAVE.

On avait dit que ce bal ne vous convenait pas.

LA MARGRAVE.

J'aurais changé d'idée en apprenant votre prompt rétablissement.

LE MARGRAVE.

Des paroles si gracieuses donnent un prix nouveau à votre complaisance. Le rouge vous sied à ravir. Je regrettais que vous l'eussiez abandonné.

LA MARGRAVE.

Pourquoi ne pas vous en être expliqué avec moi directement? Vous entendez : directement; car il y a beaucoup d'intrigans dans cette cour.

LE MARGRAVE.

Madame, il y en avait aussi beaucoup à la cour de Louis quatorzième de France.

LA MARGRAVE.

Ce n'est point en cela qu'elle mérite d'être imitée. Pour moi, j'aime à déclarer hautement ce que je pense. (*Au grand maréchal.*) Monsieur le grand-maréchal, j'approuve que vous n'ayez pas invité madame de Rosemberg. Dans la disgrace où on la supposait, votre discrétion à cet égard était du respect pour moi, et une attention délicate pour elle; mais je veux qu'on sache que les intrigans, loin d'être parvenus à lui faire perdre ma confiance, n'ont fait qu'augmenter l'amitié que je lui porte. Je l'ai moi-même invitée en votre nom.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Quelle bonté! quelle générosité!

LA MARGRAVE.

Je lui ai fait dire que vous iriez la chercher.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Votre Altesse a prévenu mes vœux les plus ardens; et je serai le premier à féliciter madame de Rosemberg d'un bonheur dont tout le monde se réjouira comme moi.

LE MARGRAVE.

Vous exagérez, grand-maréchal; jamais tout le monde ne se réjouira qu'une place que l'on croyait vacante ne le soit pas. (*A la Margrave.*) Je suis charmé de vous voir rappeler madame de Rosemberg, surtout à cause des sollicitations dont on a dû vous accabler.

LA MARGRAVE.

Moi! c'est de votre main que j'avais reçu madame de Rosemberg; j'aurais reçu avec la même soumission toute femme qui aurait fixé votre choix. On avait parlé de madame de Walter.

LE MARGRAVE, *avec quelque embarras.*

Ah! on avait parlé de madame de Walter.

LA MARGRAVE.

Oui, on en avait parlé; trop peut-être..... afin de la desservir.

LE MARGRAVE.

C'est bien possible.

LA MARGRAVE.

Je regarderai toujours comme un de mes devoirs de protéger la réputation d'une femme trop jeune pour deviner jusqu'où peut aller l'envie et la médisance, et je demanderai pour elle, à Votre Altesse, une faveur qui la couvre de notre estime.

LE MARGRAVE, donnant la main à la Margrave pour la conduire au bal.

Cette faveur vous est accordée d'avance. Je vous trouve d'une beauté à ne vous rien refuser.

(Ils sortent; toute la cour les suit.)

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

(Chez madame de Rosemberg.)

LA COMTESSE, LOUISE.

LA COMTESSE, achevant sa toilette.

Ainsi on n'a pas trouvé mon cocher.

LOUISE.

Que madame soit sans inquiétude, Biber préside

à tout ; Biber remplacera le cocher ; ce n'est pas lui qui s'éloignerait sur l'idée que madame n'aura pas besoin de lui.

LA COMTESSE.

Que vous me soyez attachée, Louise, cela me paraît tout simple ; mais ce garçon, à qui je n'ai pas dit quatre mots depuis qu'il est à mon service, c'est très-extraordinaire.

LOUISE.

Des gens de madame, c'est, je puis le dire, le seul qui ait partagé mes inquiétudes.

LA COMTESSE, prenant quelques pièces d'or sur sa toilette.

Vous lui donnerez cela, et vous lui direz que je suis très-contente de sa conduite. Avait-on fait encore des propositions à d'autres qu'à vous et à lui?

LOUISE.

Ah! madame, on dit tant de choses.

LA COMTESSE.

Et que dit-on?

LOUISE.

Je ne voudrais pas l'affirmer ; mais le bruit a couru que la vieille madame Miller, notre femme de charge, s'était comme arrangée.

LA COMTESSE.

Je la leur cède de bon cœur ; mais vous vous in-

formerez cependant de ce qu'il en est. Voyez si ma voiture est prête.

(Louise sort. Rodolphe entre.)

RODOLPHE.

Je vous fais mon compliment, ma sœur; tout ici a un air de résurrection.

LA COMTESSE, donnant à son frère les deux lettres de la Margrave.

Venez, venez, mon frère. Tenez, lisez. Deux lettres de la princesse depuis le peu de temps que vous m'avez quittée! Elle m'attend! Vous voyez qu'elle m'attend. Madame de Furtzbourg s'est conduite avec un dévouement! Ah! mon cher Rodolphe, il faut lui rendre justice.

RODOLPHE.

A présent que vous êtes contente, je rendrai justice à qui vous voudrez.

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'avec une princesse comme la nôtre, on est toujours si bien venu en montrant des sentimens nobles et généreux! Mais il faut que je vous quitte; mes momens ne sont plus à moi.

LOUISE, annonçant.

Madame la comtesse de Furtzbourg.

LA COMTESSE, allant au devant de madame de Furtzbourg.

Deux lettres! deux lettres! Elle m'a écrit deux lettres!

Mme DE FURTZBOURG.

Je le sais, je le sais; mais mettez du rouge. Je suis chargée de vous dire de ne tenir aucun compte du second billet; c'est décidément au bal que se fera votre entrevue, afin d'éviter les trop grandes émotions, et d'ajouter encore à votre triomphe. Le grand-maréchal va donc venir vous prendre : je vous dis qu'on veut vous accabler. C'est une recherche de soins, de prévenances. Déjà votre belle-mère a reçu défense de se présenter devant nous, pour la punir d'avoir fait, un instant, cause commune avec vos ennemis. Le bon prélat sera traité de même; et quant à la Walter, nous l'envoyons à Vienne, à la suite de son mari, en lui souhaitant tout le bonheur qu'elle doit trouver dans un pareil tête à tête.

RODOLPHE.

C'est d'une bonté qui passe toute expression.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Son excellence monsieur le grand-maréchal.

(Il sort.)

LE GRAND-MARÉCHAL.

Je viens vous enlever, charmante comtesse; j'en ai reçu l'ordre de la bouche même de notre maîtresse adorée.

LA COMTESSE.

Que vois-je? vous avez le grand cordon, monsieur le maréchal!

LE MARÉCHAL.

Oui, Madame, de ce matin, avec la pension. Ça paie mes chevaux.

LA COMTESSE.

C'est fort honorable. (Biber paraît.) Vous ne me suivrez pas, Biber; mais vous aurez soin qu'on vienne me chercher à minuit chez monsieur le grand-maréchal. (Biber sort.) Vous ne venez pas avec nous, madame de Furtzbourg?

Mme DE FURTZBOURG.

A un bal! je ne vois jamais la cour que quand elle est en deuil.

LA COMTESSE.

Et vous, mon frère?

RODOLPHE.

J'ai une excellente raison, moi; je n'ai pas apporté d'autre uniforme que celui-ci.

Mme DE FURTZBOURG, à la comtesse.

Partez, partez; ne vous faites pas attendre. Je vous verrai demain matin.

LA COMTESSE.

Demain matin, demain au soir, toujours, sans cesse, et ce ne sera pas encore assez. (A Louise.) Je permets qu'il y ait un petit bal entre mes gens; vous y présiderez.

(Elle donne la main au grand-maréchal, et ils sortent ensemble.)

Mme DE FURTZBOURG.

Voilà un grand changement, j'espère.

RODOLPHE.

Singulière joie! singuliers chagrins! Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que je n'éprouverai jamais ni l'un, ni l'autre.

Mme DE FURTZBOURG.

Venez donc dire cela à ma nièce; vous l'enchanterez.

RODOLPHE.

Vous me donnez bien des regrets, Madame, par cette séduisante invitation; mais mon congé est si limité, que j'ai fait demander des chevaux de poste pour repartir tout de suite.

Mme DE FURTZBOURG sèchement.

Vous n'aurez pas fait un long séjour ici.

(Elle sort; Rodolphe la reconduit.)

LOUISE, seule.

Cette pauvre nièce de madame de Furtzbourg a du malheur. Monsieur Rodolphe ne se soucie pas de payer pour madame; il a raison. Il est jeune; il est beau garçon; il peut attendre. (Contrefaisant madame de Furtzbourg.) « Venez donc dire cela à ma nièce, vous l'enchanterez. » Je t'en souhaite.

RODOLPHE, revenant.

De quoi ris-tu?

LOUISE.

Est-ce que tout ce qui se passe n'est pas fait pour me donner de la joie?

RODOLPHE.

D'après ce que tu m'avais dit tantôt, j'aurais cru que cela te serait plus indifférent.

LOUISE.

Ah! si vous allez me parler de tantôt......

BIBER.

La chaise de poste de monsieur est prête.

LOUISE.

Bon voyage, monsieur Rodolphe.

RODOLPHE.

Bonsoir, Louise.

(Il sort en riant.)

BIBER.

Me voilà bien planté, moi, avec la démarche que vous m'avez fait faire chez madame de Walter.

LOUISE.

Qui est-ce qui dit que vous avez fait une démarche? C'est bien plutôt madame de Walter qui en a fait faire auprès de vous; mais vous n'avez voulu entendre à rien, par l'extrême attachement que vous avez pour madame. La preuve, c'est cet argent qu'elle m'a chargée de vous remettre en récompense de votre bonne conduite.

BIBER, prenant l'argent d'un air stupéfait.

A moi?

LOUISE.

Sans doute, à vous. Un sujet fidèle et dévoué, c'est si rare.

BIBER.

Parle donc raison, Louise. Quand bien même tu aurais fait un conte à madame, notre femme de charge, qui sait la vérité, ne manquera pas de la lui dire.

LOUISE.

Elle sera bien reçue, elle qui a eu l'ingratitude de vouloir nous quitter pour offrir ses services à nos plus mortelles ennemies.

BIBER.

C'est trop fort. Qui est-ce qui voudrait d'elle, à l'âge qu'elle a?

LOUISE.

Enfin, comme je suis chargée de prendre des informations là-dessus, vous entendez bien que la vérité ne sera que ce qu'elle doit être. (Elle rit.) Grand nigaud! je crois qu'il se fait des scrupules. Vous avez été chez madame de Rudens parce que vous avez cru de votre intérêt de vous tourner de ce côté-là. Madame de Greenschloff, l'évêque de Neubrunn, le président, le grand-maréchal, tous les

gens de la maison du Margrave n'ont-ils pas fait de même? A présent que madame a repris sa place, c'est à qui va s'en défendre. Mais, sans aller chercher si loin, madame qui, au moment que je vous parle, est peut-être dans des protestations de tendresse magnifiques auprès de sa maitresse, que n'en a-t-elle pas dit ce matin? Qu'elle était dure, qu'elle était sèche; qu'elle n'avait jamais aimé personne; la faveur lui revient; elle change de langage. Ne faisons-nous pas de même?

IL N'Y A PAS DEUX ESPÈCES D'ANTICHAMBRES.

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL,

OU

OÙ LA CHÈVRE EST ATTACHÉE, IL FAUT QU'ELLE BROUTE.

PERSONNAGES.

M. DE QUERVILLE.
MADAME DE QUERVILLE.
MADAME D'ORCY, tante de madame de Querville.
MADEMOISELLE LEFÈVRE, demoiselle de compagnie.
CATHERINE, fermière.
BENOIT, domestique.

La scène se passe dans un château.

Le théâtre représente un salon.

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL.

SCÈNE I.

Mme D'ORCY, Mlle LEFÈVRE.

Mlle LEFÈVRE.

Madame, pourquoi m'avez-vous fait signe de vous suivre dans ce salon ?

Mme D'ORCY.

Parce que ma nièce est souffrante, et que vous ne valez rien auprès d'une personne souffrante.

Mlle LEFÈVRE.

Il est vrai que quand je suis attachée à quelqu'un comme je le suis à madame de Querville, ses douleurs deviennent les miennes; j'ai une organisation fatale sous ce rapport-là.

Mme D'ORCY.

Il faudrait alors tâcher de prendre sur votre or-

ganisation; car destinée, comme je me plais à le croire, à rester auprès de ma nièce, vos angoisses, vos soupirs, vos lamentations chaque fois qu'elle aurait la moindre chose, seraient dans le cas de lui faire plus de mal que de bien.

MLLE LEFÈVRE.

Jusqu'ici, madame de Querville ne s'en est pas plainte.

MME D'ORCY.

Mais je m'en plains, moi, mademoiselle Lefèvre. L'attachement d'une demoiselle de compagnie, qui n'est que depuis six mois dans une maison, ne peut pas être plus vif que celui d'une tante qui a élevé sa nièce. Je ne pleure pas; je ne gémis pas, j'observe; et c'est comme cela que je puis rendre à madame de Querville les services dont elle a besoin.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

Mlle LEFÈVRE, seule.

Du moment que j'ai su que cette tante nous accompagnerait à la campagne, j'ai été contrariée. Elle n'avait pas besoin de me dire qu'elle observait, je m'en étais bien aperçue. C'est fort gênant. A Paris, je n'y pensais pas; nous ne la voyions que par intervalles; mais ici!... Le régiment de son fils viendra-t-il en garnison près de nous, ou n'y viendra-t-il pas? Voilà ce que je voudrais savoir. Il est plus aimable que sa mère, le colonel. Si madame de Querville pouvait se décider à l'aimer tout-à-fait, cela ne manquerait pas de me mettre en pied. Mais elle ne sait pas ce qu'elle veut; elle est d'une indécision, d'une réserve! On a beau la deviner, on n'ose pas aller plus loin.

SCÈNE III.

Mlle LEFÈVRE, M. DE QUERVILLE.

M. DE QUERVILLE.

Vous n'êtes pas auprès de ma femme, mademoiselle Lefèvre.

Mlle LEFÈVRE.

Ce n'est pas ma faute, Monsieur; j'y étais, il n'y a qu'un instant; mais madame d'Orcy a l'air de me redouter.

M. DE QUERVILLE.

Elle ne vous redoute pas. Madame d'Orcy fait tout par principes; elle est persuadée, par exemple, qu'il ne faut jamais plus d'une personne auprès d'un malade; elle s'imagine que ma femme est malade; elle se trompe. Madame de Querville a un peu de langueur; le déplacement l'a fatiguée; le changement d'air agit sur elle : ce qu'il lui faudrait, ce serait de la distraction. Vous êtes gaie, vous êtes rieuse; entre nous, je suis sûr que votre société lui est plus salutaire que celle de sa tante; mais je me garderais bien de dire cela.

MLLE LEFÈVRE.

Que voulez-vous, Monsieur? Je ne puis pas non plus lutter contre madame d'Orcy.

M. DE QUERVILLE.

Madame de Querville n'a rien de particulier qui la tracasse?

MLLE LEFÈVRE.

Que pourrait-elle avoir?

M. DE QUERVILLE.

Je vous le demande. Comme elle a assez de confiance en vous, elle aurait pu vous faire quelques confidences. J'ai paru désirer de ne pas recevoir, cette année-ci, autant de monde que l'année dernière; mais, qu'à cela ne tienne, elle n'a qu'un mot à dire.

MLLE LEFÈVRE.

Madame n'y a seulement pas fait attention.

M. DE QUERVILLE.

Elle aime beaucoup son cousin; peut-être est-elle contrariée de ce changement de garnison, qui fait qu'il ne viendra pas ici.

MLLE LEFÈVRE.

Est-ce que c'est décidé?

M. DE QUERVILLE.

C'est décidé comme tout ce qu'on décide aujour-

d'hui. Les ministres, faute de pouvoir faire de grandes choses, s'amusent à en faire des petites. Des vétilles comme celle-là ne laissent pas que d'attirer dans leur antichambre des colonels qui demandent telle ville plutôt que telle autre, qui écrivent, qui vont, qui viennent, qui leur envoient des solliciteurs, des solliciteuses. L'Excellence ne manque pas de raisons pour prouver que c'est chose fort importante, et qui mérite un sérieux examen; pendant ce temps-là les commis s'arrangent pour décider comme il leur plaît. On se plaint, on crie; mais, comme l'autorité ne doit jamais reculer, ce que les commis ont fait est maintenu.

MLLE LEFÈVRE.

Et, en définitive, vous croyez, Monsieur, que le régiment de monsieur le colonel d'Orcy ne viendra pas.

M. DE QUERVILLE.

Par sa dernière lettre, il paraissait ne plus conserver d'espoir; ce n'est pas l'embarras, c'est peut-être une raison pour espérer. Il ne faut qu'un hasard, un garçon de bureau peut-être.

SCÈNE IV.

M. DE QUERVILLE, Mlle LEFÈVRE, BENOIT.

Mlle LEFÈVRE, à Benoît, qui porte une bassinoire.

Où allez-vous avec cela ? (Benoît la regarde sans lui répondre.)

M. DE QUERVILLE.

Vous n'entendez pas la question que vous fait mademoiselle ?

BENOIT.

Monsieur, c'est mademoiselle Arsène qui m'a dit de porter cette bassinoire dans la chambre de madame.

M. DE QUERVILLE.

Ma femme ne veut pas se coucher à cette heure-ci, j'espère. Il n'est pas sept heures. Nous sortons de table.

BENOIT.

Je ne sais pas, Monsieur.

M. DE QUERVILLE.

D'ailleurs elle ne ferait pas bassiner son lit au mois de juin.

MLLE LEFÈVRE.

Non, non, Monsieur; c'est une suite des embarras que fait Arsène depuis que nous sommes arrivés; elle veut tout ranger, tout mettre en place. Elle est venue ce matin, jusque dans ma chambre, retirer un grand fauteuil qu'elle prétendait ne pas devoir y être.

BENOIT, élevant la voix.

Ce fauteuil-là a toujours été dans le cabinet de madame.

M. DE QUERVILLE.

Plus bas donc. Allez porter cette bassinoire, et vous viendrez me parler ensuite.

BENOIT.

Monsieur, pourrai-je demander auparavant de la bourrache au jardinier?

M. DE QUERVILLE.

Qui est-ce qui a besoin de bourrache?

BENOIT.

Madame d'Orcy a commandé d'en faire de la tisane.

M. DE QUERVILLE.

Alors faites ce qu'elle vous a dit.

(Benoît sort.)

SCÈNE V.

M. DE QUERVILLE, MLLE LEFEVRE.

MLLE LEFÈVRE.

Je trouve qu'à la campagne, les domestiques se donnent plus d'importance qu'à Paris.

M. DE QUERVILLE.

Il faut bien qu'ils s'amusent à quelque chose.

MLLE LEFÈVRE.

Le cocher, tantôt, me faisait rire. Il était dans la basse-cour à regarder, les bras croisés, le garçon de ferme qui pansait vos chevaux. On aurait juré d'un personnage. (Elle se croise les bras et imite les airs du cocher.) « Est-ce comme cela que je vous avais dit de vous y prendre? Qui est-ce qui m'a bâti un pareil maladroit? Recommencez; allons, recommencez. Secouez-donc votre étrille. Vous n'avez pas pour un sou de mémoire. » (Elle rit.)

M. DE QUERVILLE, riant aussi.

Je le reconnais bien là; il est si soigneux.

MLLE LEFÈVRE.

Ménaut montre aussi à la fille de basse-cour à

faire la cuisine. Ça lui est fort commode; il met tout en train; part pour la chasse, ne revient guère que sur le quatre heures, et en est quitte alors pour donner la grande main, dresser ce qu'il y a à dresser. Personne ne se plaint; tout est pour le mieux.

M. DE QUERVILLE.

Je ne savais pas cela. C'est assez bien; s'il tombait malade, on ne serait pas pris au dépourvu.

Mlle LEFÈVRE.

C'est à quoi j'avais pensé.

SCÈNE VI.

M. ET Mme DE QUERVILLE, Mme D'ORCY, Mlle LEFÈVRE.

M. DE QUERVILLE, à sa femme qui entre appuyée sur le bras de madame d'Orcy.

Eh! mon Dieu, ma bonne amie, qu'avez-vous donc?

Mme D'ORCY.

Elle trouve qu'elle a froid dans son cabinet.

M. DE QUERVILLE.

Il est plus petit que ce salon-ci, et il est à la même exposition.

Mme DE QUERVILLE.

Que voulez-vous, monsieur de Querville? c'est une idée qui m'a prise. (Elle s'assied sur un canapé.)

Mlle LEFÈVRE, lui mettant un tabouret sous les pieds.

Je connais bien cela.

Mme DE QUERVILLE, à madame d'Orcy.

Vous êtes restée toute la journée auprès de moi, ma tante; j'en suis honteuse. Allez faire une petite promenade avant la nuit.

Mme D'ORCY.

Quand tu seras couchée, si tu t'endors, nous verrons.

M. DE QUERVILLE, prend une des mains de sa femme et se met à genoux devant elle.

Vous coucher, ma bonne amie! Vous êtes donc réellement malade? Mademoiselle Lefèvre, faites-moi le plaisir de dire à Jacques de seller un cheval; je veux envoyer chercher le médecin.

Mlle LEFÈVRE.

J'y vais tout de suite.

Mme D'ORCY.

C'est inutile. Elle n'a besoin que de repos. Lais-

sez-moi donc la conduire. Un peu de bourrache, une petite transpiration, c'est tout ce qu'il lui faut.

Mlle LEFÈVRE, de l'air du plus grand intérêt.

Si, par hasard, vous vous trompiez, Madame, et que ce fût un commencement de maladie.

Mme D'ORCY.

Je ne me trompe pas, mademoiselle; ce ne sera rien.

M. DE QUERVILLE, qui n'a pas quitté son attitude.

Elle a les mains assez fraîches; son teint me paraît bon. Dites-moi, Mélanie, que ressentez-vous?

Mme DE QUERVILLE.

Vraiment, monsieur de Querville, vous vous inquiétez trop : je vois des larmes dans vos yeux. Savez-vous seulement ce que c'est qu'une femme? J'ai de l'affaiblissement, du vague; demain, peut-être, ne sera-t-il plus question de rien.

M. DE QUERVILLE.

Allons, allons, je ne vous tourmenterai pas davantage; mais si vous pouviez ne pas vous coucher, je le préférerais.

Mme DE QUERVILLE, le regardant d'un air attendri.

Soyez content; je ne me coucherai pas.

M. DE QUERVILLE.

Voulez-vous que nous restions? Voulez-vous que nous sortions?

Mme DE QUERVILLE, en souriant.

J'aime mieux que vous sortiez; car je n'oserais plus être malade.

M. DE QUERVILLE.

C'est bien. Nous allons sortir. Mademoiselle Lefèvre aura la bonté de vous lire, pendant ce temps-là, quelques pages de ce roman nouveau qu'on nous a envoyé; on dit qu'il est amusant.

Mlle LEFÈVRE.

Je vais le chercher.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

M. ET Mme DE QUERVILLE, Mme D'ORCY.

M. DE QUERVILLE.

Et nous deux, ma tante, pour peu que cela vous convienne, nous irons faire un tour ensemble, sans trop nous écarter de la maison.

Mme D'ORCY.

Je vous avoue que cette demoiselle Lefèvre ne me

rassure pas pour la laisser seule avec Mélanie, quand elle n'est pas tout-à-fait bien portante. Ne t'en gêne pas, toujours, Mélanie; si elle t'ennuie soit par une gaieté hors d'œuvre, soit par sa sensibilité de commande, renvoie-la et fais venir Arsène. Arsène est une très-bonne fille.

MME DE QUERVILLE.

Oui, ma tante, je ferai ce que vous me dites.

MME D'ORCY.

Notre promenade ne sera pas longue, d'ailleurs.

M. DE QUERVILLE.

Je ne sais pas où est mon chapeau. Je vais voir à le trouver; je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MME DE QUERVILLE, MME D'ORCY.

MME DE QUERVILLE.

Je crois que vous avez une bien fausse opinion de mademoiselle Lefèvre.

MME D'ORCY.

Je ne demande pas mieux que de me tromper.

MME DE QUERVILLE.

Elle est bien née. Elle a eu des malheurs; ce n'est pas sa faute.

MME D'ORCY.

Toutes les demoiselles de compagnie ont toujours eu des malheurs, si ce n'est que cela.

MME DE QUERVILLE.

Je dois lui savoir gré des attentions qu'elle a pour moi; je suis si peu aimable; j'empire de jour en jour; bientôt il n'y aura plus que vous, ma bonne tante, qui pourrez me supporter.

MME D'ORCY.

Et ton mari pourtant. Monsieur de Querville a une tendresse de femme, une persévérance de bonté, d'attentions, de prévenances que je ne puis pas me lasser d'admirer.

MME DE QUERVILLE.

Il ne lui manque qu'un peu de mouvement dans l'esprit.

MME D'ORCY.

Sois sûre qu'il en aurait s'il te voyait autrement. Tu es langoureuse; quel mouvement veux-tu qu'il se donne? Il craindrait de faire contraste.

MME DE QUERVILLE.

Son intention, à ce qu'il paraît, est de ne rece-

voir personne pendant la saison ; si le régiment de votre fils ne vient pas en garnison ici, nous serons bien seuls.

MME D'ORCY.

Tu répètes sans cesse que tu n'aimes pas le monde.

MME DE QUERVILLE.

Mon cousin n'est pas le monde.

MME D'ORCY.

Je suis de bonne foi, j'aimerais mieux pour Ernest qu'il allât en Normandie. Il y a une demoiselle de Ponteuil qui est un parti très-sortable, et qu'une de mes amies ne désespérerait pas de lui faire épouser s'il était sur les lieux.

MME DE QUERVILLE.

Mon Dieu! ma tante, marier Ernest! Vous ne m'en aviez jamais parlé.

MME D'ORCY.

Il faut bien qu'il finisse par là.

MME DE QUERVILLE, soupirant.

Ah! sans doute.

SCÈNE IX.

Mme D'ORCY, M. ET Mme DE QUERVILLE.

M. DE QUERVILLE.

Ma tante, me voilà tout prêt.

Mme D'ORCY.

Est-ce que nous allons la laisser seule?

M. DE QUERVILLE.

Attendons, si vous voulez, que mademoiselle Lefèvre soit descendue.

Mme DE QUERVILLE.

Mais non, mais non. Vous me traitez comme une idole. C'est vous qui me gâtez. Allez, allez à votre promenade.

M. DE QUERVILLE.

Vous devriez venir avec nous.

Mme DE QUERVILLE.

Pas aujourd'hui.

M. DE QUERVILLE.

Venez, madame d'Orcy.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

MME DE QUERVILLE.

Ernest se marier! Pourquoi donc m'étonner? Je devais m'y attendre. Pauvre Ernest! Savait-il les projets de sa mère, la dernière fois qu'il est venu nous voir? Il m'a paru rêveur.... Il m'aime; je ne puis en douter. Nous avons presque été élevés ensemble. Ce mariage va nous rendre tout-à-fait étrangers l'un à l'autre. Étrangers! pourquoi étrangers? Cela ne devrait rien faire! Ah!

(Elle passe la main sur son front et paraît tomber dans la rêverie.)

SCÈNE XI.

MME DE QUERVILLE, MLLE LEFÈVRE.

MLLE LEFÈVRE, un livre à la main.

Vous dormiez, Madame?

Mme DE QUERVILLE, cherchant à se remettre.

Non ; je réfléchissais. Eh bien, ce livre ?

Mlle LEFÈVRE.

Je l'ai ouvert au hasard. Autant que j'ai pu voir, l'auteur a la prétention d'être plaisant.

Mme DE QUERVILLE.

C'est une prétention difficile à soutenir.

Mlle LEFÈVRE.

Surtout à la campagne, n'est-ce pas, Madame ?

Mme DE QUERVILLE.

Mais j'aime assez la campagne.

Mlle LEFÈVRE.

Moi aussi.

Mme DE QUERVILLE.

Mais....

Mlle LEFÈVRE.

Ah ! je vous comprends bien.

Mme DE QUERVILLE.

Que comprenez-vous ?

Mlle LEFÈVRE.

Il faut un peu de société.

Mme DE QUERVILLE.

Une personne de plus suffit quelquefois.

MLLE LEFÈVRE.

Ah! mon Dieu, souvent il n'en faut pas davantage pour qu'un lieu qui paraissait triste et maussade s'embellisse tout à coup, sans qu'on puisse en deviner la raison.

MME DE QUERVILLE, après une pause.

Voulez-vous essayer de cette lecture?

MLLE LEFÈVRE.

Volontiers, Madame.

(Elle ouvre le livre.)

MME DE QUERVILLE.

Mademoiselle Lefèvre, quelle idée avez-vous de moi?

MLLE LEFÈVRE.

Il y a tant de rapport entre nous deux, Madame, que je n'oserais pas faire votre éloge.

MME DE QUERVILLE.

Vraiment, vous trouvez qu'il y a du rapport entre nous? Vous n'êtes pas mélancolique pourtant.

MLLE LEFÈVRE.

Il n'y a que moi qui le sache. Quand on n'est pas chez soi, il y a tant de choses qu'on doit dissimuler.

MME DE QUERVILLE.

La mélancolie est une disposition d'esprit; on

n'est pas malheureuse pour cela; mais on rêve des chimères.

MLLE LEFÈVRE.

Comme toutes les personnes qui ont de l'imagination.

MME DE QUERVILLE.

Vous devez avoir de l'imagination, vous?

MLLE LEFÈVRE.

Beaucoup trop, Madame.

MME DE QUERVILLE.

Quel est le titre de ce roman?

MLLE LEFÈVRE.

Alphonse, ou le Malheur de s'exagérer ses devoirs.

MME DE QUERVILLE.

Quel singulier titre! Est-ce qu'on peut exagérer ses devoirs? Mais vous dites que l'auteur a la prétention d'être plaisant: ce n'est peut-être qu'une plaisanterie de plus.

MLLE LEFÈVRE.

Mais dame aussi, ce qu'on appelle devoir est-il bien défini? La folie se glisse partout. Une personne qui se laisserait mourir parce qu'elle trouverait cela mieux qu'autre chose, serait-elle une personne bien raisonnable?

MME DE QUERVILLE.

Voyons, mademoiselle Lefèvre, lisez. (Elle s'enfonce

dans son siège, croise les bras et tient les yeux immobiles de manière à indiquer qu'elle ne prête aucune attention à la lecture.

MLLE LEFÈVRE, lit.

« Les belles n'aiment tant la gloire et les lauriers que parce que, fatiguées d'une liaison, une guerre peut arranger bien des choses. Aussi les longues années de paix diminuent-elles beaucoup le mérite des héros. Un soupirant qui ne s'arrache des bras d'une maîtresse adorée que pour changer de garnison... »

MME DE QUERVILLE, l'interrompant.

Plaît-il?

MLLE LEFÈVRE.

Je lis.

MME DE QUERVILLE.

Pardon. Je croyais vous avoir entendue parler de changer de garnison. Ma tante n'en serait pourtant pas fâchée. C'est singulier; elle aime son fils avec la dernière tendresse, et elle a l'air de désirer qu'il s'éloigne de nous.

MLLE LEFÈVRE.

Cela ne m'étonne pas. Madame d'Orcy est assurément une personne bien respectable, bien dévouée à madame; mais ne pousserait-elle pas ce dévouement jusqu'à la jalousie?

MME DE QUERVILLE.

Jalousie de quoi?

Mlle LEFÈVRE.

Voilà monsieur son fils, par exemple, dont la société plaît à madame, et qu'elle désire éloigner; moi, elle ne peut pas me souffrir.

Mme DE QUERVILLE.

Elle ne peut pas vous souffrir! c'est trop fort.

Mlle LEFÈVRE.

Non, Madame, ce n'est pas trop fort. Je suis sûre qu'elle trouve que je me suis établie trop vite auprès de vous; que je ne me tiens pas assez à ma place. Je suis à peu près de l'âge de madame; il est possible qu'elle craigne que si madame avait quelque chose qui l'occupât, quelque confidence à faire, elle ne me choisît de préférence.

Mme DE QUERVILLE, *sèchement.*

Rien ne m'occupe, Mademoiselle, et je n'ai de confidence à faire à personne.

Mlle LEFÈVRE, *à part.*

Oh! oh! de la réserve! Il est bien temps.

SCÈNE XII.

Mme DE QUERVILLE, Mlle LEFÈVRE, BENOIT.

BENOIT, posant un grand porte-feuille sur une table.

Madame, ce sont les lettres et les journaux.

Mme DE QUERVILLE.

Prenez la clef qui est là, et ouvrez le porte-feuille. (Benoît exécute ses ordres.) Le messager est venu bien tard aujourd'hui, ce me semble.

BENOIT.

Il n'est pas encore huit heures, Madame.

Mme DE QUERVILLE, prenant les lettres.

Est-il reparti ?

BENOIT.

Non, Madame ; il attend le porte-feuille ; et comme il mange un morceau à la cuisine, s'il y a quelques réponses pressées, il pourra les remporter pour les mettre à la poste.

Mme DE QUERVILLE.

Voici des lettres pour ma tante et pour monsieur

de Querville. Ils ne doivent pas être éloignés ; cherchez-les.

BENOIT.

Oui, Madame.

(Il sort.)

Mme DE QUERVILLE.

En voici une aussi pour vous, mademoiselle Lefèvre ; si vous voulez y répondre, vous pouvez monter dans votre chambre.

Mlle LEFÈVRE.

Dès que madame me le permet, je vais voir. (A part, en s'en allant.) Elle a une lettre du colonel, qu'elle veut lire sans témoin.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

Mme DE QUERVILLE, seule.

Cette demoiselle Lefèvre commence à me déplaire. Mais, qui est-ce qui ne me déplaît pas depuis que j'ai quitté Paris? Monsieur de Querville, ma tante, me sont souvent à charge à force de soins, et je suis obligée de leur laisser croire que je suis malade, afin de justifier à leurs yeux l'espèce de découra-

gement que j'éprouve. C'est un état insupportable. (Elle décachette une lettre et reste un instant sans oser la lire.) Que va m'apprendre cette lettre? Le cœur me bat. O ciel! si Ernest pouvait se douter qu'une lettre de lui me cause autant d'agitation! Heureusement, jusqu'ici, personne n'a pu lire au fond de mon cœur. Allons, du courage! Je vais sans doute apprendre qu'il va en Normandie! Nous ne le verrons pas cet été! (Elle soupire.) C'est ce que je devrais vouloir, et cependant....... (Elle lit bas.) Mes pressentimens ne sont que trop vérifiés. Il va en Normandie! (Avec accablement.) Tant mieux. (Elle continue à lire bas en essuyant de temps en temps quelques larmes.) Ses expressions sont bien étranges! Ce n'est pas là son style accoutumé.... Mais c'est de la démence. Je ne dois pas lire cela. (Elle chiffone légèrement le papier.) Il y a, je crois, un post-scriptum. (Elle rouvre la lettre.) « Je ne partirai pas pour cet affreux exil avant d'avoir fait mes adieux à ma mère. Ainsi, après-demain je prends la poste, et mardi, à neuf heures du soir, je serai dans l'avenue de votre château, où j'espère que vous voudrez bien ne pas me refuser l'hospitalité pour vingt-quatre heures. » Mardi! mardi; mais c'est aujourd'hui. Quoi! je serais à une heure de le voir! Je ne sais plus ce que je dois désirer. Que faire? Cette lettre ne me laisse plus de doute. Voici ma tante et mon mari, cachons ce papier.

SCÈNE XIV.

M. ET Mme DE QUERVILLE, Mme D'ORCY.

M. DE QUERVILLE.

Ma bonne amie, vous n'avez pas idée du beau temps qu'il fait ce soir. Si vous m'en croyez, vous irez faire un tour rien que sur la terrasse. (Il regarde les lettres qui sont sur la table.) Ah! ah! Esnest s'est mis en frais, à ce qn'il paraît. Voici deux lettres de lui, une pour vous, ma tante, et l'autre pour moi. (Il donne une lettre à madame d'Orcy, et décachette l'autre.) Grande nouvelle! Devinez qui va nous arriver ce soir.

Mme D'ORCY, lisant aussi.

Il n'a pas le sens commun. Faire cinquante lieues pour venir passer vingt-quatre heures avec nous, et plus de cent pour retourner à son régiment!

M. DE QUERVILLE.

Belle bagatelle pour un militaire. Moi, j'en suis enchanté; cela va nous faire passer une bonne journée; n'est-ce pas, Mélanie?

Mme DE QUERVILLE.

Vous n'avez pas besoin de cela, vous; vos journées sont toujours à peu près de même.

M. DE QUERVILLE.

Pas quand vous souffrez. (Bas, avec enjouement.) Faisons un coup de tête.

Mme DE QUERVILLE, le regardant avec étonnement.

Que voulez-vous dire?

M. DE QUERVILLE, toujours bas, tandis que madame d'Orey est occupée à lire.

Oui, une escapade. Vous vous couvrirez bien; je vais faire mettre la devanture à la calèche; on y portera des coussins, et nous irons à la rencontre du colonel.

Mme DE QUERVILLE.

Y pensez-vous?

M. DE QUERVILLE.

A la campagne, j'aime assez les extraordinaires. Nous gagnerons de l'appétit; vous n'avez pas diné, nous souperons. Le temps est superbe; nous sommes dans la pleine lune. Répondez. Que vous en semble? Soyez persuadée que cela vous vaudra mieux que de la bourrache et des lits bassinés. (Il lui prend la main qu'il caresse.) Est-ce convenu? Je serais si content de vous faire faire une espèce d'équipée.

MME DE QUERVILLE.

Il faut consulter ma tante.

M. DE QUERVILLE.

Au contraire. Elle ne doit rien savoir de cet enlèvement. Traitons cela comme des amoureux qui se cachent. Au moment décisif nous lui demanderons seulement si elle veut nous accompagner; mais de façon à lui montrer que notre résolution est bien prise et que rien ne peut nous en détourner.

MME DE QUERVILLE.

On ne doit pas écouter un séducteur.

M. DE QUERVILLE, haut et très-gaiement.

Je reprends donc mon rôle de mari, et je vous ordonne, Madame, de venir avec moi au-devant de votre cousin.

MME D'ORCY, fermant la lettre qu'elle lisait.

A qui en avez-vous, monsieur de Querville?

MME DE QUERVILLE.

Il veut que je sorte en calèche avec lui.

MME D'ORCY.

Elle a souffert toute la journée.

M. DE QUERVILLE.

Parce qu'elle ne fait pas d'exercice. On ira doucement par la route d'en haut qui est la meilleure; si elle éprouve la moindre chose, on en sera quitte pour faire retourner la voiture.

Mme D'ORCY.

Soyez sûr que ce ne serait pas convenable.

M. DE QUERVILLE.

Et vous, Mélanie, qu'en pensez-vous?

Mme DE QUERVILLE.

Je m'en rapporte à ma tante.

M. DE QUERVILLE, toujours avec gaieté

Quand il fait une soirée aussi douce, aussi belle, on ne doit s'en rapporter aux tantes que jusqu'à un certain point, et je vais faire mettre les chevaux.

(Il sort.

SCÈNE XV.

Mme DE QUERVILLE, Mme D'ORCY.

Mme DE QUERVILLE.

Monsieur de Querville devient tout-à-fait despote.

Mme D'ORCY.

N'importe, mon enfant, ne fais toujours pas cette folie.

Mme DE QUERVILLE.

Vous craignez que cela ne m'incommode?

Mme D'ORCY.

C'est au moins inutile.

Mme DE QUERVILLE.

Si vous saviez combien il était pressant; je ne l'ai jamais vu si aimable.

Mme D'ORCY.

A la bonne heure; mais j'ai des raisons, vois-tu?

Mme DE QUERVILLE.

Des raisons pour m'empêcher de faire une promenade en calèche?

Mme D'ORCY.

Oui.

Mme DE QUERVILLE.

Vous ne pouvez pas me les dire, ma tante?

Mme D'ORCY.

C'est sur la pointe d'une aiguille.

Mme DE QUERVILLE.

Mais encore.

Mme D'ORCY.

Il n'y a rien de plus simple que d'aller à la rencontre d'un cousin. Eh bien! je parie que mademoiselle Lefèvre en fera la remarque. Elle se rappellera que tu as toujours été languissante depuis que nous sommes à la campagne; qu'à peine es-tu sortie deux fois dans le jardin; que tout à l'heure encore tu étais au moment de faire bassiner ton lit pour te

coucher. Mademoiselle Lefèvre a la prétention d'être fine c'est-à-dire qu'elle interprète tout malignement; elle va peut-être s'imaginer.............. Que sais-je?

Mme DE QUERVILLE, d'une voix mal assurée.

Vraiment, ma tante, s'il en était ainsi, on n'oserait plus remuer.

Mme D'ORCY.

Ernest, il faut l'avouer, prête beaucoup aux interprétations. Tu ne t'en es pas aperçue; il est, avec les femmes, d'une exaltation qui va quelquefois jusqu'au ridicule. Vous êtes parens; avec toi j'y prends moins garde; mais partout où il va d'habitude, on jurerait qu'il est amoureux de la maîtresse de la maison.

Mme DE QUERVILLE.

Partout où il va?

Mme D'ORCY.

C'est un calcul que font beaucoup d'hommes. Que risquent-ils? Celles qui s'y laissent prendre, tant pis pour elles. Voilà pourquoi je voudrais qu'il se mariât. Tu crois bien que je ne suis pas autrement pressée d'avoir une bru : en général, ce n'est pas très-désirable; mais si ton cousin reste garçon, à soixante ans encore il voudra faire le Céladon. Par amour-propre de mère, je n'aimerais pas à penser qu'il viendra un temps où il se ferait moquer de

lui comme tant de vieux beaux qu'on rencontre dans le monde. Tu conçois cela. (Elle s'approche d'une croisée.) Il n'y a pourtant pas à s'en dédire. Je vois monsieur de Querville si occupé autour de la calèche, qu'il y aurait mauvaise grace à lui tenir rigueur. Il faudra que tu sortes. Mademoiselle Lefèvre pensera ce qu'elle voudra; nous ne pouvons pas le contrarier après toute la peine qu'il se donne. Je vais mettre quelque chose de plus chaud et t'envoyer aussi de quoi te couvrir davantage.

(Elle baise sa nièce sur le front et sort.)

SCÈNE XVI.

MME DE QUERVILLE, SEULE.

(Elle regarde machinalement sortir madame d'Orcy, et reste quelque temps les yeux fixés sur la porte comme une personne absorbée dans ses réflexions; ensuite, elle se lève, fait quelques pas, s'arrête, et vient retomber sur le siège qu'elle avait quitté.)

Je ne puis pas me soutenir. Oh! ma tante, ma tante, à quelle terrible épreuve vous venez de me mettre! Voilà donc ce secret que je n'osais m'avouer à moi-même, connu de toutes les personnes qui m'entourent. De toutes! Non, non, monsieur de

Querville l'ignore. Mais il ne faut qu'un instant. Je n'ai pourtant pas fait d'indiscrétion; du moins, je ne le crois pas. Si j'étais plus coupable, on le saurait donc de même? Ne peut-on pas le supposer? Grands Dieux! cette idée est affreuse.

(Elle se renverse sur son siège en mettant ses mains devant ses yeux.)

SCÈNE XVII.

Mme DE QUERVILLE, BENOIT.

(Il pose sur un siège une pelisse et un schal.)

BENOIT.

Madame, la fermière est là qui voudrait bien parler à madame.

Mme DE QUERVILLE.

Qu'est-ce que vous me dites?

BENOIT.

Madame, c'est la maîtresse Guenault qui demande à voir madame.

Mme DE QUERVILLE.

Catherine?

BENOIT.

Oui, Madame.

Mme DE QUERVILLE.

Je ne puis pas dans ce moment-ci; dites-lui de revenir.

BENOIT.

Elle est si agitée, Madame, que j'ai dans l'idée qu'il lui est arrivé quelque malheur.

Mme DE QUERVILLE.

Alors faites-la venir tout de suite, Benoît.

BENOIT.

La voici, Madame.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

Mme DE QUERVILLE, CATHERINE.

Mme DE QUERVILLE.

Qu'avez-vous, ma bonne Catherine?

CATHERINE, pleurant.

Ah! ma chère dame!

Mme DE QUERVILLE.

Qu'est-ce donc? Votre mari, votre enfant se portent bien?

CATHERINE.

Hélas! Jésus, mon Dieu, il ne manquerait plus que ça.

Mme DE QUERVILLE.

Vous m'effrayez.

CATHERINE.

Enfin je vous vois, je suis sauvée. Rappelez-vous, Madame, qu'étant petites filles, nous jouions parfois toutes les deux ensemble; que votre famille m'a toujours aimée; que j'ai été mariée quand et quand vous...

Mme DE QUERVILLE.

Parlez, Catherine, parlez.

CATHERINE.

Votre mariage a si bien tourné et le mien pouvait tourner si mal! J'ai manqué faire une grande sottise, Madame. (Elle s'arrête pour essuyer ses yeux.) Mais vous me gronderez bien pour que je ne sois pas obligée de le dire à monsieur le curé; car, excepté vous, j'aimerais mieux tout au monde que d'en ouvrir la bouche à personne.

Mme DE QUERVILLE, avec bonté.

Allons, allons, Catherine, remettez-vous. Si je puis vous être utile, vous ne doutez pas du plaisir que j'aurai à vous obliger.

CATHERINE.

Ah! c'est que vous avez beau savoir ben des

choses, Madame, vous n'en avez peut-être jamais entendues comme ce que j'ai à vous dire. J'ai été au moment d'être amoureuse; oui, Madame. (Elle sanglote.) Encore un peu, Madame, et j'étais perdue.

(Elle ne peut pas continuer.)

Mme DE QUERVILLE.

Parlez plus bas, Catherine; Benoît est curieux, il pourrait être à la porte à écouter.

CATHERINE.

V'là ben la bonté. O ma respectable dame, je ne me suis pas trompée en venant vers vous. Attendez; je vas me remettre un peu. Je vous disais donc que j'avais manqué d'être amoureuse; mais je pourrais aussi ben dire que je l'ai été tout-à-fait, si ce n'est que Dieu a eu pitié de moi, et que mon bon ange m'a retenue ben à point.

Mme DE QUERVILLE.

Vous, Catherine! vous amoureuse! et de qui?

CATHERINE.

Hélas, Madame, d'un capitaine au régiment qui s'en va. C'était lui qui avait commencé; je ne m'en suis doutée que sur le tard; mais c'est égal, je n'en suis pas moins fautive. Il y avait déjà long-temps qu'il venait chasser dans nos environs et qu'il entrait toujours à la ferme, tantôt pour demander du

lait ou ben du cidre, et queuquefois une omelette ou autre chose, que je ne devinais rien encore. Cependant, faut être juste, j'avais ben remarqué qu'il me regardait. Enfin un jour, vl'à qu'il a l'air de prendre son courage à deux mains, et qu'il me parle. C'est un honnête homme; oh! Madame, c'est un très-honnête homme; c'était plus fort que lui; il me l'a ben dit. « Tenez, Catherine, qu'il me dit, tous les militaires en général ne cherchent qu'à mettre les femmes à mal; mais moi, je ne voudrais pas vous faire du tort le moins du monde; je vous respecte trop pour cela; seulement je ne peux pas m'empêcher de vous dire que je vous aime comme je n'ai jamais aimé personne. »

MME DE QUERVILLE.

Eh bien! Catherine?

CATHERINE.

D'entendre un capitaine qui vous parle comme ça, tenez Madame, ça vous remue toujours. De ma vie je ne m'étais doutée de pareille chose; les paysans n'ont pas ces manières-là. Aussi je mentirais si je disais que ça m'a fait de la peine dans le moment; ça me donnait bonne idée de moi au contraire, d'avoir fait cet effet-là sur un capitaine. Il est revenu ben des fois encore, et chaque fois il ajoutait queuque chose de plus, et j'écoutais toujours; et

quand il était parti, j'étais des heures entières à me ravoir, tant j'avais la tête ensorcelée. Faut que mon homme soit un ben brave homme pour ne s'être aperçu de rien.

MME DE QUERVILLE.

Après, après, ma chère Catherine.

CATHERINE.

Je le rudoyais pourtant queuque fois, ce pauvre Guillaume; il me semblait que sans lui j'aurais pu être heureuse, et je lui en voulais quasi d'être mon mari. C'est comme ça. N'y avait que mon enfant que j'aimais toujours ben; mais le reste, ma mère, ma sœur, tout ce qui n'était pas mon enfant ou le capitaine me paraissait de trop dans le monde.

MME DE QUERVILLE.

D'un moment à l'autre, on peut venir m'avertir que la voiture est prête; tâchez d'abréger un peu, si vous pouvez.

CATHERINE.

Eh ben! Madame, le capitaine est donc arrivé ce matin pour me faire ses adieux. Croiriez-vous qu'il pleurait, Madame? Moi, je n'avais pas fait autre chose de toute la nuit, mais tout bas, à cause de Guillaume, qui aurait pu m'entendre, de manière que nous ne savions pas ce que nous disions. Il était près de deux heures; nos gens allaient rentrer pour

dîner, la bergère était déjà là qui toupillait à l'entour de nous; le capitaine voyait ben qu'il ne pouvait pas rester davantage. « Adieu, Catherine, qu'il me dit comme un homme qui n'a plus la tête à lui, adieu pour toujours! — Monsieur le capitaine, pourquoi pour toujours? que je lui réponds en fondant en larmes. Voulez-vous que nous nous revoyions encore? reprend-il à son tour; il ne tient qu'à vous. » Là-dessus il m'explique comme quoi le garde-chasse qui doit passer la nuit à l'affût, lui a donné le clef de sa cabane, et que si je veux y aller, il y restera ce soir jusqu'à dix heures à m'y attendre. Il tenait ma main qu'il serrait; moi, j'ai serré la sienne aussi; sa figure, alors, est devenue toute joyeuse; il est remonté à cheval, et le v'là parti.

Mme DE QUERVILLE.

Allons, allons, ma chère Catherine, vous n'avez pas été à ce rendez-vous, j'en suis sûre.

CATHERINE.

C'est là le miracle, Madame. Toute la sainte journée je n'avais fait que me demander: J'irai-t-il? je n'irai-t-il pas? Le soleil était déjà sur le bois Saint-Georges que je barguignais encore. Sans m'en douter cependant j'avais mis queuques provisions dans un panier, et mon homme, à qui j'avais menti, croyant que c'était vous qui vouliez me parler, me tourmentait pour partir de peur de vous faire at-

tendre ; il me mettait presque dehors. Je voulais coucher notre enfant ; il me dit qu'il s'en chargeait ; je cherchais encore mille autres inventions ; mais c'était inutile. Je n'avais donc plus d'excuse pour rester, à moins de tout avouer à Guillaume ; ma fine ! j'aimai mieux décamper. A mesure que je marchais, je marchais plus vite, si ben que j'avais les joues comme du feu, et que mon cœur battait à m'en faire trouver mal. Je pensais cependant toujours à mon mari ; c'est-il pas singulier ? mais je n'en courais pas moins. Il me fallait passer devant votre château ; en songeant que vous étiez si tranquille tandis que la malheureuse Catherine se laissait pousser par le diable, je sentis sur mon estomac un froid qui était comme de la glace ; c'était mon salut. N'faut pas aller plus loin, je pensai ; faut entrer là. Madame, qui est la vertu même, me remettra l'esprit.

MME DE QUERVILLE.

Vous vous calomniez, Catherine, vous n'aviez pas besoin de moi. Dès qu'on réfléchit sur ces choses-là, on est sauvé.

CATHERINE.

Je n'aurais plus osé regarder mon homme ; j'aurais gâté mon ménage ; j'aurais toujours eu la tête à l'envers. Quand la tête d'une maîtresse de maison est à l'envers, il est ben rare que sa maison aille comme il faut. Et mon pauvre petit Chérubin, com-

ment son père l'aura-t-il couché? S'il l'a mis sur le dos, il ne jettera qu'un cri; s'il l'a mis sur le côté gauche, il ne pourra pas s'endormir : il ne dort que sur le côté droit. Ajoutez à ça que c'est demain la tonte des moutons, j'ai dix femmes de plus à nourrir; je n'ai seulement pas donné d'ordres. Ah! que je voudrais être chez nous.

MME DE QUERVILLE.

Je vais vous y reconduire moi-même, Catherine.

CATHERINE.

Vous, Madame?

MME DE QUERVILLE.

Oui, Catherine.

CATHERINE.

Comme ça va ben faire pour mon homme. Il me semble que je reviens au monde. Un homme si parfait, qui, en vérité de Dieu, n'a jamais désiré de bonnes récoltes que pour satisfaire mes glorieusetés! Que je vas l'embrasser de bon cœur, ce cher Guillaume. Est-on folle, dites donc, Madame, de se donner du tintouin comme ça, quand on a le bonheur sous la main?

MME DE QUERVILLE.

Vous avez bien raison.

CATHERINE.

Un mari, ça reste; les autres, qu'est-ce que ça

dure? D'ailleurs quand on en a écouté un autre, on peut en écouter ben d'autres. Y a tant d'hommes qui ne demandent pas mieux qu'à se moquer de vous. Où ça s'arrête-t-il? Et les voisines, et les caquets! Sans compter mon pauvre petit garçon qui n'aurait pas manqué d'apprendre cela un jour! Vaudrait mieux être dans l'enfer. Oui, Madame, je le dis comme je le pense; ce n'est pas que je sache trop comment on est par-là; mais ça ne peut pas être pire.

SCÈNE XIX.

Mme DE QUERVILLE, CATHERINE ET SUCCESSIVEMENT Mlle LEFÈVRE ET Mme D'ORCY.

Mlle LEFÈVRE.

Je viens d'apprendre avec bien de la joie que madame allait sortir.

Mme DE QUERVILLE.

Quelle joie cela peut-il vous procurer?

Mlle LEFÈVRE.

C'est que d'abord, je crois que cela fera du bien

à madame, et que je suis sûre que le colonel y sera très-sensible.

MME DE QUERVILLE.

Sensible à ce que je reconduise Catherine à sa ferme?

MME D'ORCY, qui a entendu ces derniers mots.

Est-ce que c'est à la ferme que tu vas?

MME DE QUERVILLE.

Oui, ma tante. Puisque monsieur de Querville veut absolument que je sorte, j'aime mieux aller de ce côté-là.

MME D'ORCY.

Je suis tout-à-fait de ton avis, mon cœur.

MME DE QUERVILLE.

Si vous restez ici, vous recevrez Ernest.

MME D'ORCY.

Ne t'embarrasse pas.

MME DE QUERVILLE, prenant un ton dégagé.

Vous avez assez de sujets de conversation ensemble. Pendant que nous le tiendrons, il faut absolument le décider à ce mariage dont vous m'avez parlé.

MME D'ORCY, ne pouvant s'empêcher de regarder sa nièce avec étonnement.

Pour moi, je ne demande pas mieux.

SCENE XIX.

Mme DE QUERVILLE.

Vous avez beau ne pas aimer les brus, vous finirez toujours par en avoir une; autant celle-là qu'une autre (Bas, en serrant la main de madame d'Orcy.) Devinez-vous pour qui je parle ainsi?

Mme D'ORCY, bas à madame de Querville.

Je n'aurais qu'à regarder mademoiselle Lefèvre, je le devinerais bien vite.

Mlle LEFÈVRE, à part.

Qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

M. ET Mme DE QUERVILLE, Mme D'ORCY, Mlle LEFÈVRE, CATHERINE.

M. DE QUERVILLE.

Vous avez attendu un peu long-temps; mais j'ai vu le moment où je serais obligé d'atteler moi-même; il n'y avait personne ici. Le garde-chasse, qui est ivre-mort, leur a raconté qu'un officier lui avait emprunté sa cabane pour un rendez-vous; ils ont voulu voir avec qui, et ils étaient tous en embuscade

depuis plus d'une heure quand je les ai envoyé chercher.

CATHERINE, dans l'oreille de madame de Querville.

Sainte Vierge! l'ai-je échappé belle.

Mme DE QUERVILLE, bas.

Paix. Taisez-vous.

M. DE QUERVILLE.

A présent, madame de Querville, je suis entièrement à vos ordres.

Mme DE QUERVILLE, d'une voix caressante.

Mon ami, c'est que j'ai promis à Catherine de la reconduire à la ferme.

M. DE QUERVILLE.

En calèche?

Mme DE QUERVILLE, riant.

Mais oui. Pourquoi pas?

M. DE QUERVILLE.

Moi, pourvu que je vous enlève, d'un côté ou d'un autre, cela m'est égal.

Mme D'ORCY.

Ernest nous ayant écrit qu'il venait avec sa voiture, d'aller au devant de lui eût été inutile.

M. DE QUERVILLE.

Catherine n'est jamais montée dans une calèche, je parie?

CATHERINE.

Pour ça non, ben sûr, Monsieur.

M. DE QUERVILLE.

Tant mieux. Si jamais vous venez à Paris, Catherine, je vous mènerai à l'Opéra.

CATHERINE.

Vous êtes trop bon, Monsieur; je vous remercie beaucoup; mais j'ai ben de la peine à croire que ça m'arrive. Il faudrait terriblement de choses à présent pour me faire quitter mon ménage.

M. DE QUERVILLE.

Ça fait voir du nouveau, Catherine.

CATHERINE.

Et ça peut dégoûter de l'ancien, Monsieur. Une femme qui veut rester heureuse ne doit pas chercher du nouveau.

OU LA CHÈVRE EST ATTACHÉE,

IL FAUT QU'ELLE BROUTE.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

